This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Duyckinck Collection.
Presented in 1878.

Caracteres
AB

(Caracters

— GERMAN POETS.—Pfenninger, Caractères des Poëtes les plus distingués de l'Allemagne, 8vo. *with 16 portraits, including Gessner, Wieland, Klopstock, Goethe, etc. old calf gilt*, 9s
Zuric, 1789

CARACTERES
DES
POËTES
LES PLUS DISTINGUÉS
DE
L'ALLEMAGNE
AVEC
LEURS PORTRAITS,
GRAVÉS PAR L'EDITEUR
MR. PFENNINGUER, PEINTRE.

ZURIC
EN COMMISSION CHEZ LES LIBRAIRES
FUSSLI, ET STEINER DE WINTERTHOUR.
1789.

L. a. NEW YORK PUBLIC LIBRARY

LENOX LIBRARY
NEW YORK

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

OPIZ

Heinrich Pfenninger fecit

MARTIN OPITZ

DE

BOBERFELD.

OPITZ naquit le 23 ſeptembre 1597 à Bunzlau en Siléſie. Les poëtes & les littérateurs célèbres que cette province avoit produits déja depuis longtems, étoient de grands modèles que chacun à l'envi s'empreſſoit de vouloir ſuivre. — Opitz perdit ſa mere dès le berceau; mais ſon pere vécut aſſez pour ſoigner ſon éducation. Elle fut dabord ébauchée par Chriſtophe Opitz, recteur de Bunzlau ſon oncle, & continuée par le recteur Senftleben ſon ſucceſſeur. Ce fut à ces deux maîtres qu'il eut l'obligation d'être verſé dans la connoiſſance des anciens auteurs, avant que d'aller achever ſes études à Breslau, puis enfin en 1618 au Collége de Francfort ſur l'Oder. Il retrouva dans cette derniere ville, au nombre de ſes condiſciples, le célèbre Nuſsler, ſon ami intime. De Francfort il ſe rendit à Heidelberg, pour être précepteur des enfants du Miniſtre d'Etat Ligelsheim: bientôt après il alla à Strasbourg & à Tubingen. Ces différents voyages prouvent combien il différoit de

ces beaux eſprits de nos jours, qui prétendent pouvoir ſe ſuffire à eux-mêmes. Opitz étoit perſuadé que la Nature avoit beſoin d'emprunter les ſecours de l'art, & qu'il étoit eſſentiel de joindre à la connoiſſance des livres, celle du monde & des hommes.

Il avoit paſſé ſa jeuneſſe dans les douceurs de la paix; mais une guerre de religion s'étant allumée, pour ſe dérober au ſpectacle affreux des calamités qu'elle entraîne, il alla en Hollande avec le jeune Hamilton, gentilhomme Danois, originaire d'Ecoſſe. Cette République étoit auſſi agitée par des troubles de religion; mais néanmoins le ſang n'y couloit point comme en Allemagne. Opitz y rechercha la compagnie des ſavants, ſurtout celle de Heinſius, dont il traduiſit pluſieurs pieces, entr'autres *l'Hymne à Bacchus.*

Peu de tems après il ſe retira dans le Holſtein avec ſon éleve. Il y compoſa un poëme intitulé: *La conſolation dans les malheurs de la guerre.* Ce chef-d'œuvre ſeul auroit ſuffi pour immortaliſer ſon nom. Cet ouvrage ſublime ne préſente pas le moindre trait d'une imagination forcée; le poëte en écrivant n'a ſuivi que les impulſions de ſon cœur, & les ſenſations que lui faiſoient éprouver les objets qui frappoient ſes yeux. Il a mis de côté les livres, pour ſuivre la nature; en un mot, il n'a chanté la guerre qu'après avoir été

témoin de ses ravages. Quelques éloges que l'on veuille prodiguer aux ouvrages de cette nature, conçus & exécutés dans le sein de la paix, ils sont presque toujours inanimés & froids, foibles & languissants, semblables en un mot à ces enfants débiles, fruits avortés d'une union trop précoce ou trop tardive. Il en est des individus en particulier comme des nations en général. Une commotion trop douce les laisse dans leur apathie, dont il faut une secousse violente pour les faire sortir. C'est ainsi que dans Rome & dans Athènes, à l'ombre du laurier des héros, croissoient les couronnes Olympiques.

Opitz jusque-là sembloit destiné pour les Académies. Le Prince Gabriel Bethlem venoit d'en établir une nouvelle en Transylvanie, à Weissenbourg; il l'y suivit en qualité de professeur. Ce fut en expliquant Horace & Séneque, qu'il y dressa le plan de sa *Dacia antiqua*, celui de tous ses ouvrages qui lui fut le plus cher, comme il le témoigne lui-même dans plusieurs endroits de ses écrits, d'autant qu'il le croyoit plus propre que tout autre à faire passer son nom à la postérité. S'il est vrai que la tendresse d'un pere s'accroisse en proportion des soins & des peines que lui a coûté un fils, pourquoi n'en seroit-il pas de même des enfants de l'esprit?

Vous beaux esprits, versificateurs éphémeres,

qu'un feu follet égare, rapprochez-vous du foyer vivifiant de la littérature! Voyez Homere, Milton, Voltaire, Haller, Leſſing, Wieland &c.; ils n'ont point craint que l'étude des lettres étouffât en eux le germe poétique; & ſi Opitz a mérité de voir ſon nom ſe perpétuer d'âge en âge, c'eſt qu'il s'eſt montré à la fois littérateur & poëte.

Cependant, ſoit que le genre de vie qu'il étoit obligé de mener à l'Académie, ſoit que le ſéjour de la Tranſylvanie lui déplût, Opitz, alors même qu'il étoit comblé des bienfaits du Prince, quitta Weiſſenbourg en 1623. Peut-être y fut-il auſſi engagé par deux autres motifs non moins preſſants, l'intérêt de ſa ſanté, qui dépériſſoit de jour en jour, & ſon amour pour le lieu de ſa naiſſance. Il témoigne tout ſon attachement pour ſa patrie dans une piece, ayant pour titre: *Zlatna*, ou *le repos de l'âme*.

A peine de retour, en 1624 il fut nommé Conſeiller intime du Duc de Liegnitz & de Brieg, & il ſe rendit en Saxe. Il ne tarda pas à s'y lier très-étroitement avec Buchner, Seuſſius, & d'autres ſavants. Il y reçut auſſi des faveurs particulieres de la Cour de Louis d'Anhaltköthen, protecteur zélé de la poéſie. En 1625 il fit un voyage à Vienne avec ſon ami le Conſeiller Kirchener, & s'y diſtingua par un poëme ſur la mort de l'Archiduc. L'Empereur le couronna poëte, & l'ano-

blit fous le nom de Boberfeld. En 1626 il s'attacha en qualité de Sécrétaire au Général-Ministre de l'Empire, le Burggraff de Dohna, dont il s'acquit l'estime autant par son administration dans les affaires de l'Etat, que par ses talents poétiques. L'exemple d'Opitz nous prouve donc combien peu la poésie & les affaires sont incompatibles. C étoit un Sage dans le vrai sens, que les Grecs attachoient à ce nom; en effet, les plus illustres poëtes, les plus grands hommes de l'antiquité, n'étoient ni au-dessus ni au-dessous des charges de l'Etat.

Opitz jouit de toute la confiance du Ministre. En 1630 il entreprit, à son instigation & à ses frais, le voyage de Paris. Il acquit encore de nouvelles connoissances pendant son séjour dans cette Capitale, s'y fit un ami intime de l'immortel Grotius, dont la fille, qui étoit un miracle d'esprit & de beauté, voulut prendre de lui des leçons de langue Allemande. A la sollicitation de cette charmante éleve, il traduisit le livre de son pere sur *Les vérités de la Religion Chrétienne*. Opitz sut tirer les plus grands profits de son voyage de Paris; non-seulement il remplit, au plus grand contentement du Burggraff, la mission dont il l'avoit chargé, mais il rapporta une riche collection de livres, de manuscrits & de médailles rares Quelques années après son retour il perdit son protecteur, qu'une

fievre lui enleva à Prague. Le Burggraf Annibal de Dohna étoit un autre Mécene pour Opitz ; & quelqu'empreſſé que fut ce Miniſtre à l'employer aux affaires de l'Etat, il lui laiſſoit néanmoins le tems de cultiver les Muſes.

Après la mort de ſon protecteur, Opitz alla paſſer quelque tems en Pruſſe. C'étoit alors le ſeul royaume qui fût en paix. En 1636 le Comte de Dönhoff le recommanda au Roi de Pologne Uladislas qui le nomma ſon ſécrétaire & ſon hiſtoriographe. Le poëme ſur ce Prince eſt un des principaux chef-d'œuvres que nous ait laiſſé Opitz, mort de la peſte à Dantzic le 20 août 1639.

Il vécut toujours célibataire. Galant, ſans libertinage, ſa paſſion pour la poéſie, ſon goût pour les voyages & pour la liberté, lui auroient rendu inſupportables les liens du mariage. Il eſt aiſé de juger qu'un homme ſi généralement aimé & eſtimé des grands & des ſavants, ne pouvoit qu'avoir le caractere le plus charmant & la converſation la plus agréable : cependant il paroît, d'après une lettre du paſteur Niclaſſen à Nuſsler, qu'il fut auſſi déchiré par l'envie, & que ſon ami ſe vit contraint de défendre ſa mémoire contre des bruits injurieux qui circuloient après ſa mort.

C'eſt avec raiſon que l'on regarde Opitz comme le pere de la poéſie allemande. L'admiration qu'il nous inſpire, ne pourra que s'accroître, ſi nous

voulons jetter un coup d'œil rétroactif fur le tems où il écrivoit & fur la langue de ce tems. Ce ne fut qu'à l'époque de la réformation qu'on fe fervit de la langue Allemande pour le fervice divin; ce ne fut donc qu'alors que le peuple pût commencer à lire, & que le langage de la chaire & des Académies lui devint familier. Cette liberté d'écrire dégénéra bientôt en licence. La controverfe & les guerres de religion épouvanterent les Mufes que l'on proftituoit dans des polémiques obfcures. Tous les écrits n'étoient qu'un tiffu de diftinctions fubtiles, d'injures groffieres, de fentiments gigantefques, tels en un mot qu'en engendrent les fectes, ou qui font propres à en créer de nouvelles. Dans de certains cantons on avoit pour les livres des réformateurs, la même vénération qu'avoient autrefois infpirée les Décrétales; il falloit donc par une conféquence toute naturelle qu'à la fin du feizieme & au commencement du dix-feptieme fiecle, les progrès de la langue & de l'efprit national fuffent retardés. On ne s'occupoit qu'à travailler fur les anciens; & pour obtenir le moindre fuffrage, il étoit de néceffité abfolue d'écrire en Latin. Prefque tous les favants prenoient des noms Latins, ou au moins ajoutoient aux leurs une terminaifon Latine. Opitz lui-même, à la tête de fes poéfies Allemandes, ne fe faifoit nommer que *Martinus Opitius.* De quel génie, de

quel courage n'eut-il pas befoin, lui qui s'étoit diftingué tant en Allemagne que dans les pays étrangers, par fes écrits Latins, pour ofer lutter contre le préjugé, en fe donnant pour poëte Allemand? car dans une épître dédicatoire latine, dans la préface de fes poéfies, & furtout dans fa *Dacia antiqua*, il ne fe montre que trop zèlé partifan de l'opinion reçue.

Cependant quelques foibles aftres perçoient à travers ce ciel obfcurci par tant de nuages. A Strasbourg & à Heidelberg P. Meliffus, P. Danaifus & R. Wekherlin, étoient des poëtes fort au-deffus du médiocre. Harsdörfer cite auffi un excellent Dictionnaire de la langue Allemande par Meliffus; & on prétend que c'eft à Danaifus qu'Opitz fut redevable de l'idée d'avoir mefuré fon vers. Avant lui on arrangeoit une quantité quelconque de fyllabes, fans chercher ni harmonie, ni cadence. Il admiroit furtout Malherbe & Ronfard.

La guerre de trente ans occafionna une révolution bien-heureufe dans l'efprit de la nation, qui fut développé & enrichi par la correfpondance journaliere des François & des Italiens.

Les ouvrages d'Opitz annoncent une connoiffance profonde de la nature, des hommes & des anciens claffiques & font écrits d'un ftyle pur & nerveux. La premiere édition s'en fit à Strasbourg en 1624. L'éditeur Zinkgräf y joignit les

poésies d'Hamilton, Kirchner, Venator & d'autres amis de l'auteur. Il en parut une seconde édition angmentée en 1644. Alors les Grands de l'Allemagne, à l'imitation des François & des Italiens, se firent un honneur de protéger les lettres & surtout la poésie.

Opitz, qui avoit contribué aux progrès de la langue Allemande & par ses exemples & par ses recherches critiques, comme tout autre réformateur devint martyr de son enthousiasme. Dans l'épître dédicatoire de ses poésies, édition 1624, il dit : « Quoique tous les désagrémens qu'il faut que » j'endure, sans les avoir mérités, me réduisent » presque à m'écrier avec Néron, *vellem nescire* » *litteras*, cependant, quand je suis d'autres im- » pulsions, & que je mets dans la balance, d'un » côté tant de grands hommes qui m'honorent » de leur estime, & de l'autre le petit nombre » d'envieux qui me déchirent, je me décide à » publier les fruits de mes foibles travaux. Puis- » sent-ils servir de témoignage de mon désir ar- » dent de ne pas être un membre inutile dans la » société ! »

Dès l'année 1618 Opitz avoit écrit en latin son *Aristarchus sive de contemptu linguæ Teutonicæ.* Dans cet ouvrage il s'éleve tantôt contre le mépris que l'on fait des anciens & de la littérature classique, tantôt contre la corruption de la langue

Allemande, & la manière dont on la néglige. Il compare les traducteurs d'alors, des auteurs Grecs & Latins, aux nourrices qui expriment le suc des viandes pour leur propre aliment, & qui ne donnent à leurs nourrissons qu'une salive infecte. Quand il parle de la langue Allemande, " il semble, dit-il, que ce soit un égout destiné „ à recevoir ce que toutes les autres langues ont „ d'impur! "

Opitz fut le premier des poëtes Allemands qui introduisit la quantité, la césure & les points de repos dans le vers Alexandrin. Il mérite d'être à jamais célèbre par son érudition, sa vaste connoissance dans les sciences, le dégré de perfection auquel il a amené la langue Allemande, & surtout par son génie poétique. La poésie morale sembloit être principalement son genre. Quand il est sorti de cette sphere, & surtout quand il a voulu entrer dans la carrière dramatique, on apperçoit encore à la vérité des traits poétiques, mais en vain chercheroit-on la facilité, la précision & le feu qui distinguent ses autres poésies.

Gottsched dans son Supplément à l'Histoire critique de la langue, de la poésie & de l'éloquence Allemande, Tom. VII, Chap. XXV, N° 4, nous fournit l'anecdote suivante, tirée d'un manuscrit de C. Gryphius: „ De Opitio quædam ex ore fra„ tris ejus uterini, Sebastiano, accepi, qui Ravitii

„ in Polonia Sutor eſt, & genio gaudet poëtico:
„ Martinus Boleslaviæ Anno 1595, 23. Decembr.
„ natus &c. — Cum aliquando Lugduni verſaretur,
„ Heinſius ipſi obviam factus, & quia alter alte-
„ rum ex effigiebus jam noverat, quæſivit Heinſius:
„ Num ipſe eſſet Optius? Reique veritate cognita
„ in mutuos amplexus ruerunt. Minori fuit ſta-
„ tura; nullibi locorum ſatis diu commoratus eſt.
„ Tandem Dantiſci vitæ ſuæ finem fecit d. 20.
„ Aug. A. 1639. æt. 43. Diem mortis ſuæ prævidit
„ & propterea 14. ante diebus multa manuſcripta
„ igni tradidit."

Dans une lettre particuliere du 22 Oct. 1641, adreſſée à A. Senftleben, Nuſsler en parlant d'Opitz, écrit: "Agnoſcebat ille alter meus, ſuas in vul-
„ neribus ſuis pennas, quod vetus ille ait, &
„ ſæpius adverſus me confeſſus eſt: A nullo ſe
„ vitio impugnari magis, quam à libidine, cui
„ reſtinguendæ ſingulari cura colligebat, quicquid
„ de ea in lectione optimorum Auctorum obſer-
„ vaverat. Inde Collectanea reperi de fugienda
„ libidine."

Après la mort d'Opitz, Nuſsler recueillit ſes manuſcrits. Il écrivit à ce ſujet au pere de ſon ami qui vivoit alors à Frauſtadt, dans l'indigence. Le 22 ſeptembre 1641, Nuſsler écrivit auſſi à Senftleben: "Tandem navis ex Aſia venit, &
„ ſenex noſter Opitius cum manuſcriptis filii &

„ litteris tuis comparuit , quem etiam lætus lu-
„ bensque ſuſcepi. Inveni in Schedis iſtis haud
„ pauca , quibus inprimis capior : Cæterum quod
„ Granvellanus , cum Romæ de captis ab Al-
„ bano , Com. Egmontio & Hornano inaudiret,
„ Guilielmum vero Auriacum evaſiſſe hos laqueos
„ intelligeret, dixiſſe fertur: Hoc uno non capto,
„ nihil ab Albano captum videri ; id non incom-
„ mode huc etiam traxerim, qui inter manuſcripta
„ iſta Daciam deſidero quæ uno inſtar omnium fo-
„ ret ; & hæc ſurrepta, reliqua omnia videntur ſur-
„ repta. Indicem inveni , qui fidem cuivis facere
„ poterit, quantum theſaurum perdiderimus. Spem
„ tamen Senex non nullam fecit, illum Dantiſci
„ erui poſſe ; & ille indignationem meam magis
„ accendit, ubi de Generi, hominis agreſtiſſimi
„ ſtupiditate mihi narravit, qui libros & manu-
„ ſcripta , veſtes & ſuppellectilem reliquam vili
„ pretio, in ipſius defuncti dedecus & ignominiam,
„ pene quaſi ſub haſta diſtraxit & viliſſimis etiam
„ e fece civium & mercatorum homuncionibus
„ vendidit. Interea contenti ſimus hoc Catone, &
„ ex iſtis opitiani naufragii tabulis etiam eruam,
„ quæ του μακαριτου memoriam juverint. Tibi
„ vero communicabo , quicquid placere intelle-
„ xero. Sunt inter reliquas Schedas Libri conſola-
„ tionem in Cimbrica Cherſoneſo ſcripti , crebris
„ litturis inſignes, ex quibus de judicio hominis,

„ & cur Sæpe hanc vel illam vocem aut phrafin
„ jugularit; conjicere licet; nam verfus illos atroci
„ Stylo effodiffe illum apparet, etfi memini nar-
„ raffe mihi, propitia admodum Minerva natos
„ fuiffe. Hunc vero ille morem habebat, ut ver-
„ fus Sæpius fub incudem revocarét & multa coër-
„ ceret litura &c."

ANNE LOUISE KARSCHIN.

C'EST en vain qu'au Parnaſſe un téméraire auteur,
Penſe de l'art des vers atteindre la hauteur,
S'il n'a rèçu du Ciel l'influence ſecrete,
Si ſon aſtre en naiſſant ne l'a formé poëte.

Nous dit Boileau. La vérité de cette obſervation, ſi bien rendue par le ſatyrique François, avoit été ſentie long-tems avant lui par un des plus judicieux poëtes de l'antiquité; & vraiſemblablement, Horace lui-même, ne faiſoit-il que répéter dans ſon immortel poëme didactique, ce qui avoit déja été penſé par ſes prédéceſſeurs.

Karſchin, que l'on peut ſurnommer avec raiſon, la Sapho de l'Allemagne, nous fournit un nouvel exemple de la juſteſſe de cet Adage. Ses meilleurs pieces ſont enfants nés de l'enthouſiaſme: celles au contraire qui lui ont couté des peines & du travail, celles qui ont été rimées comme " *malgré Minerve*, " ſont bien inférieures.

Notre héroïne nous prouve encore la préciſion de cette remarque de Platon; que " l'harmonie „ du vers ſert d'aliment à l'enthouſiaſme créateur." Karſchin nous le dit elle-même, & nous citerons

A. L. KARSCHIN.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

fes propres paroles : *dès que je pouvois saisir le vrai ton, le poëme entier couloit sans peine.*

Anne Louise Karschin est née en 1722 sur les frontieres de la Basse-Silésie, entre Züllichau, Schwiebus & Grossen, dans un petit endroit nommé le Hammer. Son pere, en qualité de brasseur & de cabaretier, étoit le plus considéré entre les sept habitans de ce hameau. Il est cependant à présumer qu'elle auroit été perdue pour les Muses, si son grand oncle maternel, vieillard rempli de sens, ne l'eut pas accueillie dans sa septieme année, quelque tems avant la mort de son pere. Il l'emmena en Pologne, & lui enseigna à lire & à écrire. C'est aux mânes de cet oncle respectable qu'elle a adressé la piece suivante.

Kommt heraufgestiegen aus dem Sande
Ihr Gebeine, die ihr in dem Lande
Meiner Jugend, eure Ruhe habt!
Theurer Greifs, belebe deine Glieder,
Und ihr Lippen redet einmal wieder,
Die ihr mir der Lehre Honig gabt!

Oder du, auf des Olympus Höhe
Weisser Schatten, siehe! wo ich gehe;
Hinter Rindern auf der Weide nicht.
Blick auf diese feinern Menschen nieder,
Alle reden deiner Nichte Lieder;
Hör auf ihr Gespräch dein Lobgedicht!

Ewig grünen muſs die breite Linde
Wo ich, gleich des beſten Vaters Kinde
Zärtlich dir an deinem Halſe hieng,
Wenn dich, müde von des Tages Länge,
Wie den Schnitter von der Arbeit menge,
Wenn dich matt die Roſenbank empfieng.

Unter jenem Dache grüner Blätter
Wiederholt ich von dem Gott der Götter
Zwanzig unverſtandne Stellen dir!
Aus der Chriſten hochgehaltnem Buche
Sagt ich dir von manchem dunkeln Spruche
Frommer Mann! Und du erklärteſt's mir.

Gleich den Männern, die in ſchwarzen Röcken
Auf der hohen Canzel uns entdecken,
Welcher Weg zum Leben richtig iſt.
Wenn du von dem Fall und Gnadenbunde
Sagteſt, o dann wurden deinem Munde
Alle Worte zärtlich aufgeküſst!

Du Bewohner einer Himmelsphäre,
Siehe, meiner Freüden ſtille Zähre
Flieſſet über meine Wangen oft.
Kannſt du reden, theurer Schatten? Sage
Ob dein Herz für meine Lebenstage
Glück und Ehre dazumal gehoft?

Wenn

Wenn mein Auge, liegend auf dem Blatte,
Täglich weiſre Schriften vor ſich hatte,
Wenn ich auf der Wieſe Blümchen las,
Sie in meinen kleinen Händen brachte,
Sie zur Zierde deiner Haare machte
Und auf Roſen lächelnd bey dir ſaſs?

Sey mir dreymal mehr mit Licht bekleidet,
Mit der Gottheit Blicken mehr geweidet
Als die andern Seelen um dich her!
Für die Tropfen alle, die mir werden
Aus dem Freudenbecher hier auf Erden
Tränke dich der Seligkeiten Meer!

« Sortez de la pouſſiere, vous oſſements qui reposez dans la terre de mon enfance! ranime tes membres, Vieillard cher à mon cœur. Et vous levres ſur leſquelles j'ai ſucé le miel de la ſageſſe, rouvrez-vous pour me parler encore. »

« Ombre rayonnante! du ſommet de l'Olympe ſuis mes pas. Vois, je ne garde plus les troupeaux dans la prairie! Jette les yeux en-bas ſur les mortels les plus éclairés: ils répétent les chants de ta niece. Ecoute leurs diſcours, ils font ton éloge.»

« Qu'ils fleuriſſent éternellement ces tilleuls touffus à l'ombre deſquels je me pendois à ton col, comme l'enfant chéri à celui du plus tendre pere,

tandis qu'assis sur des bancs de roses, tu te reposois des fatigues du jour, ainsi que le laboureur qui cherche à se délasser de ses travaux."

« Sous ce toît de verdure je t'ai répété vingt fois les louanges du Dieu des Dieux. Oui, je te répétois, sans les comprendre, des passages entiers de ce livre si révéré des Chrétiens ; & toi, homme pieux, tu me les expliquois."

« Avec la gravité de ces hommes vétus de noir qui montent dans la chaire de vérité, tu m'indiquois les voies les plus sûres pour parvenir au salut. Quand tu me parlois de la chute du premier homme & de son pardon, je suçois toutes les paroles qui couloient de tes levres."

« O toi, habitant fortuné de la sphere céleste ! observe les larmes, interprêtes muets de ma joie, qui se précipitent le long de mes joues. Si tu peux parler, chere ombre ! réponds-moi. Ton cœur osoit-il prévoir alors le bonheur de ma vie?"

« Prévoyois-tu ma gloire, quand tous les jours tu me trouvois les yeux attentivement fixés sur les écrits les plus sages ? quand je cueillois la simple fleur des champs, que je te l'apportois dans mes petites mains, que j'en couronnois ta tête & que je m'étendois en folâtrant à côté de toi sur les roses ? "

« Puiſſe ton front briller d'une triple auréole ! puiſſes-tu être trois fois plus favoriſé des regards de la Divinité que toutes les âmes glorieuſes qui t'environnent ! Puiſſe l'Océan des béatitudes céleſtes t'abreuver, en récompenſe des gouttes que je puiſe ſur la terre dans la coupe de la joie ! »

Karſchin n'étoit encore que dans ſa dixieme année lorſqu'elle éprouva ſes premiers malheurs ; & juſqu'à l'âge de près de quarante ans ils ſemblerent s'accumuler ſur ſa tête. Dabord elle fut obligée d'aller rejoindre ſa mere & de ſervir les enfants de ſon beau-frere. Preſqu'auſſi-tôt on lui remit, outre le ſoin de ces trois enfants, la garde de tous les troupeaux de ſa famille. Cependant ſes diſpoſitions pour la poéſie s'étoient déja manifeſtées. Elle avoit un goût ſi extraordinaire pour les vers, qu'elle avoit appris par cœur cent cantiques différens, qu'elle chantoit ſans ceſſe, ſoit en s'occupant de ſes travaux domeſtiques, ſoit en veillant à la garde de ſon petit troupeau. L'imagination exaltée par la nature de ces chants, elle brula de s'exercer, & compoſa une *Hymne au Matin*.

Une petite avanture ſurvenue à notre jeune bergere, ne contribua pas peu à échauffer ſon génie. Elle conduiſoit ordinairement ſon troupeau ſur le bord d'une petite riviere. Sur la rive oppoſée ſe rendoit ordinairement auſſi un jeune pâtre

dont elle fit la connoiſſance : il lui prêta des livres. Le Robinſon, la Baniſe (*) Aſiatique & les Mille & une Nuits compoſoient toute ſa bibliotheque : mais il ſuffiſoit à Karſchin de lire, pour que ſon ſort lui parût moins déſagréable.

Son bonheur ne dura pas longtems. Bientôt elle fut contrainte de s'arracher à ſes moutons pour retourner auprès d'autres enfants, & c'eſt ainſi que dans les occupations les plus pénibles de la domeſticité, elle parvint à l'âge de dix-ſept ans. Ce fut à cette époque que ſa mere la maria, & Karſchin, qui avoit déja compoſé une Hymne, ſe vit réduite à préparer toutes les laines que ſon mari devoit travailler. Comme d'ailleurs elle étoit ſeule pour s'occuper de tous les ſoins de ſa maiſon, elle ne pouvoit donner à la lecture & à ſes compoſitions que quelques heures le Dimanche; & c'étoit alors qu'elle écrivoit tout ce que ſon imagination avoit enfanté au milieu des travaux de la ſemaine.

Après neuf années de mariage elle devint libre; mais le ſort lui préparoit des chaînes bien plus peſantes encore que celles dont elle venoit d'être affranchie ; car, peu de tems après ſa mere en la conduiſant dans les bras d'un ſecond mari, la plongea dans un abyme de miſere, pour la majeure partie de ſes jours. Tout ce que l'hymen le plus malheureux, tout ce que la pauvreté la plus af-

(*) Roman héroïque écrit d'un ſtyle bourſoufflé.

freuse peuvent faire éprouver de tourments, Karschin l'endura avec ce nouvel époux. Mais la Nature dans ces cruelles circonstances prit plaisir à faire éclater la supériorité de son pouvoir, contre les persécutions de la fortune.

Karschin trouva par hasard les vers du Ministre Schünemanns. On sait dans Berlin que cet homme extraordinaire, à la suite d'une fievre violente, avoit de tems en tems des accès de démence, pendant lesquels il ne parloit & ne prêchoit qu'en vers. Quoique ces compositions étonnantes, loin de porter l'empreinte du feu céleste des Muses, ne fussent que les productions d'une effervescence désordonnée, néanmoins elle sçut y saisir des traits qui aiguillonnerent encore son génie.

D'après quelques-uns de ses essais, plusieurs personnes qui l'avoient connue à Fraustadt en Pologne, l'engagerent à continuer d'écrire. Dans un précis de son histoire elle cite le recteur Rickerts & son assistant Prüvers, le Bourguemaître Greiffenhagen, le Docteur Neugebauers; le Ministre de l'Eglise de Lissa dans la haute Pologne, le Comte de Röders, l'Aumônier Döbels de Grofsglogau, enfin tous ceux qui ont le plus favorisé & protégé ses travaux poétiques. Par reconnoissance pour ses bienfaiteurs, elle a voulu que leurs noms fussent consignés dans ses mémoires. C'est pour entrer dans ses vues que nous ajouterons ici,

que le Maître des Poftes Körber fut le premier qui publia de fes écrits ; & que le Profeffeur Meyer de Halle, qu'elle ne connoiffoit que de nom, & à qui cependant, du fond de la Pologne, elle avoit envoyé une Ode, fut celui qui montra le plus de zèle pour l'encourager & l'engager à ne pas interrompre fes travaux littéraires.

En 1755 elle vint s'établir à Grofsglogau avec fon mari & quatre enfants. Elle y eut accès chez un libraire dont elle parcourut avec la plus grande avidité tous les livres, tant en vers qu'en profe, mais fans ordre, & fans vue déterminée. Il eft certain qu'elle a peu lu, & même d'une manière très-fuperficielle ; quoiqu'à la juger par fes ouvrages on foit tenté de croire qu'elle ait beaucoup de lecture.

Ses premiers effais n'étoient cependant encore que des foibles étincelles de fon génie. Les feux de fa Mufe reftoient encore à demi étouffés, les victoires du Grand Fréderic en développerent la vigueur, & renverferent dans leur cours rapide tout ce qui s'oppofoit à leur explofion. Il fembloit que pour prendre un dernier effort, fa verve eut attendu les exploits du Roi de Pruffe. A peine eut-il gagné la bataille de Lowofchüfs qu'elle emboucha la trompette héroïque. Ce fut dans ce même tems qu'elle lut les chanfons de guerre du Grenadier Pruffien, quelques Odes de Ramler, &

les poéfies de Madame Unzer, qui avoient pour élle un charme inexprimable.

Jufques-là Karfchin avoit éprouvé conftamment toutes les oppreffions de la mifere, mais le fort confentit enfin à la voir fortir d'un état auffi affreux, & dont les rigueurs auroient accablé une âme moins fublime. Elle eut le bonheur de fe faire connoître du Baron de Cottwifs, gentilhomme de Siléfie, qui en 1760 paffoit par Glogau pour fe rendre en Pruffe. L'âme généreufe de ce Seigneur fut émue de compaffion, il réfolut pour l'arracher à fes peines de l'emmener à Berlin. A peine fut-elle arrivée dans cette Capitale qu'elle fit la connoiffance de plufieurs amateurs de la poéfie, & que fon génie fe montra dans tout fon luftre Elle ne tarda pas à devenir l'objet de l'admiration de la Ville & de la Cour. Ses ouvrages furent imprimés par foufcription & vendus à fon profit; dans le même tems elle obtint une penfion.

Voici en quels termes elle écrivit à fon mari qui dans cet intervalle s'étoit enrôlé dans les troupes Pruffiennes.

Fufilier mécontent,

„ J'avoue que tes plaintes pourroient me tou-
„ cher, mais tes expreffions n'annoncent qu'un
„ orgueil bas & rampant. Quels font donc les
„ malheurs qui excitent tes murmures? tes gémif-

„ ſements ſont à l'uniſſon avec ceux de ces infor-
„ tunés qui attendent dans l'obſcurité d'un cachot
„ la ſentence de mort. Cherches-tu à me don-
„ ner de nouvelles preuves de ces ſentimens pa-
„ triotiques dont tu te targuois tant ? ne ſais-tu
„ pas que j'y ſuis déja accoutumée ? pour toi
„ l'honneur n'eſt qu'un mot, pour toi la noble
„ émulation qu'il exige eſt un acte de violence.
„ Dis-moi, comment as-tu pu te flatter que je
„ penſaſſe à te délivrer ! Moi ! Une femme qui
„ reproche à la Nature de ne l'avoir point faite
„ homme, & de lui avoir refuſé la généreuſe
„ ſatisfaction de voir couler ſon ſang pour le ſer-
„ vice de ſon Souverain !

„ Oh ! que n'ai-je un fils que je puiſſe envoyer au
„ combat ! quand mon Roi en reviendroit vain-
„ queur, qand la Muſe, quand ma Muſe célé-
„ breroit ſon triomphe, je reſſentirois double-
„ ment l'honneur & le prix de la victoire, en
„ ſongeant qu'un des miens y auroit au moins
„ contribué. Comment oſes-tu me dire que ton
„ état actuel eſt un deshonneur pour moi ? Moi,
„ au contraire j'oſe affirmer qu'il m'eſt bien plus
„ honorable, que ton ancien état de liberté effré-
„ née. Que diroient tes Officiers s'ils étoient
„ inſtruits de tes folles déclamations ? n'a-t-il pas
„ fallu que je prêtaſſe ferment au milieu des
„ moindres habitans de la campagne & des der-

„ niers ouvriers ? ne ſont-ils pas tous ſoldats du „ Roi ? exiſte-t-il quelque différence entre ces ſol- „ dats ? le marchand, l'artiſan, le fils du prêtre, „ le manouvrier, ils ſont tous égaux. Eſt-ce donc „ une honte que d'être ſoldat du Roi de Pruſſe? „ les Anglois envient cet honneur aux Allemands, „ & toi tu le regardes comme une diſgrace! comme „ un affront!

„ Apprends à rougir de toi-même en te rappel- „ lant qu'au mois d'Octobre dernier, le Roi étoit „ aſſis auprès de Lechenberg, au milieu d'une „ troupe de recrues, auxquels il racontoit les „ ſuccès de ſes premieres campagnes. Là étoit „ aſſis le Prince, le Général & le Sage, objet de „ l'admiration de l'Univers, avec des hommes „ dont la main n'avoit encore connu d'armes que „ le fléau, ou l'aiguillon dont ils preſſoient la mar- „ che tardive des bœufs attelés à la charue. Il ne „ rougiſſoit point de ſe trouver parmi eux ; il „ étoit loin de les juger indignes de fixer ſes re- „ gards ; eſt-ce à toi à les dédaigner!

„ O miſérable créature! ſonges combien tu es „ au-deſſous du Roi qui prend ſur lui tant de ſoins „ & tant de fatigues. Peux-tu te comparer au pere „ qui abandonne ſes propriétés, la culture de ſes „ terres, les commodités & les douceurs de la „ vie ? combien de Généraux eſtimables s'expo- „ ſent à perdre leurs membres & la vie même

„ pour la défenſe de la patrie, & tu oſes ajoutes „ un plus prand prix à la tienne! combien d'hommes qui paſſeroient des jours heureux à prodiguer leurs plus tendres ſoins à leurs épouſes „ chéries, ſont obligés de ſuivre les drapeaux? „ des époux nouveaux ſont contraints de s'arracher des bras de leurs nouvelles épouſes pour „ marcher au ſon de la trompette martiale, mais „ c'eſt la néceſſité qui les y force, & la néceſſité „ n'a point de loix.

„ Je ne conçois point comment je pourrois te „ faire remettre en liberté. On me demanderoit „ quelles ſont mes raiſons pour te réclamer? & „ je ne pourrois répondre avec ſureté de conſcience „ que tu m'es néceſſaire pour pourvoir à mes beſoins & à ceux de mes enfants. Irois-je dire que „ je ne puis pas vivre ſans un mari? ce ſeroit „ pécher contre la vérité; & l'on ſe moqueroit „ de moi.

„ Il eſt inutile que je te repréſente que les fatigues dont tu te plains, tu les partages avec des „ milliers d'hommes. Je t'en prie, fais-moi grace „ de tes ſupplications. Cherche plutôt à aimer „ ton état, & crois que je ne vois qu'avec chagrin „ que tu t'emportes à des extrémités. Tu n'aurois „ pas dû jouer le rôle d'un furieux pendant des „ nuits preſqu'entieres. Tous nos voiſins, tous „ les ſoldats de notre quartier entendoient tes

» mugiſſements ; ils ſont parvenus juſqu'aux oreil-
» les des principaux habitans de Glogau. Ils ont
» lu ſur mes yeux & ſur mon front les témoigna-
» ges de ta férocité, & ils ont jugé qu'il étoit plus
» à propos de conduire un bourgeois tel que toi
» dans un lieu où il pût exercer dignement ſa
» *bravoure*, que de le laiſſer aux priſes avec une
» pauvre femme ſans forces & ſans défenſe. Un
» être vraiment fantaſtique, & dont tu fais un
» homme, eſt celui qui s'ennivre, qui briſe tout
» dans ſa maiſon & qui annonce ſa préſence par
» un vacarme épouvantable : dans ton idée, il
» remplit les devoirs principaux & les plus ſacrés
» du mariage, quand il n'aſſouvit point hors de
» chez lui la brutalité de ſa paſſion, & qu'il ne
» fouille point la couche nuptiale. Tu crois qu'il
» lui eſt permis d'enfouir impunément toutes ſes
» inclinations dans des lieux de débauche, pourvu
» qu'il laiſſe à ſa femme tous les ſoins de ſa maiſon,
» ſans s'en inquiéter plus que d'elle.... Oui,
» cet être à la vérité eſt un homme, & ſa mal-
» heureuſe femme le reconnoît pour tel.... à la
» force de ſon bras.

» Jamais je ne t'ai ſouhaité de mal, je n'ai pas
» même montré les bleſſures que tu m'as faites
» il y a deux ans à l'épaule gauche. Tes repro-
» ches portent à faux ; il ne m'étoit pas encore
» poſſible de te préſenter à mes amis. Les ſerments

„ & les belles promeſſes que tu fais faire me ſont „ connus ; mais, tu n'es fidele ni aux uns ni aux „ autres. Quand je t'entendois prendre le ciel „ à témoin de leur ſincérité, je te croyois, & „ j'étois toujours trompée. Mon bonheur ne dura „ que ſix ſemaines, tu en détournas bientôt la „ ſource; j'en pleurai, ſans que mes larmes aient „ jamais pu toucher ton cœur devenu inflexible. „ C'eſt dans toute la ſincérité du mien que je fais „ des vœux pour que tu changes, & que tu te „ corriges. Mais, quelque révolution qui s'opére „ en toi, elle ſera nulle pour moi, je ne puis „ ni ne veux en profiter. Je veux vivre ſeule & „ tranquille juſqu'à la fin de mes jours, & tout „ ce qui me reſte à te dire, c'eſt que je ſuis auſſi „ ennemie de la ſervitude que j'ai toujours été „ ton amie."

Lavater dans ſa Phiſionomie, Tom. III, Fragment XIV, pag. 315, en parlant de Karſchin, s'écrie : " *plutôt ne jamais faire des vers que de „ reſſembler à cela.*" — Je n'ai pas l'avantage d'être un grand *Phiſionomiſte*, mais je ſuis plus tolérant, & bien moins ſévère ! " Non, plutôt reſſembler „ à cela, & faire des vers." — Car nonobſtant tout ce que l'on pourra dire en faveur de la beauté, il n'en eſt pas moins vrai que le viſage eſt infiniment ſpirituel, ſans toutefois briller de cet éclat étincelant & ſéduiſant qui annonce le Devin. —

« Voyez auffi, dit-il, ce vilain nez ! obfervez par-
» ticuliérement la bouche, le jeu de ces mufcles
» & de ces cavités, n'oubliez point de remarquer,
» depuis la naiffance des cheveux, ce front élevé
» & mafculin, & ce menton décharné. » — N'allons pas plus loin. Depuis le nez *particuliérement* j'ufqu'à la lèvre inférieure il y a beaucoup d'efprit, & la Poéfie, comme Poéfie paroît avoir établi fon fiége dans les yeux. — « Les formes principales
» de la tête, (continue-t-il) au moins le front &
» le nez, auroient plutôt quelque chofe du pen-
» feur réfléchi. » — Eh ! qui fait .... fi Karfchin ne pourroit pas devenir encore plus profond philofophe que poëte fublime ?

FREDERIC RODOLPHE LOUIS DE CANIZ.

Si nous ne voulions que faire en peu de mots l'éloge du Baron de Caniz, il nous ſuffiroit de dire qu'il réuniſſoit tous les talents d'un homme du monde, d'un homme d'état & d'un poëte ; mais cet aſſemblage n'eſt plus rare : nous obſerverons donc ſeulement, que ſi la politique prête à la poéſie le ſecours utile de la connoiſſance du monde & de l'urbanité, elle en reçoit en échange un vernis, qui, en adouciſſant ſa teinte naturellement ſombre, lui aſſure l'heureux don de plaire. Iſſu d'une famille ancienne & illuſtrée, le jeune Caniz s'eſt rendu plus recommandable encore par ſon mérite perſonnel que par ſa naiſſance. Son pere, Seigneur de Mehdenecken & de Domelkain, étoit Conſeiller de Cour & de Juſtice du Prince-Electeur de Brandebourg, Conſeiller Provincial & Commandant de Balge. Sa mere, Anne Eliſabeth, étoit fille du célèbre Conrad de Burgsdorf, Grand-Chambellan de l'Electeur de Brandebourg, Conſeiller intime, Gouverneur de toutes les fortereſſes de la Marck, Colonel de Cavalerie & d'Infanterie, Prévôt des Chapitres d'Halberſtadt & de Magdebourg, Che-

F. R. L. von KANITZ.

K. Pfeninger fecit.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

valier de l'Ordre de S Jean de Jérusalem & Commandeur de Lagow, Seigneur de Goldbeck, Buckow, Obersdorf & Grofs-Machenow.

Le jeune Caniz naquit le 27 novembre 1654. Son pere mourut qu'il étoit encore dans le fein de fa mere; elle ignoroit même encore qu'elle fut deftinée au bonheur de le devenir. Entre le tombeau d'un mari moiffonné trop tôt & le berceau du petit orphelin, la veuve affligée ne trouvoit de confolation que dans les ris innocents de fon fils. Peu de tems après elle fe remaria au Feld-Maréchal Général le Baron de Golz. Le jeune Caniz fut alors remis aux foins de fon ayeule, la Chambellane-Douairiere de Burgsdorf. Son éducation fut tellement cultivée, qu'à l'âge de dix-fept ans il fut en état d'entrer à l'Univerfité. Il fe rendit donc en 1671 à Leyde pour y continuer fes études. Sa grand'-mere & fa mere fouffroient trop de fon éloignement pour ne pas chercher à le rapprocher; en effet en 1673 on le mit à l'Univerfité de Leipzic. Il s'y lia d'amitié avec plufieurs jeunes Seigneurs, & furtout très-étroitement avec deux Saxons, J. Haubold d'Einfidel, & Charles Godefroi Bofe. Le premier fut depuis Sur-Intendant de la maifon de la Reine-Mere, & le fecond fut fait Comte de l'Empire. Ils avoient pour précepteur le fils du Sur-Intendant Général de Weimar, Nicolas Zapfe. Par la conformité de leur goût pour

la poéſie, ces jeunes amis furent à Canitz, ce qu'autrefois Nuſsler avoit été à Opitz. Sa figure agréable & ſa conduite réguliere lui gagnoient tous les cœurs. Il réuniſſoit déja le double talent d'écrire avec eſprit & beaucoup de ſel, ſans jamais s'écarter des bornes de la décence ou de la délicateſſe. Il travailloit avec tant d'application, que ceux même qui étoient deſtinés à ſe faire une reſſource de leurs études, ne pouvoient le ſuivre que de loin. En 1674 il ſoutint ſous J. Thomaſius une Theſe publique ſur " la circonſpection néceſſaire aux Grands dans leurs aſſemblées & dans les négociations." Ses études finies il s'attacha à l'Electeur de Brandebourg.

Son goût pour la poéſie ſe manifeſta de bonne-heure. Dans ſa Satyre ſur la poéſie, il dit en parlant de lui-même :

" J'étois encore à l'école ſur des bancs tout „ couverts de pouſſiere, que je m'amuſois déja „ à ces jeux. Au lieu d'écouter des ſentences, „ que l'on apprend avec tant de dégoût pour les „ oublier ſi promptement, & qu'un enfant paſſe „ pour fort inſtruit auprès de ſes vieux parents, „ quand il les a récitées par cœur comme un per- „ roquet, — déja moi j'entremêlois des rimes."

Il n'étoit jamais content de ſon travail, qu'après avoir obtenu le ſuffrage de ſon ami Zapfe. Ils ſe communiquoient réciproquement tous leurs écrits.

Ce

Ce ne fut qu'avec douleur que les jeunes amis virent partir Caniz pour Berlin où il passa toute l'année 1675. Il bruloit d'envie de voir les pays étrangers. Quelqu'affligée que fut son ayeule de se séparer de son cher héritier, elle ne put cependant pas se refuser à l'accomplissement de ses désirs. Il partit donc avec la permission de l'Electeur, & on lui donna pour l'accompagner dans ses voyages, le Sécrétaire de l'Electeur, Godefroi Weiss qui arrivoit de France par la Hollande. De Berlin ils allerent à Leipzic. N'ayant point retrouvé son ami Zapfe dans cette ville, il passa outre, dans l'espérance de le rejoindre à Gènes. Aussitôt arrivé, il se proposa de l'aller surprendre dans son cabinet, mais il vint trop tard, son ami étoit parti. Caniz s'assit donc à son sécrétaire & lui écrivit une lettre, dans laquelle il lui recommandoit surtout d'entretenir avec lui une correspondance exacte. Ensuite il continua ses voyages, fut à Augsbourg & à Insprugg. Il arriva à Venise en même tems que les Députés de l'Allemagne qui venoient féliciter le nouveau Doge sur son avénement, & il y assista aux fêtes qui se donnerent à cette occasion.

A la fin de ce mois ils passerent par Padoue, Ravenne & Anconne pour se rendre à Lorette, d'où ils avancerent jusqu'à Spolette. Comme ils traversoient les montagnes à cheval, Caniz fit une chute dangereuse & faillit être précipité sur des

rochers, cependant il n'eut que très-peu de mal, & ils pafferent le refte de l'année du Jubilé à Rome. Au commencement de 1676 ils firent un voyage à Naples. Caniz y raffembla une collection de livres Italiens infiniment rares. Tout en examinant les brillantes fcenes de la Nature & les reftes des antiquités fi admirables, ils prenoient le chemin de Pouzolle avec d'autres étrangers qu'ils avoient rencontrés fur la route, lorfqu'ils fe trouverent dans l'embarras par la faute de leur *Vetturino* (1) qui avoit battu le *Cicerone* (2); le peuple s'affembla & les affaillit non-feulement à coups de pierres, mais avec toutes fortes d'armes, de manière qu'ils n'eurent que le tems de monter bien vîte à cheval & de prendre la fuite. Caniz étoit déja loin & en pleine fureté avec plufieurs autres, lorfqu'il s'apperçut qu'il manquoit dans la compagnie fon ami Weifs, qui dans la confufion n'avoit point pu retrouver fon cheval. Il part donc à l'inftant avec un de fes camarades pour partager le danger de fon ami, mais bientôt ils le virent arriver à toute bride.

Pendant fon féjour à Rome, Caniz fut préfenté à un favant Allemand nommé D. Loretti. Celui-ci lui fit connoitre les antiquités de Rome, & lui

(1) Conducteur.

(2) Celui qui montre & qui explique les curiofités.

expliqua l'ouvrage alors très-renommé de Greg. Leti, *Italia regnante.* Il vit auſſi très-fréquemment le célèbre Jéſuite Kirchner qui le préſenta à pluſieurs Savants de ſon ordre. Kirchner, entr'autres ſciences lui enſeigna, non pas la muſique, mais la compoſition, ce qui échauffa beaucoup ſa veine poétique, comme il l'écrivit à ſon ami Zapfe.

De Rome, nos voyageurs ſe rendirent à Siene, Livourne, Lucques & Florence. Le jeune Comte de Trautſon préſenta Caniz au Grand-Duc. Ce Prince l'accueillit d'autant mieux que lui-même en 1668 ſe trouvant à Berlin, il y avoit été reçu avec les plus grands égards par ſa mere & ſon beau-pere le Baron de Golz. Pendant ſon ſéjour en Italie, Caniz écrivit le 6 Mai 1676 à ſon ami Zapfe :

« A peine étois-je débarqué qu'on m'a remis ta
» lettre du 22 Mars. La Mer Adriatique m'a un
» peu ſecoué la tête, & elle s'en reſſent encore ;
» autrement je te prouverois que la chaleur du
» pays n'eſt point encore parvenue à deſſecher ma
» Muſe ; continue toujours de m'écrire, & at-
» tends-toi à quelque réponſe qui vaudra mieux
» que celle-ci. En venant de Rome pour me
» rendre ici, (à Veniſe) j'ai paſſé par Florence.
» Le Grand-Duc eſt le Prince le plus affable & le
» plus poli que l'on puiſſe imaginer. Nous avons
» parlé de l'état des troupes de l'Electeur, & je
» me ſuis apperçu qu'il les connoiſſoit mieux que

„ moi. Le lendemain matin il m'a envoyé des „ Officiers de sa Maison, avec une provision pour „ plus de huit jours, de chapons gras, de volailles „ de toutes espèces, de gros saucissons, de fro- „ mages Marzellini, de confitures & d'autres su- „ creries, & surtout des meilleurs vins Verdea, „ Clairet, Trebisane &c. Tout cela m'a beaucoup „ coûté, comme tu peux bien le penser, mais „ j'aurois volontiers donné le double pour pouvoir „ le manger en ta compagnie, que j'ai désirée tant „ de fois. Nous sommes arrivés fort à propos „ pour voir les épousailles de la Mer. Le Duc „ Chrétien de Gotha que j'avois déja vu à Rome, „ est venu tout exprès. Il est accompagné de Mes- „ sieurs Wasdorf, Hanstein & Avemann, & nous „ logeons tous dans la même maison; d'ailleurs „ nous nous voyons dans les mêmes cercles. J'ai „ plusieurs ouvrages d'Emmanuel Thesaurus que „ tu estimes tant, l'*Ars lapidaria & Argutiarum*, „ la *Philosophia moralis*, l'*Historia regni Italiae*, „ & les *Panegyrici sacri & profani.* La plûpart „ de ces ouvrages sont écrits en Italien. J'espere „ en tirer bien d'autres de lui quand je serai à „ Turin. Je dépense beaucoup en livres, j'a- „ chete tous les discours Académiques sur les ma- „ tières les plus rares, tout ce qui se lit par les „ plus grands hommes de l'Italie, soit dans des „ assemblées particulieres de Savants, soit dans les

„ Séances Académiques. J'ai paffé trois nuits fur
„ l'eau dans une méchante barque, & j'en ai en-
„ core mal aux côtes. J'aurois déja compofé quelques
„ Sonnets fur ou contre les lits de ces bâtiments,
„ & j'aurois fans doute fait quelque chofe de bon
„ à préfent que je lis les Poëtes Italiens, & que
„ je pourrois leur emprunter des idées & des
„ images; mais je ne t'ai pas auprès de moi, il
„ me manque *conſcium & arbitrum otii mei.*
„ Adreffe-moi ta lettre à Lyon, & furtout n'épar-
„ gne pas le papier. J'ai quitté Rome avec regret,
„ & j'y ferois refté plus longtems fi j'euffe vu la
„ France. Mais il faut toujours faire céder l'agréa-
„ ble à l'utile. Ma grand'-mere a plus de foixante
„ dix ans, & fi j'allois la perdre, mes voyages
„ feroient finis, ou au moins interrompus pour
„ longtems. Combien refterai-je en fureté en
„ France? le tems feul peut me l'apprendre. Je
„ voyagerai en me recommandant à Dieu, & j'at-
„ tendrai la Providence."

A Florence, Caniz accompagna le Prince de Courlande à la bibliothéque du Grand-Duc, il y jouit de la converfation du célèbre Magliabechi: comme ils paffoient à Padoue, vers la nuit, par l'imprudence des mariniers, le bâtiment fe trouva engagé entre deux murs de manière à ne pouvoir ni avancer ni reculer. Caniz & fes camarades s'attacherent à des chaînes & grimperent fur les

murs au danger de perdre la vie. Nos voyageurs virent à Padoue Charles Patin, qui avoit été banni de France ; & d'autres Savants, tels que le Pere F. Macédo, le Comte Zabarella &c. : à Veronne, Mafcardi leur montra fon cabinet : à Milan ils parcoururent les manufcrits de la bibliothèque Ambroifiene : à Turin ils furent préfentés à la Cour : ils obferverent que les mœurs étoient infiniment plus libres dans cette Capitale que dans toutes les autres Villes d'Italie. Caniz efpéroit retrouver à Genève fes anciens camarades MM. Einfidel & Bofe : on les y attendoit à chaque inftant avec le Prince de Wurtemberg ; mais il ne fut pas plus heureux qu'à Gènes où il avoit efpéré voir Zapfe Après avoir joui à Genève de la fociété du Comte de Hohenlohe, il fe vit contraint de fuivre à Lyon fon ami Weifs. Il ne fut pas peu étonné d'y recevoir une vifite de MM. Einfidel & Bofe. Après un féjour de trois mois dans cette ville, il parcourut la Provence & le Languedoc ; & il arriva enfin à Paris à la fin d'Octobre. M. de Milet, Envoyé de la Cour de Berlin, le préfenta à Mgr. le Dauphin & à la Cour de St. Germain. Il mit une application toute particuliere à étudier le François, l'Efpagnol, l'Anglois & tous les exercices deftinés à la jeune Nobleffe. Ce fut en France qu'il reçut la nouvelle fâcheufe, que fa mere par jaloufie contre fon fecond mari le Général de Goltz, avoit

ſollicité & obtenu un divorce, & qu'elle s'étoit remariée en troiſiemes nôces avec un gentilhomme François M. de Brunboc. En 1677 il écrivit à ce ſujet à ſon ami Zapfe: " J'apprends que mon nou-
„ veau beau-pere, c'eſt d'un ſecond dont je te
„ parle, eſt malade. C'eſt un Baron de Brunboc,
„ & je ſais de fort bonne part qu'il eſt d'une
„ grande Maiſon. Il eſt frere du Marquis de
„ Larray, gentilhomme de Normandie. La ſépa-
„ ration de ma mere s'eſt faite bien ſinguliére-
„ ment, &c. Ma grand'-mere eſt fort mécontente
„ de ce nouveau mariage: quant à moi je m'y
„ accoutume mieux que lorſque j'eſpérois pouvoir
„ concilier les choſes."

" Durum! ſed levius fit patentia
„ Quidquid corrigere eſt nefas."

Caniz eſſuya une maladie dangereuſe à Paris. Auſſitôt après ſon rétabliſſement il partit pour l'Angleterre avec Weiſs. Sa premiere viſite à Londres fut à l'Envoyé de Brandebourg, le Baron de Schwerin. Ce Seigneur le reçut avec les plus grands témoignages d'amitié, ſans cependant ſe douter qu'il feroit un jour ſon gendre. Le Baron le préſenta à la Cour & dans les premieres maiſons.

De Londres il paſſa en Hollande. Il vit à Leide le célèbre Stenon, Danois, & le jeune Gronov. A la Haie, ainſi qu'à Nimègue, il fut comblé

d'honnêtetés par les Plénipotentiaires de la Cour de Berlin.

A peine Caniz fut-il de retour dans cette derniere ville que le Grand Fréderic Guillaume, le nomma Gentilhomme de la Chambre. Inquiete de ſon éloignement, & mécontente du nouveau mariage de ſa mere, ſa grand'-mere avoit déja fait un teſtament par lequel elle lui laiſſoit le meilleur de ſon bien, ſavoir la terre de Blumberg & ſa maiſon de Berlin, deux articles qui pouvoient bien valoir plus de 70,000 Thalers, ſans compter une grande quantité de bijoux précieux; & ſa mere n'avoit que l'uſufruit du reſte, qui lui étoit deſtiné.

En 1677 il ſuivit l'Electeur au camp de Poméranie. Il y trouva ſon cher Zapfe, qu'il reçut dans ſa tente & qu'il préſenta aux Officiers principaux de l'armée. Attaqués tous les deux d'une maladie épidémique qui régnoit dans le camp, ils furent contraints de retourner à Berlin. Il y arriva à Zapfe une aventure bien ſinguliere. Il rêvoit un matin qu'il s'étoit bleſſé au pied avec un canif, & dans l'agitation de ce ſonge il ſe réveilla en ſurſaut. Dans le même inſtant il ſaute à bas du lit: mais pendant la nuit ſon canif étoit effectivement tombé de deſſus ſa table dans ſa pantouffle, de manière qu'en voulant ſe chauſſer il ſe fit une bleſſure à l'orteil qui le retint pendant quatre ſemaines ſans pouvoir ſortir. Caniz le défraya pendant tout ce tems, puis il l

conduifit chez fa mere, dans une terre voifine à Dietersdorf. Son ayeule avoit tant d'averfion pour fon troifieme gendre, & fe méfioit tellement de lui, qu'elle eut toutes les peines du monde à confentir à ce que Caniz fit cette partie de plaifir à l'invitation de fa-mere.

Cependant les deux amis furent reçus avec tant d'empreffement, qu'ils fe laifferent perfuader de paffer la nuit, contre la défenfe expreffe de la grand'-mere. Le foir Caniz fuma une pipe avec fon beau-pere; mais s'étant trouvé incommodé, il paffa avec fon ami dans le jardin pour y prendre l'air. Ses douleurs augmentant, même après qu'il eut vomi, les remontrances de fon ayeule fe repréfenterent à fon efprit; il commença à foupçonner violemment fon beau-pere; & d'après le confeil de Zapfe il s'efquiva par la porte du jardin. La nuit étoit fort avancée quand ils arriverent à Berlin. Avec le tems Caniz reconnut que fon indifpofition n'avoit eu aucune caufe extraordinaire, il fe garda donc d'en parler à fon ayeule, pour ne pas augmenter fa méfiance, déja extrême. Il écrivit au contraire à fa mere pour s'excufer fur fon départ clandeftin, & par la fuite il lui refta fi peu de foupçons qu'il employa tout fon crédit pour rendre fervice à M. de Brunboc.

Jufques là notre poëte avoit toujours été infenfible aux traits de l'amour; mais il fut frappé à la

vue d'une jeune beauté dont la maifon étoit vis-à-vis celle de fa grand'-mere, & fon cœur s'enflamma au même inftant. Cet objet aimable étoit une Demoifelle d'Arnimb. Elle avoit perdu fon pere dès l'âge de cinq ans. Son beau-pere le Baron de Canftein étoit Préfident du Bureau des Finances. M. Weifs, compagnon de voyage de Caniz avoit autrefois été Sécrétaire du Baron. Il s'unit donc avec Zapfe pour exciter la flamme naiffante de leur ami commun. Malheureufement celui-ci fut obligé de quitter Berlin, pour aller en 1678 au camp de Poméranie. En 1679 il reçut l'ordre de fuivre la Cour en Pruffe. En revenant de l'armée il céda fa place de Gentilhomme de la Chambre à M. de Mandelsloh, mais l'Electeur le nomma au Grand-Bailliage de Zoffen & de Trebbin, que lui avoit réfigné fon ancien beau-pere le Baron de Golz. Ce ne fut qu'en 1681 qu'il eut le bonheur d'obtenir le prix de fon conftant amour. A peine marié, il fe retira avec fon aimable epoufe dans fa terre de Blumberg. L'Electeur le nomma Confeiller de Cour & de Légation, avec injonction de paroitre plus fouvent à la Cour, qu'il n'avoit fait jufqu'alors. Dans ce même tems il eut la fatisfaction de voir fes deux amis bien placés. Weifs eut la charge de Confeiller de la Chambre de l'Electeur, & Zapfe alla à Zeitz en qualité de Membre du Confiftoire de Saxe.

Dès la premiere année de fon mariage, Caniz

eut le bonheur d'être pere. Mais presqu'aussitôt il fut nommé Ambassadeur auprès du Cercle des Electeurs. Son épouse affligée l'accompagna jusqu'à Leipzic; puis elle alla chercher de la consolation auprès de sa sœur ainée, la Conseillere de Schönberg.

Toutes les négociations dont Caniz avoit été chargé, furent terminées très-heureusement. Puffendorf en fait mention dans la vie de Fréderic Guillaume (Liv. XVIII, §. 65-67.) A son retour à Berlin, notre jeune poëte, avant l'âge de trente ans, se vit placé au nombre des Conseillers d'Etat. L'Electeur, pour le récompenser dignement de ses services, lui donna le commandement de Muhlenhoff & de Mullenbeck. Au mois de Mars 1684 il retourna à Cologne, & passa auparavant à Hanovre. Puffendorf parle aussi de son Ambassade à ces deux Cours. Enfin, lorsqu'en 1685 le Duc de Zell eut des différends avec la ville d'Hambourg, on l'envoya dans la Basse-Saxe en qualité de Médiateur.

Au mois de Mars 1686 les vœux qu'il formoit depuis longtems pour avoir un fils furent accomplis. Mais, quelqu'heureux qu'il fut dans son mariage, son bonheur fut continuellement troublé par de fréquentes séparations: au mois de Septembre de cette même année il fut envoyé à Vienne: il contribua beaucoup à appaiser les troubles de la ville d'Hambourg. Par ordre de la Cour il se rendit

de Vienne en Hongrie, pour y joindre ſès troupes auxiliaires de Brandebourg Cependant il cultivoit toujours les Muſes, ſoit, au milieu des diplômes poudreux, ou du fracas des armes. Il finit à Oefen la piece ſi touchante ſur la mort de ſon ami le Comte Thierri de Dohna, tué dans un aſſaut. Il perdit dans ce même aſſaut ſon couſin J. G. de Caniz, dont le jeune frere fut choiſi pour eſcorter le corps du Prince de Courlande.

A la mort du grand Fréderic Guillaume en 1689, Caniz fut élevé à la dignité de Conſeiller intime par Fréderic III, qui en même tems le chargea pour Vienne d'une Commiſſion très-honorable. Son ami le Conſeiller de Cour Zapfe, l'en ayant félicité d'un ſtyle un peu trop humble, il lui reprocha avec beaucoup d'amitié ce changement de ton: « Je ſerois très-fâché, lui écrivit-il, que Monſieur mon cher frere penſât, que l'abſence ou de nouvelles dignités me fiſſent oublier mon cher & digne ami. Je certifie donc à Monſieur mon très-honoré frere, que je ſuis toujours le même, & toujours dévoué à ſon ſervice. Puiſque Monſieur mon frere a la bonté de s'informer de l'état de ma famille, je lui dirai que ſur cinq enfants que le Ciel m'avoit accordés, il lui a plu de ne m'en laiſſer que deux, un fils & une fille. A dire le vrai, je ne m'en ſerois pas tenu là, ſans mes voyages fréquents; & j'avoue qu'à cet égard je

m'en ferois fouvent paffé avec plaifir. Sous le dernier règne j'ai été envoyé deux fois, prefque coup fur coup à Vienne; je ne m'en plains point, d'autant que, foit dit fans me flatter, Sa Majefté Impériale a été contente de moi, ainfi qu'elle l'a écrit de fa propre main à mon Prince. Je dois croire, jufqu'à préfent, que je n'étois point né pour m'enrichir au milieu de tant d'honneurs; apparemment que d'autres pendant mon abfence ont cueilli les pommes d'or. Je ne faurois trop remercier le Ciel d'avoir infpiré à feue ma grand'-mere la bonne penfée de me laiffer fa maifon, d'autres objets de prix, & beaucoup de dettes actives, un revenu de 2500 Thalers, & furtout de m'avoir légué par un fidei-commis une terre de plus de trente mille Thalers, dont ma mere n'à que la jouiffance. Je vis dans mon état de médiocrité fans ambition de beaucoup gagner, & fans crainte de beaucoup perdre; & quand mes affaires me le permettent, je paffe des journées agréables auprès d'un ami fincere."

A peine Caniz étoit-il arrivé de Vienne qu'il fut envoyé à Hambourg. Il prit avec lui fon époufe & une de fes nieces. Il leur loua au Jungfernfteige une maifon commode, appartenante au Juif Portugais Texeira. Au bout de fix mois il revint heureufement à Berlin. Il efpéra alors, comme il le dit lui-même, planter librement fes choux

dans ſa terre de Blumberg ; mais , à la mort du dernier Duc de Saxe-Lauenbourg , de la Branche Aſcaniene, il fut contraint de faire un nouveau voyage dans la Baſſe-Saxe , pour y faire valoir auprès du Duc de Zell , les droits de la maiſon d'Anhalt à la Principanté vacante. Auſſitôt que la conteſtation fut portée à la Cour Impériale, il revint à Berlin. En Décembre de cette même année il ſe trouva à Sonnenbourg à l'élection du Grand-Maître, reçut lui-même la Croix de S Jean de Jéruſalem , & la ſurvivance de la Commanderie de Schievelbein.

L'année 1690 fut la premiere dans laquelle il n'alla point en Ambaſſade. Avec une permiſſion de la Cour , il la paſſa heureuſement à Blumberg dans les bras de ſa chere épouſe & dans le ſein des Muſes. En 1691 , des affaires particulieres l'appellerent à Zeiſs. En 1692 il retourna dans la Baſſe-Saxe , & ce fut par ſon entremiſe que les différents des Princes de Mecklenbourg-Schweriniſch furent arrangés.

A ſon retour en 1694 il trouva ſon épouſe accablée de chagrin, par la nouvelle de la maladie mortelle de ſa mere , qui mourut effectivement le 12 Octobre. Au commencement de l'année 1695 elle eut un nouveau chagrin en apprenant que ſa Seigneurie de Blumberg étoit plus d'à-moitié réduite en cendres. Elle ſupporta cette perte à la

vérité avec une fermeté mâle, d'après l'exemple de fon époux, qui dans de femblables occafions n'étoit que peu affecté. D'un autre côté, les foins qu'elle avoit prodigués à fa mere & à fa fœur pendant leurs maladies, la douleur d'avoir vu mourir fes enfants, les abfences fréquentes de fon mari, tous ces accidents réunis avoient beaucoup affoibli fa fanté; cependant elle étoit enceinte : le Samedi elle tomba dans un évanouiffement qui fit craindre pour fa vie. Le jour fuivant elle dit à fon époux, après une converfation toute affectueufe : qu'il ne falloit point qu'il fe flattât de la voir fe rétablir, qu'elle ne l'avoit point vu fans chagrin s'éloigner d'elle tant de fois; que fon tour étoit auffi venu, & que bientôt elle lui diroit le dernier adieu; qu'elle attendoit de lui, même après fa mort, un témoignage de tendreffe — & alors elle lui propofa d'époufer une de fes amies. L'époux déchiré jufqu'au fond de l'âme, l'interrompit pour la fupplier de ne point lui faire de propofitions auffi douloureufes. Après un court filence elle reprit fon difcours en ces termes : " Je fais que les détails d'une maifon font fort au-deffous de toi,
„ & que d'ailleurs tu es trop occupé des affaires de
„ l'Etat, pour pouvoir t'y affujettir : penfe que les
„ réparations de ta terre qui vient d'être incen-
„ diée, l'adminiftration de tes biens, le foin de
„ ta maifon, celui de ta fanté qui dépérit, &

„ ſurtout l'éducation de ton fils, demandent une
„ gouvernante habile & zèlée. Mon propre cœur
„ y trouve auſſi ſon intérêt; car j'eſpere que dans
„ la compagnie de ma vertueuſe amie, tu oublie-
„ ras moins ta fidele Doris." C'étoit avec une fermeté étonnante & le ſourire le plus gracieux qu'elle tenoit un ſi triſte langage, qui fut interrompu par l'arrivée des Médecins. Le Lundi elle accoucha avec les plus grandes douleurs d'un enfant qui n'étoit point à terme. Elle montra la plus grande réſignation à ſe ſoumettre aux volontés du Ciel. Le Mardi elle trouva moyen, ſans qu'on s'en apperçut, de préparer ſes linges funéraires, puis elle mit par écrit différents articles qui avoient rapport à des affaires domeſtiques Enſuite elle demanda le ſeul fils qui lui fut reſté de ſept enfants, le fit approcher de ſon lit & lui donna ſa bénédiction maternelle. Son époux, accablé de douleurs, ſe jetta à genoux auprès d'elle, fit ſon poſſible pour la conſoler, baignoit de larmes les deux mains dont elle le preſſoit contre ſon ſein D'un air riant elle fit ſes adieux à ſon époux & à tous ceux qui l'environnoient, en leur diſant: "Voyez, je dors déja;" en effet, elle mourut ſans agitation à une heure après midi, à l'âge de 39 ans. Pendant plus de quinze années de mariage elle n'avoit pas vécu la quatrieme partie de ce tems avec ſon époux qui étoit preſque toujours en voyages. Caniz étoit

doué

doué d'une grande fermeté, mais elle l'abandonna tout-à-coup à la mort de sa chere épouse. L'Ode qu'il lui dédia après sa mort, est toute sentimentale. Nous en citerons quelques strophes qui ne sont pas moins d'honneur au caractere moral de l'auteur, qu'à son talent poétique.

« Faut-il que j'aie perdu ma Doris? la mort
„ me l'a-t-elle enlevée, ou plutôt ma crainte
„ n'est-elle qu'un enfant de mon imagination?
„ Vit-elle? non, elle est perdue; ma Doris est
„ dans le tombeau. Destiné, tranche le fil de
„ mes jours!

« Dois-je te survivre, à toi que j'aimois plus
„ que moi-même, toi que je portois dans mon
„ cœur, toi qui m'a rendu si heureux, toi que je
„ n'aurois point changé pour toutes les richesses
„ & pour l'Empire du monde? tu m'étois bien plus
„ précieuse; au reste, je ne te les avois jamais
„ comparés.

„ Doris, peux-tu me chagriner? Qu'est devenu
„ cette fidélité constante avec laquelle tu partageois mes douleurs ainsi que mes plaisirs? c'est
„ la premiere fois que tu t'éloignes de moi, &
„ que tu romps nos liens. Que ton absence
„ m'afflige!

„ Que de flots, que de flammes menacent ma

» tête ! Perte inexprimable, que tu déchires mon
» sein ! Et comment se fait-il qu'au même instant
» où je m'afflige, j'aie du plaisir à penser à celle
» qui me cause tant de peines ?

« Tu ne tenois cependant point cachées les
» vertus sublimes de ton âme ; non, elles étoient
» généralement connues dans la ville & dans nos
» campagnes : mais personne ne les connoissoit
» mieux que moi. On loue beaucoup de femmes
» qui cependant ont bien moins de vertu que celle
» qui est morte, n'en voiloit par modestie.

« On voit que tu étois la bien-aimée de Dieu,
» quand il a rompu les liens qui te tenoient à cette
» vie ! Comme la mort la menace ! mais elle
» tremble elle-même cette mort pour la pre-
» miere fois, en te voyant sourire, & de ce que
» celui qui peut renverser toute la Nature, n'in-
» terrompt seulement pas ton sommeil.

« Que ne puis-je vous racheter au prix de mon
» sang, vous jours que j'aurois pu passer auprès
» de ma Doris ! Soleil, rends-moi ses regards !
» Viens, redouble ta marche ! Hâte-toi Tems,
» de revenir ; mais ramene-moi ma Doris !

« Mais non ! ne reviens point ; ton retour éloi-
» gneroit de moi la mort que je désire depuis si
» longtems, épargne-toi donc cette peine. Mais,

„ tu pourrois rendre Doris à mon cœur ! Dépê-
„ chez-vous ! Non, demeurez tranquille, reſtez, —
„ venez, — je ne ſais ce que je veux."

Un fils qui promettoit beaucoup, faiſoit la ſeule conſolation de notre Caniz. Il lui donna pour Inſtituteur un Théologien de Halle, D. Joachim Lange. Il fut envoyé en Ambaſſade à Mecklenbourg. A ſon retour à Berlin vers le milieu de l'année ſuivante, il trouva non-ſeulement un déſordre général dans ſa maiſon, mais même qu'elle avoit été pillée à défaut de quelqu'un pour en prendre ſoin. On profita de ces circonſtances pour lui parler d'un ſecond mariage. Dabord il rejetta bien loin cette propoſition, & partit de nouveau pour Mecklenbourg : mais de retour au mois de Novembre, bientôt après il fut fiancé à la même Demoiſelle, que vingt-un mois auparavant, ſa femme encore vivante, lui avoit recommandée. Cette Demoiſelle étoit fille du Baron de Schwerin, Conſeiller de Cour intime en exercice, qui depuis fut Comte de l'Empire. Le 29 Décembre 1696 leur mariage fut célébré en préſence de l'Electeur & de toute la Famille Electorale dans l'hôtel de Schwerin. Au printems de l'année 1697, il fut lui-même fait Conſeiller intime en exercice : & en 1698 l'Empereur qui le nomma Baron de l'Empire, peu de tems après l'envoya

à la Haie, chargé d'une commiſſion importante. Il y reſta plus d'un an. Mais à raiſon de ſa ſanté défaillante, & ſurtout d'un abcès à la poitrine, il obtint de ſon Prince la permiſſion de revenir à Berlin, où il arriva la veille de la Pentecôte 1699. Pendant ſa maladie, l'Electeur l'honora d'une viſite, & lui promit de ſe charger de ſon épouſe, & de prendre un ſoin paternel de ſon fils. Quand enfin, à cauſe d'une hydropiſie de poitrine qui faiſoit de grands progrès, ſes Médecins lui annoncerent une mort inévitable; cette nouvelle l'affecta ſi peu, qu'il les retint à dîner avec pluſieurs de ſes amis. Il les entretint avec une gaieté d'eſprit admirable. Enſuite il ſe fit apporter une tête de mort, ſur laquelle il fit les réflexions les plus touchantes. Ses penſées ſur la mort prouvent qu'il s'étoit familiariſé depuis longtems avec l'idée de ſa fin. Nous allons citer encore quelques ſtrophes ſur ce ſujet.

« Suis-je donc compoſé d'une autre matière » que les autres hommes de mon âge, que ces » hommes qui hier étoient bien portants & qui » ſont aujourd'hui dans le tombeau? A quoi me » ſert la nourriture que je prends, ſi ce n'eſt à » me fournir des nouveaux ſucs, que Dieu, à ſa » volonté, peut convertir en poiſon & en maladie? »

« S'il m'étoit poſſible de lire, à travers les pier-

„ res qui couvrent les cercueils dans un cimetiere,
„ les ſentiments de ceux qui y ſont renfermés,
„ que d'eſpérances y verrois-je enſevelies; puis
„ en me ſondant moi-même, je reconnoîtrois les
„ mêmes penſées dans mon propre ſein."

" Pour que la froide main de la mórt ne m'é-
„ pouvante point, accoutume-moi à la voir long-
„ tems avant ſon approche; & quand la volupté
„ honteuſe voudra s'emparer de mes ſens, pour
„ rompre ſes charmes, préſente-moi un fantôme
„ & des oſſements deſſéchés."

Dans les derniers jours de ſa maladie, il étoit gardé par une Demoiſelle, amie de ſon épouſe. Le Vendredi 11 Août au matin, il la pria de le conduire à la fenêtre, qu'il ouvrit, & regardant fixement le ſoleil levant, il s'écria: " Oh! ſi la
„ vue d'une choſe créée eſt ſi belle & ſi réjouiſſante,
„ combien infiniment plus raviſſante ne ſera pas
„ celle du Créateur?" A ces mots il fut ſuffoqué & tomba mort dans les bras de la Demoiſelle: il n'avoit pas quarante-cinq ans accomplis. Son fils unique ne lui ſurvécut pas longtems.

König dit en parlant de Caniz, " il écrivoit &
„ parloit avec la plus grande facilité le Latin, le
„ François, l'Italien, l'Eſpagnol & l'Anglois. Dans
„ ſa langue maternelle il écrivoit ſi coulamment
„ qu'il étoit rarement dans le cas de faire des

„ corrections. La poésie étoit un jeu pour lui. Il a „ composé la plupart de ses pieces en se levant ou „ en se couchant, en fumant une pipe de tabac „ appuyé contre sa cheminée, & souvent sur le „ siége, où ce n'est point ordinairement la tête „ qui travaille. Il n'avoit pas plus de difficulté „ pour écrire que pour parler. — Son caractere „ étoit noble. Il prenoit le plus vif intérêt aux „ peines d'autrui. Un des principaux Officiers de „ la Cour de Berlin avoit mis secretement en „ gage, pour son propre besoin, des diamants „ qui lui avoient été confiés. On les lui rede- „ manda avant qu'il se fut trouvé en état de les „ retirer, de manière qu'il perdit sa place & qu'il „ fut deshonoré. Comme on racontoit à la table „ de Caniz cette affaire qui étoit devenue l'histoire „ de la ville, mon Dieu, s'écria-t-il, je ne con- „ nois pas autrement cet homme; mais pourquoi „ ne s'est-il pas adressé à moi dans son besoin? „ N'est-il pas vrai Doris (ajouta-t-il en se retour- „ nant vers sa premiere femme) qu'en cas que „ nous ne nous fussions pas trouvé assez d'argent „ comptant, tu m'aurois donné tes perles pour „ sauver l'honneur de ce malheureux? Oui, de „ bien bon cœur reprit-elle, en détachant au „ même instant de son col un collier de perles „ de plus de 3000 Thalers: les voici; s'il est „ encore tems. — Mais il étoit trop tard. — Un

„ autre jour, pendant qu'il étoit à table, un de „ ſes domeſtiques entra dans la ſalle à manger & „ lui dit, Monſeigneur, Blumberg eſt brulé; „ auſſitôt Caniz, ſans penſer à ſa perte perſon„ nelle, répondit : je ferai rebâtir les maiſons „ des pauvres payſans : & il le fit. D'après le „ Teſtament de ſon ayeule, ſa mere devoit lui „ remettre un bien d'un grand rapport : non-ſeu„ lement il conſentit à le lui laiſſer vendre à ſon „ profit, mais il lui fit une penſion conſidérable, „ & juſqu'à ſa mort il rendit les plus grands ſer„ vices à ſon ſecond beau-pere. Il n'avoit pas „ de plus grand plaiſir que de pouvoir trouver „ l'occaſion de mettre un Artiſte ou un Savant „ dans le cas de tirer parti de ſon talent. D'après „ ſon caractère de bonté & d'humanité, il n'eſt pas „ étonnant qu'il ait toujours été de bonne humeur. „ Ses poéſies & ſa converſation étoient auſſi en„ jouées que ſpirituelles."

Quelque ſain que fut ſon jugement, il ne voulut jamais hazarder de rien prononcer ſur Hoffmannswaldau & Lohenſtein de contraire à l'opinion dominante. — Ses Satyres ſont écrites avec goût, légéreté, & d'un ſtyle laconique & pur. Il dit dans un endroit que nous prenons au hazard:

"Harpax, qui a ſçu ſe rendre ſi riche, n'a jamais prononcé un jugement, ſans avoir préalablement peſé la valeur des préſents qu'il avoit reçus, fut

saisi d'une fievre brulante, mais elle ne trouva que peu à mordre, il y avoit déja longtems que son avarice sordide l'avoit presqu'entiérement consumé, de manière qu'elle ne fit que glisser sur lui, de même que par un grand vent la flamme passe rapidement sur une terre aride qui ne produit çà & là que quelques broussailles. Tu croiras peut-être que cet accident l'affligea ? Non : en homme sage il profita de l'occasion ; & comme il étoit dégoûté de tout, il mit tout son monde à la diette. . . . . . . Quand celui qui l'exhortoit sur son lit de mort, lui dit qu'on avoit acquitté sa dette, que l'on avoit retiré son obligation ; son avarice reveillée par ces mots, il tira ces paroles de sa bouche déja béante : Quoi ! ma dette est payée ? l'affaire est en Justice, je ne veux rien ceder, on ne sait pas qui perdra ? »

Quelque mérite qu'il y eut dans les Poésies de Caniz, il les estimoit si peu qu'il ne voulut jamais rien laisser imprimer de son vivant. Ce ne fut qu'après sa mort, en 1700, que son beau-frere, le Baron de Canstein, en fit faire une premiere édition.

BODMER

H. Pfenninger fecit   Tischbein pinxit

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

JEAN JAQUES BODMER.

BODMER reçut le jour à Zurich en 1698. Son pere, Miniſtre de Campagne, le deſtinoit à l'état eccléſiaſtique, mais une timidité inſurmontable fit toujours craindre à ce jeune homme de ſe montrer en public, & conſéquemment lui donna la plus grande averſion pour les fonctions de la Chaire: d'ailleurs il ne connoiſſoit point aſſez la dogmatique Typique, qui étoit alors prédominante. Par une ſuite de ſa candeur naturelle, Bodmer ſe reprochoit comme un défaut de ſon eſprit, ce qui n'étoit que l'effet de l'obſcurité de ces ouvrages.

Après avoir abſolument renoncé aux livres de Théologie, il s'appliqua à la lecture des Auteurs Grecs & Latins. Ce fut avec une ſurpriſe bien agréable, qu'il trouva ceux-ci auſſi faciles, que ceux-là lui avoient ſemblé diffus & inintelligibles. Cependant il prenoit grand ſoin de diſſimuler ſon éloignement pour l'état eccléſiaſtique, dans la crainte qu'on ne le détournât de ſes études favorites; mais enfin le tems de ſon ordination étant arrivé, il fut contraint de ſe déclarer, & ce qu'il avoit appréhendé, arriva. En 1717, ſon pere l'envoya à Bergame, pour y apprendre le commerce. Il ne tarda pas à être dégoûté de cet état;

le Négociant chez lequel il étoit, & ses commis, se moquoient sans cesse du jeune homme singulier, qu'ils voyoient toujours entouré de livres extraordinaires (de vieux bouquins, disoient-ils) pour lesquels Bodmer donnoit jusqu'à son dernier sou ; enfin en 1719 son pere le rappella, comme incapable de rien faire dans le commerce.

Dès son enfance il parut formé pour les sciences, & principalement pour les Belles-Lettres. Il est probable qu'une éducation solitaire & champêtre, ne contribua pas peu à l'y porter. Les Métamorphoses d'Ovide, telles que Wickram les avoit retraduites sur l'ouvrage d'Albrecht de Halberstadt, avoient de bonne heure rempli son esprit d'idées poétiques. La langue Allemande, jusque-là, n'avoit presque pas été employée dans la littérature. On ne connoissoit point encore cette littérature de nos jours que tant de petits Savants puisent dans les ouvrages périodiques. Bodmer, à l'abri donc de ces mauvais modèles, vivoit au milieu des anciens classiques. Dès l'âge de douze ans il fit ses premiers essais en vers Grecs & Latins ; selon la manière de son tems il écrivoit purement dans les langues savantes, & n'étoit gueres en état de s'exprimer dans la sienne. Il étudia la Philosophie principalement dans Montagne & dans Bayle ; mais plus dans les commencements il avoit été épouvanté des principes,

qu'ils n'osoient point eux-mêmes conseiller ouvertement, plus ils lui devinrent chers lorsqu'il les eut mieux connus, & surtout quand ils lui eurent appris à se mieux connoître lui-même. Son propre cœur le garantissoit de la corruption, même avant que le spectateur de Streel & d'Addisson eussent achevé de le mûrir.

Sombre & concentré en lui-même, il étoit comme vieux dans sa jeunesse, moins sociable & moins gai qu'il ne le fut depuis à l'âge de quatre-vingts ans.

Il est rare qu'un poëte soit à l'abri des traits de l'amour ; Bodmer aima à l'ancienne manière, il jouissoit d'un monde idéal, sa galanterie n'étoit nullement badine : il aimoit d'un amour poétique, d'une flamme chaste, en preux chevalier. Se trouvoit-il avec des jeunes gens, auxquels il étoit plus lié d'esprit que de cœur, le rougé de la pudeur couvroit son front sérieux, lorqu'ils se permettoient quelque propos libres ; & quand les santés faisoient la ronde, Bodmer bûvoit de l'eau. Il ne sentit son corps & ses besoins, que pour reconnoître qu'il n'étoit point tout esprit. Son penchant pour l'étude, l'éloigna toujours des affaires. La Chaire d'Histoire & de Politique Helvétique, étoit la seule fonction publique qui s'accordât avec ses études & son caractère. Parce qu'il n'avoit point été formé sur les bancs, on vit une infinité de ses Collégues le regarder mal, tantôt avec un

orgueil pédantefque, tantôt avec mépris, tantôt avec aigreur. Il alloit faire fa chaire dans fes habits ordinaires fans arborer le coftume de l Univerfité : il formoit des hommes & des citoyens; mais il ne pouvoit pas prendre fur lui-même d'adopter la méthode de l'école, d'enfeigner les fciences, comme un métier. Il eft vrai que bientôt il vit fa claffe prefque déferte, mais le petit nombre d'écoliers qui lui reftoient, étoient des fujets choifis. Il n'exigea jamais d'eux d'adopter un fyftême fuivi, il les laiffa penfer d'après eux-mêmes. Il s'appliqua toujours pour leur apprendre à connoître le cœur humain, à fixer leur attention fur des obfervations hiftoriques ; l'homme étoit toujours fon fujet principal. Il le regardoit comme l'objet le plus intéreffant, fous toutes fes formes, & même fous les plus fingulieres. Il fortoit volontiers de fon climat & de fon fiècle, il oublioit volontiers fes contemporains pour remonter au plus pur état de l'homme. Ce qui pour tant d'autres eft un travail purement mécanique, devenoit pour lui une Pfycologie expérimentale. Il avoit affez de courage, pour réveiller pour ainfi dire de la tombe les anciens des fiècles les plus reculés, afin d'étudier leurs mœurs, leurs loix, leur efprit & leur langue, même dans les nuances les plus imperceptibles. En qualité d'Hiftoriographe de fon pays, il écrivit dabord quelques effais, mais

il fut peu encouragé à les continuer; car au lieu de réflexions morales & politiques, on lui demandoit un Journal exact des phénomènes, des inondations, des maladies épidémiques, des incendies &c. L'idée qu'il s'étoit faite d'un Historien, ne l'empêcha pas peu d'écrire l'Histoire. Il réunissoit cependant les talents divers de savoir l'anatomiser avec délicatesse, la peindre avec réflexion, l'examiner avec une longue assiduité, & de saisir promptement les découvertes à faire : l'Historien, selon lui, devoit être à la fois homme du monde, homme d'Etat, Politique & Philosophe, impartial & froid comme un Juge, & aussi ardent qu'un Avocat. Il étoit également retenu par sa timidité. Quand il a traité des sujets de l'Histoire de sa Patrie, il s'est toujours tenu derriere le rideau; il a fait paroitre sur la scène ses héros en personne. Il a écrit l'Histoire de son pays en forme de Drame, de même que Haller & Rousseau ont traité la Politique & la Philosophie morale en forme de Roman. Il est vrai qu'il a écrit plutôt des Dialogues politiques que des Drames effectifs, plus faits pour la lecture que pour la représentation, pour l'esprit & le jugement, que pour les mœurs & l'imagination; cependant on rencontre çà & là des scènes très-pathétiques. Outre les sujets Hélvétiques, il en a aussi traité d'autres, tirés des anciens Allemands, des Romains, des Grecs, & même de

l'Histoire sainte. La plûpart de ces ouvrages ont été faits dans les trente dernieres années de sa vie; dans sa jeunesse tous ses travaux littéraires avoient été ou didactiques ou critiques.

Bodmer parut dans un tems où la barbarie n'étoit point encore détruite, quoique les plus grands hommes fussent tous ligués contre son sceptre de fer : quelque persuadé que chacun fût de sa propre force, ils ne s'envioient point les uns les autres ; mais animés d'un même enthousiasme, ils combattoient tous contre la tyrannie de la Sottise. — Bodmer, dans le principe ne fut que peu encouragé, cependant il sçut exciter tant directement qu'indirectement par ses conseils & sa correspondance secrete, des génies encore timides ; & à la tête d'une conjuration littéraire il parvint à renverser le trône du Dictateur de Leipzic. Autant Gottsched avoit été porté aux nues, autant on le dégrada. Cependant, si d'un côté il a affoibli les nerfs de la langue, d'un autre côté il l'a purifiée, en la purgeant d'une infinité de parties hétérogènes; s'il a rendu le style lourd & pesant, il l'a affranchi des redondances de Lohenstein; s'il a peu fait de progrès à la tête de sa phalange académique, au moins a-t-il rendu un grand service en faisant naître le goût de la lecture, peut-être même y a-t-il un plus grand mérite dans ses productions médiocres, d'autant qu'elles sont plus à la portée des lecteurs médio-

cres ; en un mot, il a défriché un champ dans lequel Bodmer & ses Collégues ont pu de tems en tems jetter de bonnes semences. — A peine les Suisses eurent-ils fait paroître Gottsched dans toute sa nudité, que ses principaux disciples l'abandonnerent : & bientôt après les Essais de Cramer, Gärtner, Giseck, Klopstock, Gellert, Schlegel, Rabener &c. parurent comme autant d'astres radieux. Bodmer étoit tellement ébloui de l'éclat de ces auteurs, qu'il se lia, en-dessous main, très-étroitement avec eux.

Quoique dans le courant de l'année 1737 on le nommât Membre du Sénat de Zuric, cette promotion ne lui fit point ambitionner d'emplois dans la Magistrature. Ayant perdu son enfant dans son bas âge, il redoutoit les charges civiles autant que d'autres sont généralement empressés à les solliciter. La douleur de sa perte sembloit se modérer quand il réfléchissoit, qu'une famille plus nombreuse lui auroit occasionné plus de soins domestiques, l'auroit nécessité à prendre des emplois civils, & l'auroit détourné de la correspondance des Muses. Au défaut de ses enfants légitimes, il se consola dans l'espérance que les enfants de son esprit feroient passer son nom à la postérité. — Maître absolu de son tems, sa chaire & sa maison ne l'occupant que fort peu, il jouït à sa manière. — Quelque cher que lui fit son travail & la gloire

de son nom , il se fit toujours un plaisir de faire briller le nom & les ouvrages de ceux qui avoient travaillé d'après le goût de sa Nation. Il publia avec Breitinger une édition nouvelle des Poésies de Caniz & de Wernicken , & des meilleures pièces d'Opitz. Par l'entremise de Schöpfin il obtint le Code Poétique, qui se trouve dans la Bibliothèque du Roi de France N°. 1766 , dans lequel les deux Maness de Zuric , pere & fils , avoient recueilli les Poésies choisies des anciens Poétes Suabes. Bodmer & Breitinger en donnerent un volume in-8°. en 1748 , & dix ans après , en 1758 , ils publierent la collection complette in-4°. En 1757 ils firent aussi une édition des Fables des anciens Troubadours Suabes , qu'ils accompagnerent d'un glossaire & de remarques critiques. Dans la même année il donna la *Vengeance & les plaintes de Kriemhilde* , avec un Fragment du *Josaphat* & des Poésies de Nibelung , auxquelles il ajouta également un Glossaire. Nous avons ansi de lui la traduction de plusieurs anciennes Ballades Angloises ; travail par lequel il se rajeunit dans sa vieillesse , comme avoit fait autrefois le Sage de Téjos & le Législateur d'Athènes par ses Chants érotiques. L'étude de sa langue maternelle lui parut aussi intéressante qu'elle l'avoit autrefois été à Conrade Gessner, à Leibnitz , & chez les Romains à César & à Varron , (quoique du haut de leur Tribunal

ou

au de leur Chaire il se trouve de doctes vieillards qui regardent cette étude comme bien au-dessous d'eux.) — — Dans quelqu'oubli profond que l'on tienne plongées ses Observations sur la peinture poétique, ses Lettres critiques, sa Collection d'écrits critiques, poétiques & spirituels, ses Archives de la critique Suisse, & beaucoup d'autres ouvrages, il n'en est pas moins vrai que l'homme d'esprit & de goût y trouvera toujours une infinité de bonnes remarques sur la langue, sur le goût & sur la poésie. Nous conviendrons à la vérité, qu'il n'est point rare de trouver dans ses anciens écrits la dureté à côté de l'énergie, & la prolixité mêlée à la simplicité, & qu'enfin il préféroit les choses aux mots, les pensées aux expressions : mais, ce qui doit lui mériter le plus notre estime, c'est que (contre l'ordinaire de beaucoup d'autres écrivains) plus il a été en avant & plus il a gagné : & quoiqu'en conservant toujours sa touche naturelle, il a su purifier son style, surtout en prose, sans jamais nuire à l'énergie.

Soit qu'il manquât d'oreille, soit qu'il ignorât l'art de la Musique, Bodmer s'en est toujours montré ennemi. Dans ses premiers écrits il négligea absolument l'harmonie. Souvent il lui arrivoit de vouloir défendre cette négligence, & de citer comme un de ses moyens (avec plus ou moins de fondement) l'exemple des Grecs, qui, disoit-il,

n'avoient jamais pris la lime pour se forger des fers.

Il avoit près de cinquante ans qu'il n'avoit encore écrit en vers, que ce que lui avoit inspiré la mort de son fils. La rime & la gêne du vers Alexandrin lui paroissoient insupportables; mais dès que Klopstock, par l'introduction du vers hexamètre, eut ouvert un nouveau champ à la richesse de la langue, il composa ses principales Poésies.

Le génie se détermine de lui-même, il ne reçoit tout au plus qu'un coloris léger des circonstances étrangeres. Ce fut l'exemple de Milton & de Klopstock qui déciderent Bodmer à choisir ses sujets dans la Bible. Dès son enfance il lui étoit tombé entre les mains l'*Asenath de Zese*, *la Pastorale de Jacob dans l'Aramene Syrique*, *d'Antoine Ulrich de Brunswick*, *David dans l'Octavie Romaine de Bressand* : ces livres, entr'autres, lui donnerent de la préférence pour les sujets tirés de l'Histoire Sainte. Il auroit cependant été possible que sans ces impressions accidentelles, la noblesse & l'innocence de ses penchants, ainsi que la hardiesse de son esprit, eussent déterminé le Chantre de Noé à préférer ces sujets à tant d'autres. — Animé par le génie de Milton, Bodmer se familiarisa avec la Muse épique dans un âge, où, comme on le croit, quoique pas toujours avec fondement, les Muses ainsi que les Belles, rejettent les soins de la vieillesse. Le Héros de Bodmer est le Pa-

triarche qui a vu périr la premiere race des hommes, & qui eſt le pere d'une ſeconde race. Ses machines, comme dans Milton & dans Klopſtock, ſont tirées de la claſſe des bons & des mauvais Anges Il emploie le tems que ſon Héros eſt ſenſé paſſer dans l'oiſiveté, enfermé dans ſon arche, à lui faire expliquer par un Ange le tableau des révolutions futures. Quoique Bodmer eût véritablement le *Genus irritabile vatum*, & quoiqu'il remarquât bien plus facilement dans les autres que dans lui-même les fautes contre la critique, cependant il avoua ſouvent avec une noble franchiſe, qu'il n'avoit point mis ſon héros à des épreuves aſſez multipliées, & que l'Abbadonah de Klopſtock valoit mieux que toutes les idées de la Noachide.

Nous avons encore beaucoup d'autres poéſies de Bodmer. Elles ont été recueillies en un gros volume ſous le titre de Calliope, ou les Apollinaires. On y trouve le Déluge, Jacob & Rachel, le retour de Jacob, Dina, Joſeph &c. — — Zilla eſt tout-à-fait original : le ſujet de ce poëme, eſt la chute de l'homme dans une autre planète : il n'y a que la femme qui péche ; l'homme reſte fidele à la défenſe, & Dieu lui donne une autre Eve. — — La Columbina : dans celui-ci les Eſpagnols ſont repréſentés doués de la plus douce humanité, & le nouveau peuple qu'ils découvrent,

les reçoit avec l'hospitalité la plus innocente. L'enlévement d'Hélène, l'enlévement d'Europe, Parcifal, Gamuret, Cignus, la Fille du Paradis, la Vengeance de la Sœur, Inckel, Monime, l'Hermite &c. Ces dernieres pieces à la vérité sont des traductions, mais des traductions libres, auxquelles Bodmer a beaucoup ajouté du sien. Il a aussi traduit Milton & a joint à ses poésies un éloge critique.

La lecture du premier Chant de la Messiade, occasionna à Bodmer le plus grand ravissement. Il ne connoissoit nullement l'auteur, mais il le regardoit comme un Ange envoyé de Dieu, & qui se communiquoit aux hommes par une vision céleste. — Quelle profondeur psychologique, quelle pénétration ne falloit-il pas à Bodmer, qui n'avoit reçu aucun avertissement étranger & qui n'avoit encore vu que quelques passages de la Messiade, pour saisir d'un premier coup d'œil prophétique tout le génie de Klopstock, — & pour prévoir son dénouement! — Bodmer attira Klopstock à Zuric. Il le logea quelque tems dans sa maison. Le vieillard qui aimoit une vie retirée & tranquille, trembloit quand il voyoit son jeune favori entrainé dans le tourbillon de la société des jeunes gens : il s'étoit attendu à trouver dans le Chantre du Messie un être tout céleste, l'oint du Seigneur ; ce n'étoit qu'avec une inquiétude jalouse

qu'il voyoit le jeune Séraphin se familiariser avec les enfants de la terre. L'innocent Bodmer regardoit la moindre partie de plaisir que se permettoit Klopstock comme une transgression faite à sa vocation noble & poétique. Enfin, il trembloit, lui dont les mœurs étoient aussi patriarchales que la Muse, chaque fois qu'il voyoit le Chantre céleste s'abaisser à des jeux terrestres.

Nous dirons ici en passant, que nonobstant toute l'austérité de ses principes & de sa vie, & son courroux contre les Poëtes érotiques, il n'en aima pas moins toujours Gleim, Hagedorn & leurs Muses, On l'a vu lui-même, lui qui aimoit tant à s'élever avec l'aigle de Jupiter, se méler quelquefois parmi les colombes de Cythère. Il suffisoit pour obtenir son indulgence, que ces fortes de pieces eussent des traits d'originalité, & qu'elles renfermassent quelques pensées morales. Bodmer, par exemple, a écrit Pygmalion & Elyse, la Matrone d'Ephése, le Vanier, le Chien barbet, la nouvelle Eve &c. La lecture des anciennes Ballades lui donnerent du goût pour les amours de la Chevalerie, & je l'ai vu moi-même, dans sa quatre-vingtieme année, avoir sur son bureau, non-seulement Tibule & Pétrone, mais Lafontaine & Boccace. Pourquoi généralement les hommes qui ont vécu le plus librement dans leur jeunesse, sont-ils si refrognés dans leur vieux ans ? c'est de regret de se sentir épui-

fés. Dans Bodmer au contraire, un cœur pur & des fens non émouffés rajeuniffoient la vieilleffe. Ses derniers écrits à Ufs prouvent combien à l'âge de quatre-vingts ans il étoit devenu tolérant envers les Chantres du vin & de l'amour.

Bodmer fut confolé du départ de Klopftock par une vifite de Wieland. Les deux Mufes patriarchales fe rencontrerent dans la même chambre. Qui auroit dit que Wieland, qui alors étoit placé entre Bodmer & Klopftock, comme Chantre des Patriarches, comme Poëte épique, comme Auteur des Sympathies, des Penfées d'un Chrétien, des Lettres des morts &c. fe retrouveroit, après fon départ de Zuric au nombre des Poëtes érotiques, & qu'il chanteroit les Faunes & les Amours? — La chofe auroit à la vérité été poffible à celui qui auroit connu toute la vivacité de fon imagination. Nous allons citer une anecdote bien propre à le peindre ainfi que Bodmer, d'un côté bien particulier. — Le dernier, qui d'ailleurs étoit du caractère le plus naïf & le plus droit, employa une rufe, à la vérité innocente, pour obtenir fur un de fes ouvrages qui n'étoit point encore imprimé, le jugement impartial de Wieland. Il s'adreffa en conféquence à un jeune homme, ami de celui-ci, qui lui préfenta le Poëme de Zilla en manufcrit, comme l'ouvrage d'un auteur abfolument ignoré. Tandis que Wieland devoroit cet ouvrage, affis devant

une table, Bodmer étoit aſſis a une autre table dans la même chambre. Qu'on juge de ſon plaiſir, en entendant ſon ami interrompre ſouvent ſa lecture pour éclater en éloges les plus flatteurs. — — Bodmer ſe tenoit à quatre pour ne point ſe trahir. — Wieland, le ſoir ſe trouvant en compagnie, rendit compte du raviſſement que lui avoit cauſé le manuſcrit, dont il cita quelques paſſages, mais — ſoit tout de bon, ou par plaiſanterie, nous l'ignorons — bref, ſes amis vinrent à bout de lui perſuader que tous ſes éloges étoient mal fondés. De retour à la maiſon, il ſaiſit avec colere le manuſcrit qui étoit ſur la table — & toujours dans la préſence de Bodmer — il le jetta avec emportement derrière la porte, bien mécontent d'avoir ainſi prodigué mal-à-propos ſes applaudiſſements. — Que l'on ne s'attende point à une ſcène ſemblable à celle de Vadius & de Triſſotin; bien loin de là, Bodmer ſe contenta d'en rire en ſon particulier. — De pareilles choſes lui arriverent plus d'une fois. La premiere édition de la Noachide avoit parue, ſans nom d'auteur. Un des amis de Bodmer, critique célèbre, bien éloigné de ſavoir qu'il en fut l'auteur, lui envoya de Berne le manuſcrit d'une critique très-ſévère du poëme, en le priant de la faire imprimer au plutôt. Bodmer, ſans perdre de tems, prêta la main, comme un autre Ariſtides à celui qui vouloit publier ſa condamnation.

Bodmer étoit fort tolérant envers toutes les hypothèſes ; mais il ſe montra toujours ennemi juré & redoutable des ennemis de l'humanité & de la patrie. Il avoit le reſpect le plus ſincère & le plus tendre pour la Religion, purifiée de toutes les ſuperſtitions humaines, d'autant que c'eſt elle ſeule qui nous inſtruit dans la vertu & qui nous conſole dans nos malheurs. Il béniſſoit avec tranſport les efforts de Spalding, de Teller, de Semler & de Steinbart qui, après avoir combattu d'une manière triomphante la ſuperſtition & l'incrédulité, rétablirent la Doctrine Chrétienne, ſelon le but de ſon Auteur, qui l'a deſtinée à devenir la ſource de notre vie & de notre ſalut. — Si quelqu'un prétendoit ſoutenir une opinion favorite en ſa préſence, Bodmer la lui pardonnoit facilement, pourvu qu'il l'annonçât comme telle.

L'activité de Bodmer ne ſe manifeſta jamais au-dehors. Semblable au démon inviſible, il n'agiſſoit que dans les ténèbres. Il ſe connoiſſoit; il ſe ſentoit moins de capacité pour paroître ſur la ſcène, que pour agir derrière le rideau. Dans ſa tribu, dans la Sale du Conſeil, & dans toute autre aſſemblée publique, il ſe nuiſoit à lui-même par une timidité naturelle, par le défaut de ſes geſtes, & le manque d'expreſſions populaires, ou plutôt du ſtyle de la converſation.

Le grand homme ſentoit tout ce qui lui man-

quoit, fans perdre courage. Pour influer fur fes concitoyens & fur fes contemporains, il fe contenta de fe frayer un chemin qui lui fût propre.

Bodmer, après s'être rendu utile à l'Etat dans plufieurs Députations, le fervit d'une manière bien plus médiate dans des tête-à-tête familiers, dans lefquels il encourageoit avec franchife, avec une explication de détails, beaucoup de Membres de l'Adminiftration, tant jeunes que vieux, à affurer l'exécution de fes vues bienfaifantes. C'étoit alors où dans des cercles limités qu'il avoit le courage de dire les vérités les plus hardies à l'adverfaire le plus emporté & le plus en crédit. Lui qui étoit homme dans toute l'étendue du mot, ne voyoit que l'homme fous la robe du Magiftrat. Cependant cette franchife & cette liberté n'avoient rien d'un entêtement cynique, & fa bienveillance ardente le rendoit toujours aimable. Actif & inventeur, il penfa, il parla, il écrivit, pour fe rendre utile aux fiens comme aux étrangers. Il mit en jeu cent refforts plus ou moins heureux, mais jamais il ne fçut employer que des moyens honnêtes. Quand il étoit ainfi parvenu à faire exécuter, comme par force, un but utile, il fe félicitoit autant de fon ouvrage, que de l'exécution d'un plan poétique.

Cette activité conftante & générale lui aidoit à vaincre non-feulement les chagrins de l'ingratitude, & de la critique amère, mais les douleurs

bien plus cuifantes encore que lui cauferent pendant près d'un fiecle entier la perte d'une infinité d'amis généreux. Il ne fe trouvoit foulagé que dans la converfation des Mufes & par l'exercice des nouvelles vertus qu'il cherchoit fans ceffe à acquérir.

Bodmer jouiffoit toujours de la meilleure fanté, mais fon grand âge lui fit prendre le parti de fe renfermer chez lui. Sa maifon étoit un fanctuaire, où tous les jours les amis de la vérité, concitoyens ou étrangers, jeunes ou vieux, fe fuccédoient continuellement. Il étoit affis dans un fauteuil au coin de fon feu, & c'étoit par le liant de fon humeur qu'il adouciffoit la févérité de fes amis. On l'a vu, lui qui d'ailleurs étoit fi débonnaire, fi enjoué, fi communicatif, fi fertile en bons mots & en faillies — boutoner la ceinture de fa robe de chambre, relever fon bonnet de poil, & s'appuyer fur fa canne pour marcher, le fourcil froncé, contre celui dont le cœur ne battoit pas comme le fien, au nom facré de la Patrie, de la liberté & des droits de l'homme. Il avoit écrit pour la défenfe de ces mêmes droits plufieurs Drames politiques, dans lefquels il avoit choifi pour fes acteurs les reftaurateurs ou les ufurpateurs des Etats, perfonnages qu'il tiroit de l'Hiftoire Grecque, Romaine ou Allemande. Il étoit extraordinairement fenfible au fort de Genève. Les Cercles politiques de cette ville n'auroient pas pu

défendre les droits de ses citoyens avec plus de zèle, que ne le faisoit Bodmer assis dans son fauteuil. Quelque fut son enthousiasme républicain, il étoit toujours tempéré par la prudence, & un amour de la paix, qui alloit presque jusqu'à la timidité. Quand, en 1777, les Négociations de la Cour de France, relativement à une nouvelle alliance, mirent en opposition le peuple & le Gouvernement de Zuric, Bodmer fut de ce dernier parti ; il attaqua vigoureusement l'opinion contraire à la sienne, mais sans en témoigner moins d'amitié à ses défenseurs.

Il ne haïssoit pas moins la barbarie dans le goût que le despotisme politique & la barbarie qui en sont la suite, tant il étoit persuadé que l'une produit l'autre, & qu'elles tirent leur origine de la même source empoisonnée, de la corruption des mœurs. Il étoit aussi ennemi du luxe de l'esprit que du luxe des sens ; autant il étoit tolérant comme homme, autant il étoit sévère & inexorable comme censeur critique. Selon lui, tout homme a un droit au pardon de ses fautes, par cela même qu'il est homme, & qu'il ne peut être autre chose. Il n'en est pas ainsi de l'auteur & de l'artiste, qui ne sont point assujettis à l'être. Plus leur influence nuisible peut s'étendre sur leurs contemporains & sur la postérité, plus la correction sévère du critique devient un besoin pressant.

Dans les dernieres cinquante années de ſa vie, Bodmer n'a gueres attaqué que les hommes les plus reſpectés, & qui, à pluſieurs égards, avoient beaucoup de mérite ; mais pourquoi s'eſt-il principalement attaché à eux ? parce que les hommes les plus célèbres ſont ceux que l'on prend le plus ſouvent pour modèles. Plus ſes vues étoient droites, moins il craignoit de ſe faire ſoupçonner.... quelquefois même de jalouſie. C'étoit par la variété qu'il mettoit dans la forme de ſes critiques, à la vérité ſouvent trop ſévères, qu'il prévenoit l'ennui & le dégoût de ſes lecteurs. — Bodmer a auſſi publié des Eléments de la Grammaire Allemande, & a laiſſé dans ſon porte-feuille une *Hiſtoire de la langue Allemande.*

Il ne faiſoit point de cas d'un beau ſtyle, ſi d'ailleurs l'ouvrage n'avoit aucune valeur intrinſèque. Il le comparoit à de beaux traits qui n'annoncent ni intelligence, ni ſenſibilité. Il n'admettoit comme beautés que celles qui expriment un prix moral. Parmi les ouvrages modernes, il préféroit ſurtout ceux de Rouſſeau & la théorie des beaux arts de Sulzer. Il s'y retrouvoit lui-même, & dans ſa plus forte énergie.

La Muſe épique vint encore le viſiter dans ſon plus grand âge. Il écrivit Conradin de Suabe, Hedwig de Gleichen, Hildebold, Marie de Brabant, Guillaume d'Orange. On retrouve dans ces

Contes l'eſprit des Poëtes Provençaux. Le ſujet de Guillaume d'Orange eſt tiré d'Eſchlibach, mais la forme eſt toute à Bodmer. Il a emprunté Kreuſa & Evadne à Euripide, & Ménélas à Homère, à Thélémaque & à Ovide.

Il a auſſi traduit quelques paſſages de l'Enéide, mais ſon caractère s'accordoit moins avec la ſublimité de Virgile, qu'avec la ſimplicité naïve d'Homère.

Bodmer avoit plus de 77 ans, qu'il ſe ſentit aſſez de courage pour donner une traduction poétique de l'Iliade & de l'Odyſſée. Le prix de cet ouvrage a été reconnu même par ſes rivaux. Il dit en parlant de ſa traduction d'Appollonius. " Il ſeroit trop hardi d'avancer que la tête griſe „ de 80 ans, ait communiqué aux Argonautes „ de la lumière & de la vie, mais au moins avouera- „ t-on qu'Appollonius a pénétré de rayons corro- „ borants & de vie, le corps décrépit de ſon „ traducteur."

Quant à l'eſprit & au corps, Bodmer ſe conſerva toujours le même juſqu'à la fin de ſes jours. Peu de tems avant ſa mort une fievre légère le mit au lit. " Je ne puis plus aller comme il y a „ trois ou quatre ans", dit-il tranquillement à ſon Médecin. Une foibleſſe de poitrine l'empêchoit de parler beaucoup, & il s'endormit paiſiblement la nuit du 2 Janvier 1783. Quelques heures au-

paravant, Hirzel lui demanda s'il se trouvoit bien & s'il avoit le cœur tranquille? "Non pas tout-
" à-fait, lui répondit Bodmer à moitié assoupi,
„ j'ai là devant moi un papier que je ne puis pas
„ bien entendre."

Son Testament est un monument de sa bienfaisance. C'étoit à tort que pendant sa vie on lui avoit reproché son économie, il étoit frugal par goût, & non par avarice. Il condamnoit par principes & par tempérament toute prodigalité superflue. Il poussoit à la vérité l'économie si loin, que, (comme Johnson le raconte de Pope) il écrivoit ses vers sur le blanc des lettres qu'il recevoit, mais il n'en étoit pas moins généreux envers les autres. Il a souvent fait présent à de jeunes étudiants, non-seulement de ses propres ouvrages, mais d'autres livres de prix. Il a fait plusieurs legs très-considérables à des veuves de Ministres, à de jeunes Etudiants, à la Bibliothéque de la Ville, à des hôpitaux, &c. &c. qui montent à plusieurs milliers de florins (*). Il a aussi légué à l'école des filles, outre un fond de mille florins, sa maison & son jardin. Et dans une chambre de cette même maison, sous l'inspection des Curateurs qu'il a lui-même désignés, il a voulu que tous ses livres rares, sa correspondance fort intéressante & ses manuscrits fussent ressemblés pour servir à l'usage du Public.

(*) Le florin vaut quarante-huit sous de France.

Sp. ad vivum delineavit.

ALBERT HALLER.

Il naquit le 16 Octobre 1708. Son pere fut le premier Secrétaire que les Etats de Berne nommerent au Baillage de Baden, lorsqu'en 1712 les Bernois & les Zuricois s'emparerent de cette ville.— Dès l'âge de sept ans le jeune Haller avoit fait des cahiers complets de tout ce qu'il avoit appris; à douze ans il lisoit Bayle & Moréri, & à leur exemple il écrivit la vie de cent hommes de Lettres. La Poésie étoit son passe-tems favori; il composoit des vers & surtout des épigrammes, en plusieurs langues. Il fit même un poëme épique de quatre mille vers.

Gottsched s'exprime ainsi à son sujet dans le Supplément aux Recherches sur la Poésie, la langue & la critique Allemande, S. XV, f. 445 : " S'il „ est vrai, comme on le dit, que Haller travaille „ une Epopée sur l'Origine des Suisses, l'Allemagne „ pourra se vanter d'avoir un poëme épique dans „ le goût de l'ancien esprit & de l'ancienne liberté „ des Germains. " — Il ne nous reste rien de cet essai de sa jeunesse. — Autant dans ses dernieres années Haller étoit indifférent sur le sort de ses vers, autant il en étoit enthousiasmé dans sa jeu-

neffe. Un jour le feu ayant pris dans fon voifinage, il abandonna tous fes effets pour fe fauver avec fes vers : fa manière de les compofer étoit tout-à-fait neuve : l'enfant, en lifant un poëme d'un autre auteur, de Brockes par exemple, écrivoit à côté fes penfées fur le même fujet, puis il comparoît les deux pieces. Son affiduité à des travaux poétiques & littéraires le faifoit généralement méprifer. On le regardoit comme un imbécile, incapable de rien faire d'utile. Il reftoit des mois entiers enfermé dans fa chambre, fans en jamais fortir. — Son pere qui le deftinoit à l'état eccléfiaftique, lui avoit donné un précepteur particulier dans fa maifon; mais après fa mort, arrivée en 1721, le jeune homme entra au Collége de Berne. L'Hiftoire & la Poéfie étoient toujours fes paffe-tems favoris. Il apprit l'arithmétique fans maître. — Infenfiblement il prit du goût pour la Médecine.

Bientôt après, fes parents l'envoyerent à Bienne; mais peu s'en fallut que le pédantifme Cartéfien ne le dégoûtât entiérement des études ; il s'occupoit avec bien plus de plaifir de fes caprices poétiques. En 1723 il fe rendit à Tubingen ; il s'y exerça à l'Anatomie & à la Botanique. Il refta à Leyde depuis 1725 jufqu'en 1727. Si ce fut un bonheur pour lui d'avoir Boerhaave & Albin pour Maîtres — ce ne fut pas moins une gloire pour eux d'avoir Haller pour éleve. De Leyde, il paffa

dabord en Angleterre; puis il alla à Paris. Dans ce dernier lieu il employa ſept mois entiers à viſiter les hôpitaux, pour s'inſtruire dans la Chirurgie: une maladie conſidérable l'empécha d'exécuter le voyage d'Italie qu'il avoit projetté. Au printems de 1728 il revint à Bâle; il y fit de grands progrès dans les Mathématiques ſous le grand Jean Bernouilli: ſa paſſion pour cette ſcience étoit pouſſée ſi loin, que le jour même de ſon mariage, il s'occupoit du Calcul différentiel.

La vue des Alpes augmenta ſon goût pour la Botanique. Il parcourut toute la Suiſſe avec ſon ami le Chanoine Geſſner de Zuric. Un jour ce dernier, accablé de fatigue, s'endormit dans un atmoſphere extraordinairement froid. Haller ne ſavoit quels moyens employer pour le ſouſtraire à la mort. Cependant il ſe dépouilla de ſes vêtements, en couvrit le dormeur, en lui ſouriant amicalement, mais s'en vouloir l'éveiller. Depuis, il ne paſſa pas une année, ſans faire un nouveau voyage, pour botaniſer. C'eſt à une de ces courſes botaniques que nous devons ſon Poëme ſur les Alpes.

Il n'avoit que vingt ans lorſqu'il fut nommé à une Chaire d'Anatomie à Bâle. Il prenoit en même tems des leçons particulieres de Médecine-pratique chez un autre Profeſſeur. Haller n'étoit ni trop timide pour enſeigner, ni trop fier pour apprendre.

F 2

Pour la premiere fois il se rendit à Berne en 1731 ; il y vécut sans emploi. En 1734 on y institua pour lui un Théatre d'Anatomie, mais sans honoraires. Dans ce même tems la place de Médecin de l'Hôpital, qu'il espéroit, lui fut enlevée par un autre concurrent : mais en 1735 on le nomma Bibliothécaire de la Ville En cette qualité il rangea la Collection des Médailles. Ce fut à cette époque que la Société Royale d'Upsal le reçut parmi ses Membres. Il n'eut pas le bonheur d'obtenir une Chaire à Berne, contre-tems qu'il attribuoit à une de ses Satyres. En 1736 il se rendit à l'Université nouvellement établie à Göttingue, en qualité de Professeur de Médecine, de Botanique & de Chirurgie. Il perdit sa femme peu de jours après son arrivée. Pour se consoler il redoubla d'activité & de soins, pour se rendre généralement utile. Il établit un jardin de Médecine, un Théatre d'Anatomie, & fit construire une Eglise Réformée. Il bâtit aussi une école de Sage-femmes, un Collége de Chirurgie ; & enfin, il y fut nommé Président perpétuel de la Société des Savants. Les récompenses augmenterent avec ses services. En 1739 il eut le titre de Médecin du Roi (d'Angleterre.) En 1743 il fut fait Conseiller de Cour de Sa Majesté. En 1740 on l'élut Membre de la Société Royale de Londres, & en 1745 Membre du Grand Conseil de Berne. En 1747 il fut reçu à l'Académie Royale

des Sciences de Stockholm. Un ſeul étranger avoit eu cet honneur avant lui. On le nomma auſſi à une Chaire à Oxford & à Utrecht, mais il remercia. Dans cet intervalle il avoit fait un nouveau voyage en Suiſſe, & il s'étoit remarié en ſecondes nôces. En 1749 l'Empereur François I. l'anoblit lui & ſa poſtérité. Dans la même année le Roi d'Angleterre étant venu viſiter l'Univerſité de Göttingue, il le combla de marques de bienveillance: mais jamais ni lui ni les ſiens n'ont pris le titre de Baron. « Son propre nom, dit le Général Zurlauben, renferme en lui-même la nobleſſe & le ſavoir, il eſt beau & préférable aux plus grands titres. »

En 1750 le Roi de Pruſſe l'appella à Berlin; ſans qu'il y exerçât aucune place particuliere, le Roi lui aſſigna une penſion conſidérable. Bientôt après il fut reçu Membre de la Société Impériale des Naturaliſtes, de l'Académie de Bologne, & du Collége de Chirurgie de Paris. Une Société nombreuſe, compoſée de Savants & de Perſonnes diſtinguées, du nombre deſquelles étoit le Roi de Dannemark, le nommerent Directeur d'un voyage en Amérique.

Il quitta entièrement l'Allemagne en 1753 pour être Amman à Berne. Mörikofer célébra ſon retour en cette Capitale par une Médaille. Peu de tems après ſon retour, la Société Botanique de

Florence & la Société Helvétique de Bâle, le reçurent parmi leurs Membres. En 1754 il obtint de Louis XV ce que l'on nomme en France *le Cordon bleu d'un Homme de Lettres*, c'est-à-dire, une des huit places d'Académiciens étrangers de l'Académie Royale des Sciences de Paris. En 1755 il reçut plusieurs lettres par lesquelles on lui offroit la place de Curateur des Académies Prussiennes, & celle de Chancelier de l'Université de Halle, qui venoit à vacquer par la mort du Baron de Wolf. Mais le Petit Conseil de Berne sçut engager Haller à demeurer dans sa Patrie, qu'il préféra à son bonheur. Peu de tems après son retour il fut élu Membre du Sénat, de la Chambre du Consistoire, & de la Chambre pacifique (Landensfriedlichen) &c. Il s'occupa avec un zèle infatigable de l'amélioration des Salines, & du plan de la Maison des Orphelins. En 1757 on le députa à Lausanne pour y établir une réforme dans l'Académie. L'année suivante, dans un voyage qui fut entrepris sous sa direction, l'on fit une infinité de découvertes d'antiquités Romaines. Cette même année, Haller se fit nommer Directeur des Salines de Roche, emploi qui lui rapportoit cinq mille florins par an. Le lac de Genève avoit le bonheur de réunir alors deux hommes bien célèbres, Voltaire & Haller. Heureux pays, où ces nobles génies, loin de l'éclat du thrône, goûtoient les plaisirs de la liberté!

Pendant les fix années d'oifiveté que lui laifferent fa place de Directeur des Salines, il fit à plufieurs reprifes différents voyages, dont il nous a donné la defcription la plus exacte. Sa retraite doit être d'autant plus chere au Monde favant qu'il en a profité pour mettre la derniere main à fon grand ouvrage fur la Phyfiologie. Il recueillit en même tems beaucoup d'articles de fa *Flore Suiffe*; il envoya à fes frais & dépens des hommes qui lui rapporterent des plantes rares des Cantons Helvétiques qui n'avoient point encore été vifités. Ces nouvelles découvertes font renfermées dans fon *Hiftoria ftirpium Helveticarum* qui parut en 1768 en trois volumes in-folio.

Après fon retour à Berne, on l'admit dans la Chambre des Appels du Canton Allemand de Berne; le voilà donc Jurifconfulte : il jugea des procès, il rédigea le Code du Bailliage d'Aelen. Il rendit de grands fervices à l'agriculture en général dans les Comices agricoles, & furtout à Berne en fa qualité de Préfident de la Société économique. Il fit plufieurs effais dans les Terres de *Goumoens le Jux* & *d'Eclagnen* qu'il avoit acquifes. Il témoigna le défintéreffement le plus noble dans fa place de Directeur de la Maifon des Orphelins.

Il parut fur le Théatre politique pendant les années 1766, 1767 & 1768. On le choifit comme un des hommes les plus inftruits pour être Affeffeur

extraordinaire du Conſeil Privé, chargé d'à traiter les affaires de Genève. Ce fut en cette qualité qu'il dreſſa le Plan de la plûpart des Mémoires qui furent préſentés à la Cour de France, & principalement ſur les nouveaux projets d'établiſſement à Verſoix. Il négocia même en Perſonne avec l'Ambaſſadeur de France. — Il traita d'une livraiſon conſidérable de ſel à faire par le Canton de Berne à la Cour de Bavière.

Peu s'en fallut que Haller ne fut encore une fois enlevé à ſa Patrie. Il refuſa à la vérité les propoſitions qui lui vinrent de Petersbourg ; mais la Cour d'Angleterre lui en fit de bien plus brillantes : on lui propoſoit la place de Chancelier de l'Univerſité de Göttingue avec des appointements conſidérables ; mais le Sénat le retint encore : & le Conſeil ſouverain lui donna une preuve diſtinguée de ſon eſtime, en le nommant Conſeiller de Santé extraordinaire perpétuel, on lui accorda en même tems une penſion de quinze cent livres.(*)

A dater de cette époque Haller ſe détermina à la retraite. Il remplit avec un zèle infatigable les fonctions de pere, de citoyen, de Magiſtrat & de Profeſſeur. Sa ſanté qui s'affoibliſſoit étonnament, ne diminuoit rien de ſon activité. Il

---

(*) La livre Suiſſe vaut trente ſous.

donna des Suppléments fort étendus à l'Encyclopédie : il augmenta de plusieurs volumes sa Bibliothèque de Médecine. Ses Lettres sur les Vérités importantes de la Révélation sont très-édifiantes. Cependant quelque pieux qu'il fut (ainsi que tout autre grand'homme) ses sentiments furent soupçonnés par quelques sots. Lametrie, qui avoit cherché à le perdre de réputation en le faisant passer pour un de ses associés intimes, voulut en 1748 lui dédier son *Homme-Machine*. Haller s'en plaignit à Maupertuis qui étoit alors Président de l'Académie de Berlin. Il fit aussi publier dans le Journal des Savants & dans la Bibliothèque raisonnée, qu'il ne regarderoit jamais comme son ami un homme qui soutenoit des propositions aussi erronées. Ses Romans politiques annoncent une connoissance profonde de la Législature. Il est bien singulier que de grands génies, un Haller, un Fénélon, un Rousseau, un Montesquieu, aient été obligés, pour donner des leçons de vertus, d'employer la forme du Roman.

Quelque tems avant sa mort, Haller reçut une visite de l'Empereur. — — Il mourut en 1777.

Les Poésies de Haller sont traduites en François, en Italien, en Anglois & en Latin. Un Métaphysicien a dit de lui dans l'Almanac des Poëtes & des Beaux-esprits (en 1785) : " De toutes les pro-
» ductions des Poëtes Allemands, celles de Haller

„ font les feules que l'on puiffe réfoudre en fyllogifmes. "—— Il eft vrai que c'étoit un de ces génies rares, qui joignent toujours une Philofophie profonde à une peinture forte. Combien, en effet, n'a-t-il pas enrichi la Poéfie Allemande appauvrie, par les tréfors rares qu'il puifoit dans le Sanctuaire des Sciences ! On fait combien il s'eft donné de peines pour former fa langue & pour donner du corps à fes vers, pour dire beaucoup en peu de mots. Combien les Variantes qu'il a ajoutées aux dernieres éditions de fes Poéfies, ne font-elles pas intéreffantes & inftructives pour les Grammairiens & les Savants ! Il fe permet çà & là d'employer des mots hors d'ufage, il en compofe même que la Grammaire condamne, mais quand il fait de tels facrifices, c'eft pour obtenir de plus grandes beautés, plus d'énergie & de briéveté. Il eft rare de retrouver dans fes écrits des traces de ce bourfoufflé de Lohenftein, dont il avoit été fi ébloui pendant fa jeuneffe.

Il avoit donné en 1729 fon beau Poëme fur les Alpes, Poëme auffi fublime & durable que les Monts qu'il a chantés. Il y a mêlé de tems en tems dans la peinture des fcenes magnifiques de la Nature, aux couleurs les plus vives, la plus fublime Philofophie. Il fait donner une valeur bien grande aux moindres objets. —— Par exemple, il dit en parlant de la Gentiane :

« La noble Gentiane éleve sa tête altière au-
» dessus de la foule rampante des plantes vul-
» gaires ; tout un peuple de fleurs se range sous
» son étendart ; son frere même, couvert de son
» tapis bleu, se prosterne devant elle & l'honore.
» L'or éblouissant de ses fleurs serpente en rayons,
» embrasse sa tige, couronne son habit gris. Le
» blanc poli de ses feuilles, rayées d'un verd
» foncé, brille de l'éclat du diamant liquide ;
» par la plus juste de toutes les loix, elle réunit
» les vertus à la beauté, & ce beau corps ren-
» ferme une âme encore plus belle ! »

Quelle noblesse de caractère dans le passage suivant :

« Bientôt après un vieillard prend la parole : ses
» cheveux gris ajoutent une nouvelle force à ses
» discours agréables. Nos ayeux l'ont connu ; le
» poids énorme d'un siecle entier en courbant son
» corps, a fortifié son âme. Exemple vivant des
» héros nos ancêtres, qui, la foudre à la main,
» portoient Dieu dans le cœur, il peint les
» batailles, il compte les drapeaux emportés sur
» l'ennemi, il retrace le camp, nomme chaque
» troupe ; les jeunes gens émerveillés l'écoutent
» avec attention, tandis que dans leurs gestes on
» lit la noble impatience de le surpasser un jour. »

Il donna la même année que le Poëme des Alpes, son Epître sur la Raison, la Superstition,

& l'Incrédulité. Haller dit dans sa Préface : que cette piece n'étoit qu'une espèce de gageure pour montrer à son ami que la langue Allemande n'étoit gueres moins susceptible que la langue Angloise, de servir à la composition d'un Poëme philosophique. —— C'est de toutes ses pieces celle où il a mis le plus d'Anecdotes historiques. Piqués de ses invectives audacieuses, contre la superstition & le fanatisme, quelques zèlés le taxerent d'incrédulité : — Haller, taxé d'incrédulité ! lui qui avoit soigné une édition de la Bible, & qui depuis, dans ses écrits sur la Religion, a mérité le reproche d'une Orthodoxie trop timorée ! néanmoins les vers suivants qui se trouvent dans la derniere édition sont assez sceptiques. (*)

« Etre malheureux ! qui n'agissez par aucun
» principe, votre sçavoir est trompeur, & la
» vanité votre partage. Vous vous égarez dès
» que croyez, vous tombez, dès que vous mar-
» chez. Nous errons tous, quoique par des voies
» bien différentes. Semblables à ceux qui à tra-
» vers un verre coloré, voyent les objets sous des
» couleurs étrangeres, qui ne différent que dans
» les nuances, l'un se laisse tromper, & l'autre

(*) Ce morceau est copié de la traduction Francoise des Poësies de M. Haller, seconde édition. A Zuric, 1750.

„ ſe trompe lui-même; celui-ci ajoute foi à la fable, „ celui-là à ſa propre imagination; l'un s'égare „ par ignorance, & l'autre par trop de lumière; „ tel eſpére un heureux avenir & n'en vit pas „ mieux, tel autre augmente ſon malheur par „ ſa vertu. Le peuple manque de ſageſſe, & les „ Sages de prudence. La miſere & l'erreur règnent „ partout. Il n'y a qu'une différence; la foi des „ uns eſt tranquille, & celle des autres eſt fu- „ rieuſe; celui-ci ne trouble que ſon repos, & „ celui-là détruit celui des autres."

— — — — — — — — — — —

— — — — — — — — — — —

« La raiſon s'arrête à la connoiſſance de Dieu; „ une plus grande lumière ſeroit ſuperflue. L'igno- „ rance nous rend ſtupides, trop de recherches „ nous accablent. Que ſert-il de voler vers les „ Cieux avec des aîles empruntées, de s'approcher „ du Soleil pour tomber dans la Mer? le conten- „ tement d'eſprit vaut mieux que la ſcience; la „ ſageſſe même a ſes bornes, que les eſprits foi- „ bles mépriſent & que Newton reſpecta. C'eſt „ de nous, cher ami, que dépend notre ſort; „ le contentement a toujours été la ſource du véri- „ table bonheur; depuis longtems nous avons „ reconnu le néant des connoiſſances humaines. „ Nos cœurs ſont affranchis de la vanité, & nos „ eſprits de la bagatelle; laiſſons les Sages dans

„ leur folie, vanter leur prétendue félicité, pen-
„ dant qu'ils nourriffent le défefpoir dans le cœur.
„ La tranquillité de l'âme & la fanté du corps
„ font pour nous ce fouverain bien de la vie que
„ Zénon a cherché fans le trouver, &c. &c."

En 1730, Haller dédia au Profeffeur Stähelin une feconde piece fur la Fauffeté des vertus humaines.

En 1734 parut l'excellent Poëme fur l'Origine du mal. Haller lui-même le préféroit à tous fes autres ouvrages. Quelle beauté de tableaux à l'ouverture de la fcene! La vérité la plus abftraite brille du plus bel éclat fous le regard-créateur du Poëte; la nuit du chaos fe dévoile, & devient le plus beau jour. — C'eft avec peine que je quitte ce fujet.... au refte ces poéfies fe trouvent partout.

En 1731 il écrivit, Nouveau Caton, la Satyre fur la corruption des mœurs. Quelle fertilité de tâbleaux! quelle vérité dans la defcription des mœurs! nous ne citerons que le caractere d'Appius. (*)

" Qui réunira la fcience à la vertu? qui mar-
„ chera fur les traces de ces grands hommes pour
„ remplir le vuide que laiffera leur vertu, plutôt
„ que leur nombre!

(*) Cette traduction & les fuivantes font tirées de l'ouvrage déja cité.

„ Ce ne fèra point APPIUS, qui dans fon exté-
„ rieur pompeux, dans fes difcours & dans fes
„ regards n'étale que fa grandeur & fa puiffance.
„ La porte de ce GRAND Homme n'eft pas ou-
„ verte à tous les citoyens, il n'accorde pas fes
„ regards à tout le monde. Il faut que le droit
„ cède à fon autorité: il veut que fes ordres foient
„ des loix: maitre de fes concitoyens, il ne l'eft pas
„ de lui-même. Mais, ôtez ce luftre emprunté,
„ le héros s'évanouit; la différence de lui à nous
„ difparoit. Dans l'intérieur ce n'eft qu'un efprit
„ commun, foutenu par l'orgueil, un palais fu-
„ perbe dont les appartemens font déferts.

— — — — — — — — — — —

— — — — — — — — — — —

— — — — — — — — — — —

— — — — — — — — — — —

„ Seroit-ce SICIN, ce frondeur de l'Etat, qui
„ croit avoir feul la fageffe en partage, & le bon
„ fens en dépot. Qui ne trouve rien de raifon-
„ nable que ce qui part de fon propre fond, &
„ qui défapprouvera fes propres fentiments dans
„ la bouche d'un autre. Tantôt il fe plaint que
„ l'on punit avec trop de févérité, & tantôt que
„ l'on laiffe le cours libre au vice. Il compare
„ notre Etat un jour à celui de Zug, & le lendemain
„ à celui de Venife. Qui peut fe promettre fon
„ approbation dans le Gouvernement, il trouve

„ les récompenſes déplacées & les refus injuſtes."

Nous ne citerons que le commencement de la Satyre ſur l'Homme du Siècle :

" Dis-moi O. —— pourquoi nos cœurs ſont-ils „ devenus ſi froids & ſi inſenſibles ? Le nom de la „ vertu s'oublie, elle eſt devenue la fable du „ grand monde : on met la Morale au rang de la „ Chevalerie errante, & l'on rit quand on entend „ parler de gens qui ſe ſont refuſé quelques plaiſirs, „ ou qui ont aimé quelque choſe hors d'eux-mêmes," &c. &c.

Le Fragment ſur l'Eternité eſt vraiment ſublime.— Nous ne citerons plus que le titre de ſes autres Poéſies. — Ses Penſées poétiques ſur le Matin, parurent en 1725 ; en 1726 Le Déſir de revoir ſa Patrie ; en 1728 l'Ode ſur l'Homme ; en 1729 l'Ode ſur la Vertu ; en 1730 Doris ; en 1734 l'Epître à M. le Profeſſeur Geſſner ; en 1736 l'Ode ſur la mort de Marianne ; en 1738 la Réponſe à la lettre de condoléance de Bodmer ; en 1741 l'Ode ſur la mort d'Eliſe ſa ſeconde femme.

En comparant la langue de Haller à celle de certains beaux-eſprits modernes, nous ſentons bien vivement la vérité de ce qu'a écrit J. C. Schwab dans ſon Diſcours couronné, ſur l'Univerſalité de la Langue Françoiſe. On y lit, p. 212 : " L'Auteur eſt convaincu que les facultés de l'eſ„ prit humain ne ſe développent qu'à un certain dégré

„ dégré pendant la vie bornée de l'homme ; il y a
„ donc dans la multiplicité des idées d'une Nation,
„ un *Nec plus Ultra* que l'on ne peut paſſer ſans
„ confuſion, & ſans dépravation. Il s'en ſuit que
„ la perfection d'une langue a ſes limites, que l'on
„ ne peut paſſer ſans courrir riſque de la corrom-
„ pre, & par conſéquent la langue, quand elle eſt
„ une fois parvenue à ce dégré, devroit y être
„ fixée, par une autorité quelconque, abſtraction
„ faite de l'autorité politique. Je me ſouviens
„ d'avoir lu dans une lettre particuliere de défunt
„ M. Haller à M. le Préſident de Gémingue qu'il
„ avouoit, qu'il affirmoit, ne pas comprendre la
„ langue de Lavater dans les Fragments Phyſio-
„ nomiques. Cet homme ſi ſavant, ſi inſtruit
„ *en plus d'une langue*, ce grand Phyſiologe, ce
„ Poëte ſublime, auroit donc été obligé dans ſa
„ vieilleſſe de ſe ſoumettre, à apprendre l'Allemand
„ d'un Moderne, pour entendre les Fragments
„ Phyſionomiques ! . . . . . . Cet article eſt tout en-
tier de Schwab.

FREDERIC DE HAGEDORN,

né à HAMBOURG, le 23 Avril 1708.

SON pere, d'une très-ancienne Famille, étoit Conseiller de Cour & de Conférence du Roi de Dannemarck, & Ministre auprès des Cercles de la Basse-Saxe. Il paroissoit pour ainsi dire se multiplier, tant il étoit actif pour le service de son Souverain. Il fut un des Commissaires nommés dans l'affaire des Comtes de Ranzau; en cette qualité il se flatta d'obtenir, lorsqu'elle seroit arrangée, la place de Grand-Bailli, & d'Administrateur du Comté, mais il fut trompé dans son attente. Le Journal de son voyage en Allemagne & en Italie, annonce les connoissances les plus profondes: il est malheureux que les réflexions économiques qu'il renferme, en aient empêché si longtems la publication. — Notre jeune Poëte reçut la meilleure éducation sous les yeux d'un pere sage & assez riche pour en faire tous les frais. Ses dispositions poétiques se manifesterent dès l'âge le plus tendre, & le pere, loin de chercher à contrarier les inclinations de son fils, ne fit au contraire que les encourager. Il se plaisoit lui-même dans le commerce des Muses, & l'on trouve une de ses Pieces dans le Recueil de Wernicke. Il étoit

HAGEDORN.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

fier de la connoiſſance de Caniz ; &, ſurtout avant ſon mariage, il recherchoit la Société des Poëtes. Il eſt fait mention de ſon empreſſement à les accueillir, dans la Vie de Menantes, de Benjamin Wedel. " Hunold & Wernicke le fréquenterent beaucoup, & Barthold Feind, eſt-il dit, ſe trouva ſouvent à ſa table. Il attira Amthor au ſervice du Dannemarck : Richey eut en lui un protecteur zèlé." Le jeune Hagedorn reſpiroit donc, ſi l'on peut ſe ſervir de cette expreſſion, un air tout poétique. Il n'avoit que douze ans, quand ſon pere lui permit, pour la premiere fois, de faire imprimer quelques petites pieces, qui cependant ne devinrent point publiques. Le jeune homme ſut profiter de tout ce qu'il y avoit de bon en livres François dans la Bibliothèque de ſon pere. Mais, peu content de puiſer dans les livres, il étudioit les jeux innocents de la Nature, que perſonne ne ſaiſit mieux qu'un Poëte.

Un jour Hagedorn, encore en bourlet, s'amuſoit dans un boſquet à jouer avec un agneau ; il l'avoit attaché à un arbre, autour duquel il le faiſoit tourner ; l'enfant ſe trouva malheureuſement pris dans la corde, & il étoit en danger d'être étranglé, lorſque par bonheur une des filles du jardinier, attirée par ſes cris, vint à ſon ſecours. — Elle ſauva un Poëte à l'Allemagne.

Il étoit encore bien jeune quand ſon pere eſſuya

des revers. L'innondation de Ditmafch en 1717 prépara fa ruine ; & peu de tems après, victime de fon amitié, il fut obligé de payer une fomme de fix mille Thalers dont il avoit répondue pour un de fes amis. — Il mourut le 11 Décembre 1722, ne laiffant à fes fils que le trifte fouvenir de leur fortune paffée. Leur pieufe mere fit fon poffible pour en réparer la perte, par une bonne éducation, & des exemples multipliés de vertu.

H. A. Gunther, précepteur des jeunes Hagedorns, les ayant quitté, Fréderic fut mis au Collège de Hambourg. Quoiqu'à la vérité on ne le laiffât manquer de rien, il fe vit réduit à un genre de vie bien différent de celui qu'il avoit mené chez fon pere : & fouvent il étoit auffi pauvre qu'un Poëte peut l'être. A la délicateffe de fentiments qu'il avoit puifée dans fa famille, il fçut joindre toute l'énergie que l'on acquiert en luttant contre la fortune. Quelque trifte que lui parut l'avenir, il n'en conferva pas moins toute fa gaieté. La pauvreté ne le détourna jamais du fervice des Mufes, au contraire, il ne chercha de confolation que dans leur fein. Il s'appliqua conftamment à la lecture des anciens claffiques & des Auteurs étrangers. — Son goût pour la Poéfie s'étoit manifefté avant même qu'il eût lu ; mais, combien les vers de Brockes, & même ceux de Richey, de Neumeifter & de Weichmanns n'ajouterent-ils pas

à son enthousiasme pour la Poésie & la littérature!

Il étoit encore au Collège, lorsqu'il fit insérer deux lettres dans le *Patriote Hambourgeois*, un des premiers Journaux qui ait paru en Allemagne: il donna aussi une Satyre sur la Mode d'alors de ne lire que des livres François. Il savoit cependant parfaitement le François & l'Italien; à l'âge de 17 ans il avoit donné de fort belles Poésies en l'une & en l'autre langue: il a aussi laissé, entr'autres manuscrits, des Poésies Françoises, qu'il avoit composées quelques années avant sa mort.

Il se rendit à l'Université de Gènes au mois de Février 1726; il y étudia le Droit pendant trois ans. A son retour paroissoit un autre Journal, sous le titre de *la Matrone*, Hagedorn y fit imprimer un discours; il ne s'étoit point fait connoître, & chose fort singuliere, son frere donna le même jour dans la même feuille un discours aussi très-intéressant, en conservant de même l'anonyme. On trouve page xlvij de cette Matrone une Epître de Hagedorn sur l'âme de l'homme; elle est terminée par ces vers si remplis de piété:

« Puisque mon âme est ton ouvrage, ô mon
» Dieu! ne permets jamais, pour ta gloire, que
» ma volonté & mon intelligence s'éloignent de
» leur but, & de toi. O mon Créateur! daigne
» m'enseigner à connoître tout le prix de mes for-
» ces, & ta force dans la mienne! que ta volonté

„ sanctifie la mienne, & que ta sagesse soit tou-
„ jours le flambeau de mes idées; je ne redoute-
„ rai plus alors ni les erreurs ni les opinions faus-
„ ses; & le Bon pourra seul calmer mes regrets
„ & modérer mes désirs."

Hagedorn, sans être aidé par aucun Maître, sans être éclairé par la censure toujours utile du Public, tira de son propre fonds les écrits qui dissiperent les brouillards littéraires de son tems: & sans correspondance directe, il avança l'époque de l'âge d'or de la Littérature au Nord de l'Allemagne, de même que Haller au Midi.

Outre les Poésies que nous avons citées, Hagedorn avoit donné en 1728 plusieurs autres pieces très-estimées. Une Ode sur le Vin; une autre intitulée: Le jeune Homme, l'Apothéose ou la Russie triomphante &c. Cette derniere fut insérée dans le Recueil de ses Prémices qui parut en 1729 sous le titre: Essai de Poésies, ou Pieces choisies du Passe-tems poétique de F. de H., Hambourg (F. von H. Versuch einiger Gedichte, oder auserlesene Proben poetischer Nebenstunden, Hamburg.) Dans la Préface de ce Recueil, le style de l'Auteur ne paroît pas encore bien formé. Pour justifier ses Passe-tems poétiques, il rappelle à son Lecteur la traduction qu'il avoit faite de l'Apologie de la Poésie de Massieu. Il conserva pendant toute sa vie la plus grande méfiance de ses talents; &

combien cette méfiance n'eſt-elle pas à eſtimer dans un jeune homme qui dit avec une ſage diſcrétion, en parlant de lui-même. " Les recherches
„ les plus ſoignées m'ont appris à connoître com-
„ bien il faut de peines pour rendre un ouvrage
„ parfait. J'ai reconnu qu'il falloit néceſſairement
„ paroître devant le Tribunal de la Poſtérité, Juge
„ inexorable, mais dont nous ne ſommes pas
„ moins compétens que de nos contemporains;
„ j'ai ſenti qu'il étoit fort important de joindre
„ la douceur à la profondeur, le feu à l'ordre &
„ à la maturité; des mots bien choiſis & expreſ-
„ ſifs à la beauté des penſées nouvelles, enfin la
„ Nature à l'art. Moins j'ai donc été ſatisfait de
„ mes travaux, & plus j'ai repris la lime. Souvent
„ dans ſa diſette, ma Muſe a envié l'abondance
„ babillarde de tant de *Pelletiers* Allemands, qui
„ enfantent ſans douleur & avec plaiſir des fruits
„ précoces, qui leur coûtent plus d'encre que
„ de tems & de réflexions. Ceux d'entre mes
„ amis qui m'excitoient à publier mes ouvrages,...
„ je les regardois comme des ſéducteurs; & il
„ n'y a pas encore deux ans que je manquois de
„ courage pour céder aux propoſitions d'un Savant
„ qui vouloit donner le jour à mes bagatelles."

Les éloges qu'il prodiguoit alors à Günther, König, & à la Société Allemande de Leipzic, ſuffiſent pour prouver combien il avoit encore peu

d'idée des vraies beautés poétiques. Il eſt cependant vrai que la ſatyre, *le Poëte*, eſt un eſſai qui annonce un goût épuré, mais on y apperçoit qu'il n'étoit point encore affranchi des préjugés de ſon tems. On le voit encore mettre Pietſch à côté de Virgile !

Il eſt rare qu'un Génie parvienne à la maturité, ſans être cultivé. Il n'eſt que trop facile de reconnoître dans les premieres Poéſies d'Hagedorn un Auteur de vingt ans ; auſſi dans la ſuite en a-t il rejetté la plus grande partie, quoiqu'il ait fait inſérer quelques pieces preſqu'auſſi foibles, dans les épreuves de Weichmann. Son vers a toujours été très-coulant & ſon langage très-pur, mais les penſées étoient ſouvent froides, & exprimées en trop de mots. Comme à tout autre écrivain il lui fallut du tems & de l'étude pour ſe former l'eſprit. Il faut cependant convenir que dans les ſujets qui exigent moins de goût & de philoſophie que de ſentiments & d'imagination, il eſt parvenu bien plutôt à la perfection. En 1729 il compoſa, ſans les faire imprimer, des chanſons excellentes. Nous ne citerons que le premier couplet du *mauvais Vin*, on y trouvera de la gaieté & de l'originalité.

« C'eſt toi que je vais chanter, Vin inventé par
» la malice pour le triomphe de l'eau. Tu nous
» ennivres de déſeſpoir, nous buvons à longs
» traits le venin & la mort, en avalant ta lie qui

„ fermente. Perſonne ne te loue, que le caba„ retier qui te vend ; car ni lui ni ſa femme ne „ voudroient te goûter, &c."

La Jalouſie mal fondée, & le *Tonneau de Heidelberg* ſont auſſi deux pieces charmantes.

En 1729 Hagedorn alla tenter la fortune à Londres auprès de l'Ambaſſadeur de Dannemarck, le Baron de Söhlenthal. Il y paſſa deux années pendant leſquelles il n'obtint de ſon Excellence que la table & le logement. Quoiqu'en pays étranger il reſta toujours fidele aux Muſes de l'Allemagne; il compoſa en Angleterre quelques-unes de ſes plus belles Odes & de ſes meilleures Chanſons.

Hagedorn perdit ſa mere au mois d'Octobre 1732. C'étoit une femme auſſi reſpectable par ſa vraie piété, que par ſes talents ſupérieurs. Ses deux fils, l'un Poëte, & le ſecond grand connoiſſeur dans les arts, l'avoient toujours tendrement aimée. Fréderic, à ſon retour d'Angleterre, ne trouvant plus ſon frere à Hambourg, il l'alla chercher en Italie. Ils paſſerent enſemble à Gênes, où ils s'embraſſerent pour la derniere fois. La fin du Poëme moral ſur l'Amitié, eſt un vrai monument de leur amour fraternel.

Enfin, en 1733, Hagedorn fut placé avantageuſement. On le nomma Secrétaire du Comptoir Anglois, établi à Hambourg. Il ſe vit donc débarraſſé de toute inquiétude pour l'avenir ; les

ſes ſentiments qu'à ſon talent poétique. Sa modeſte Muſe réuſſit moins dans les grandes deſcriptions, & dans le vol dityrambyque; elle a plus de cette élégance qui plaît, que de ce coloris qui éblouit: plus de ſageſſe Socratique que de ſublimité Orientale. Ses Poéſies morales ſont *Sermoni propiora*, dans le genre des Satyres & des Epitres d'Horace. En 1744 il compoſa les Conſidérations ſur quelques Propriétés de Dieu. On trouve dans ce Poëme tous les paſſages les plus ſublimes de l'Ecriture. Le Babillard, eſt de la même année. Cette piece eſt dialogué auſſi vivement, & auſſi remplie de tableaux de la vie humaine, que celle du Poëte Romain. En 1747 il donna la Lettre à un Ami. C'eſt un Commentaire fort inſtructif du *Nil admirari* d'Horace. En 1748 parut le Poëme ſur l'Amitié, & le Conte d'Adelaïde & Henri: & en 1750 le premier Recueil des Poéſies morales, auxquelles on ajouta le premier livre des Fables. L'année ſuivante il l'augmenta d'une piece nouvelle, dans laquelle l'Auteur ſe peint ainſi qu'Horace. Ce fut à cette même époque que le ſage Poëte moral excita la gaieté de ſa Nation, en mêlant les Jeux & les Graces au ſérieux de la Muſe Allemande. Ses Odes & ſes Chanſons raviſſent le lecteur; il y trouve l'enthouſiaſme, le naturel, la naïveté, la ſimplicité, la facilité & l'harmonie. On pourroit, pour la légéreté de ſon badinage & la tournure de ſes idées,

le comparer à Prior. La Préface de ce Recueil de Chanſons renferme un jugement très-ſain & très-approfondi de ſes prédéceſſeurs, tant étrangers qu'Allemands : ſa critique n'eſt que trop douce ; mais plus il étoit grand lui-même, & moins il cherchoit à humilier les autres.

La ſeconde édition des Poéſies Morales parut en 1752 avec des Supplémens conſidérables, & beaucoup de nouvelles Epigrammes. En 1754 on publia une édition augmentée des Chanſons, avec la traduction de deux Diſcours de La Nauze ſur les Chanſons des Grecs, par Ebert.

Hagedorn fut enlevé par la mort au milieu de cette carrière brillante le 28 Octobre 1754, après avoir enduré pendant longtems toutes les douleurs de l'hydropiſie. Il les ſupporta avec courage, & dans le foit de ſes tourments il ſe conſoloit avec les Muſes. — Il dit dans un de ſes écrits :

« Autrefois c'étoit l'amitié qui faiſoit couler mes » larmes ! aujourd'hui ce ſont mes propres dou» leurs qui me font verſer celles de l'affliction. La » ſageſſe ne les déſapprouvera point ; car il eſt » bien permis d'être l'ami de ſoi-même.

Dans un autre endroit il ajoute :

« Rien ne ſe fait en vain, mon cher Sophron, » l'adverſité nous rend plus ſages & nous exerce » dans ce tems d'épreuves. Notre âme ne ſauroit » vaincre ſans combattre ; & quand même nous

„ ne remporterions point la victoire; le malheur „ a toujours son prix, puisqu'il nous enseigne le „ plus grand de tous les arts, l'art si difficile pour „ les mortels heureux, l'art de mourir."

Hagedorn s'endormit dans sa quarante-septieme année, un livre à la main. Il y a des gens qui prétendent que sa passion pour le vin occasionna sa mort prématurée. — Il est vrai qu'il bûvoit, avec ses amis Brokes & Karpser, mais plutôt pour s'égayer que pour s'ennivrer. Il abhorroit l'ivrognerie.

Ses sentiments sur la Religion avoient toujours été très-tolérants; aussi appella-t-il, sur son lit de mort, le Ministre Zimmermann, Luthérien, & le Ministre Murray, Anglois. Ils furent également satisfaits de ses sentiments.

Les Danois & les Hambourgeois auroient laissé périr sa veuve de misere: les Négotiants Anglois lui firent une pension & lui conserverent le logement de son mari. Zacharia fit une piece de vers à la mémoire de Hagedorn.

Gerstenberg le loue d'une manière bien fine: il le place dans le Chœur des âmes bienheureuses, & lui fait chanter la strophe suivante:

« Etant mortel je me couronnois de roses. Un „ sentiment doux & humain montoit & accordoit „ ma lyre. Je chantois ce qui plait à l'homme, „ & je ravissois le monde. Salut à vous, heures

„ fortunées de la beauté & de l'harmonie! je vous
„ ſentois même ſur la terre. Je me nommois Hagedorn, & c'étoit vous qui m'aviez rendu Poëte.
„ Je te chantois auſſi, toi mon Seigneur; mais je
„ n'oſois trop élever la voix, car de tous côtés
„ je me trouvois environné de toi, ô mon Pere!...
„ mais à préſent . . . . à préſent, Seigneur,
„ que je ſuis heureux!"

THEOPHILE GUILLAUME RABENER.

RABENER, fils d'un Avocat du Confeil Souverain de Leipzic, homme d'un efprit rare, mais malheureufement fujet à des attaques d'hypocondrie, naquit le 17 Septembre 1714 à Wachau, Terre dont fon peré étoit Seigneur.

Jufqu'à l'âge de quatorze ans il reçut une éducation particuliere. En 1728 il fut envoyé au Collége de Meiffen. Son ayeul paternel en avoit autrefois été Recteur. Quoiqu'il ne reftât de ce Savant diftingué que les ouvrages & le portrait, fon petit-fils conferva toujours pour fa mémoire la plus haute vénération. Le jeune Rabener trouva au nombre de fes camarades d'étude, Grabener, Gärtner, & Gellert. L'amitié qu'il contracta avec eux, dura jufqu'à fa mort. Gellert l'aima comme ami, l'eftima comme auteur, & l'admira comme homme verfé dans la connoiffance des affaires. En 1734 il vint à l'Univerfité de Leipzic, où deux ans après il perdit fon pere. Il s'appliqua principalement à l'étude de la Jurifprudence. En 1737 il foutint fous le Docteur Hommel la propofition qu'il

G. W. RABENER.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

qu'il avoit avancée, *de mitigenda furti pœna ob restitutionem ablata.* Pour mieux profiter de ses études, & pour mieux s'instruire des Loix de son Pays, il rendoit de fréquentes visites à Lazev, Receveur des Tailles du Cercle de Leipzic.

Rabener étoit vraiment né pour les affaires. Du premier coup d'œil, il en embrassoit facilement toutes les parties; dans un instant il en distinguoit le fond d'avec les accessoires, & l'utile d'avec le superflu. Il faisoit bien plus dans un très-court espace de tems, que d'autres n'étoient en état de faire avec un travail assidu, dans des semaines entières. Il savoit encore se ménager du tems pour cultiver les Muses.

Au mois de Juillet 1741, le Professeur Schwabe entreprit un Journal qu'il nomma: (Belustigungen des Verstandes und Witzes.) Délassements de l'Esprit & de la Raison. Jusqu'en 1744 Rabener fut un de ses Colloborateurs. Il inséra dans cette feuille les Satyres qui depuis ont composé son premier volume; toutes pieces remarquables par le mérite de l'invention, la finesse & le sel. Le style en est correct, pur & laconique: mérite encore très-rare alors, même parmi les écrivains en prose. On trouve aussi de lui dans ce même Journal une Piece badine, composée en 1743, intitulée: *Preuves de la nécessité des rimes dans la Poésie Allemande.* Par-tout son vers a de l'harmonie & de la force.

La tendre amitié dont se lierent les principaux co-opérateurs, fut un avantage qu'ils tirerent de ce Journal. Mais, peu à peu des querelles littéraires, poussées jusqu'à l'indécence, le dégraderent, & les meilleurs Auteurs cesserent d'y travailler. Ils en créerent eux-mêmes un, sous le titre de: (Bremische Beyträge.) Contribution de Breme. Cette nouvelle Société réunissoit entr'autres, Gärtner, Schlegel, Schmidt, Ebert, Hagedorn, Zâchariä, Rabener. Peu après vinrent se joindre à eux Giseken, Gellert & Klopstock. Ce Journal de Breme fit époque dans la Littérature Allemande. Il mettoit en vigueur le bon goût & l'étude de la langue, dans une partie de l'Allemagne, tandis que dans l'autre les excellentes critiques & les écrits des Suisses tendoient ou poursuivoient le même but.

Dès 1741 Rabener, à l'âge de vingt-quatre ans, fut nommé Contrôleur des Tailles du Cercle de Leipzic. Cette place étoit très-fatigante, elle exigeoit des voyages fréquents, les plus grandes recherches, la connoissance exacte de l'étendue des Terres, celle des Loix du Pays, & surtout une probité à toute épreuve. Rabener se délassoit avec les Muses. « Toutes mes Satyres, écrit-il » à Weiss, ont été composées pendant mes » courses, quand j'avois affaire aux Antipodes de » l'esprit. » Le Conseiller de Cour Kästner fit sur lui l'épigramme suivante :

Zu ſpotten und uns arm zu machen,
Iſt Rabners doppeltes Bemühn:
Man ſieht ihn über alle lachen
Und alle ſeufzen über ihn.

Te moquer de nous, nous mal faire,
Rabener eſt ton double emploi.
Tu n'es pas juſte ſelon ta loi:
On te fait rire & tu fais braire.

Rabener lui répondit à ce ſujet en plaiſantant qu'il ne plaidoit que pour des fous ou pour des ânes. Vers la fin de 1751 il compoſa ſes Lettres Satyriques. Il y fait parler des perſonnes de tous les états & de tous les caractères, & cependant chacun y parle le langage qui lui eſt propre.

En 1753, la Direction des Tailles de Dreſde le nomma ſon premier Secrétaire. Deux ans après il publia le quatrieme & dernier volume de ſes Satyres, qui contient *l'explication ironique* (*burleſque*) *des proverbes de Sancho Pança*, *le Conte du premier Avril*; *l'excuſe & la réparation.* Le Public vit avec mécontentement annoncer ce Volume comme le dernier; mais Rabener fut inébranlable dans ſa réſolution de ne plus manier le fléau de la Satyre. — « Un âge plus ſérieux, dit-il „ dans ſa Préface, des occupations de jour en „ jour plus multipliées, la perte de mes meilleurs „ amis, une méfiance prévoyante (prudente) qui

„ m'eſt plus néceſſaire dans mon état actuel, qu'il „ y a trois ans, ſont autant de motifs qui m'en- „ gagent à diſcontinuer. D'ailleurs, il y a des „ lecteurs qui, quelque diſpoſés qu'ils ſoient à rire „ aux dépens d'autrui, deviennent intraitables „ dès qu'ils croyent ſe reconnoître dans le miroir. „ Je crains auſſi ces interprètes babillards, qui ont „ toujours la malignité de faire des clefs, où il „ n'y en a pas à faire ; ces méchants artificieux „ qui ſe conſolent, en ſe taiſant pour leur propre „ compte, & qui feignent de gémir au nom d'au- „ tres, auxquels aſſurément l'Auteur n'a pas penſé. „ Je ne veux plus m'expoſer à l'injuſtice offen- „ ſante de cette foule, dont l'étude principale „ eſt de vouloir toujours trouver les originaux „ dans le lieu où la piece a été écrite ; injuſtice „ contre laquelle je dois doublement chercher à „ me garantir dans mon état : voilà, ce me ſem- „ ble, aſſez de raiſons pour m'affermir dans ma „ réſolution. "

Dans une lettre particuliere qu'il écrit à ſon ami Weiſs, il lui dit : " Vous regardez donc auſſi le „ ſerment que j'ai fait, de ne plus rien imprimer „ de mon vivant, comme un ſerment d'amoureux „ ou de poëte ? Mais non. Quand même j'en „ ſentirois encore la démangeaiſon, je n'ai point „ encore envie d'expoſer ma tête. Je pourrois bien „ avoir à faire avec les enragés du Conſeil & les

„ fous des trois facultés ; il est vrai que s'il y avoit „ quelque tête bosselée, je ne serois pas seul à rece„ voir tous les coups, car j'ai aussi des poings ; mais „ les enragés des Palais & des Antichambres sont „ plus dangereux, & (soit dit entre nous) ce n'est „ pas le plus petit nombre." Néanmoins il continua au milieu de ses occupations sans nombre, d'écrire quelques pieces satyriques. On trouva chez lui des imitations de Lucien, & le projet d'un ouvrage, intitulé : (Verzückungen, oder Gesichter.) *Les extases & les visions.* Il entreprit aussi de travailler pour le Théatre, & laissa quatre actes de la Comédie de l'Esprit fort, & beaucoup d'autres papiers & de lettres qui se furent perdus pendant les ravages de la guerre. Cependant les principaux Officiers de l'armée Prussienne qui étoient alors à Dresde, vinrent le voir souvent; le Prince Henri lui fit plus d'une visite, & le Roi de Prusse lui-même voulut lui parler.

Le flambeau de la guerre s'allumoit de plus en plus. En 1758 Rabener alla voir ses amis à Leipzic. Il sembloit prévoir les malheurs, dont Dresde étoit menacée. Pendant le siége de cette ville, en 1760, tous ses manuscrits furent dévorés par les flammes : voici en quels termes il rend compte de cet accident à Gellert dans une lettre du 9 Août de la même année.

"Le 14 Juillet, dès le point du jour, les ennemis

„ commencerent à nous canoner d'une maniere
„ épouvantable, & à nous lancer des bombes. Sur
„ les huit heures il en tomba une dans ma cham-
„ bre, (elle pesoit au moins trente livres) elle
„ éclata dans celle de mon domestique & mit tout
„ en flammes. Nous éteignîmes le feu avec toutes
„ les précautions possibles. Il pleuvoit des gre-
„ nades & des boulets de douze, tant sur ma
„ maison que sur celles du voisinage. Il est vrai
„ que je ne demeurois qu'à vingt pas du Magasin
„ aux poudres, auquel ils paroissoient en vouloir.
„ J'empaquetai donc mes effets tant bien que mal,
„ & je les retirai partie dans la cave, partie sous
„ une voute, puis je m'enfuis à la ville-neuve
„ chez D***. Ici même la terreur ne tarda pas
„ à se repandre; car en peu de tems plusieurs
„ boulets de douze percerent la maison, j'en vis
„ même quelques-uns tomber à mes pieds. Nous
„ continuâmes d'être constamment en danger de
„ vie jusqu'au Samedi, que l'armée du Général
„ Daun délivra la ville-neuve. C'étoit bien la plus
„ grande consolation que Dieu pût nous envoyer
„ dans notre disgrace. Le même jour à midi
„ commença le cruel bombardement de la Rési-
„ dence. Plus de cent bombes tomberent en
„ moins de trois heures de tems dans la rue &
„ sur l'Eglise de la Croix. A deux heures ma mai-
„ son avoit été consumée, & à quatre heures j'en

„ favois déja la nouvelle. Les bombes avoient „ écrafé la voute fous laquelle j'avois cru mettre „ en fureté une partie de mes effets, & les foldats „ chargés d'éteindre le feu, crurent mieux em- „ ployer leur tems à piller la cave. Mon domefti- „ que, l'homme du monde le plus fidele, étoit „ refté dans la maifon jufqu'à ce qu'elle écroulât, „ il en avoit chaffé une douzaine de ces coquins, „ mais enfin obligé de céder au plus grand nom- „ bre, il vint me rejoindre à la ville-neuve. Le „ plaifir que je reffentis à la vue de cet honnête „ garçon, que je croyois ou tué ou brulé, m'em- „ pêcha d'être auffi fenfible que j'aurois naturel- „ lement dû l'être à la nouvelle des pertes que „ je venois de faire. N'avois-je pas bien fujet „ de me chagriner, mon cher Gellert, en appre- „ nant que tous mes lits, tous mes habits, tout „ mon linge, tous mes livres, tous mes papiers, „ tous mes meubles étoient réduits en cendres? „ & vous favez combien le ciel m'avoit prodigué „ abondamment tous ces différents articles. Je „ dois de grandes actions de graces á Dieu de ne „ m'être pas affligé un feul moment de toutes ces „ pertes. Ce n'étoit ni la réflexion ni la philofophie „ qui m'aidoient à les fupporter, ce n'étoit que „ la bonté de Dieu. Je n'avois fauvé qu'une „ vieille redingotte & deux mauvaifes chemifes, „ qui fe trouvoient de côté pour mon domeftique.

„ Le Dimanche matin comme on commençoit à
„ craindre aussi pour la ville-neuve, plusieurs milliers
„ d'hommes sortirent pour aller en rase campagne
„ & dans les vignes. Je suivis les autres avec
„ mon valet qui portoit mon petit paquet sous
„ le bras,

„ *Restes infortunés du plus beau sang du monde.*

„ Je trouvai un échalas rompu dont je me fis une
„ canne pour marcher à la distance d'un mile à
„ travers des sables brulants, jusqu'à ce que j'ar-
„ rivasse à la vigne d'un de mes amis. Là je trouvai
„ le plus nécessaire pour le manger & surtout de
„ la bonne eau. Depuis le 13 que je ne m'étois
„ pas trouvé dans un lit, & ici je fus encore
„ obligé de coucher sur la terre. Le lendemain
„ de mon arrivée je montai à cheval pour me
„ rendre à Hohenstein à quatre lieues de Dresde;
„ mais mon valet étant trop fatigué, après avoir
„ marché deux lieues, que je lui cédai ma mon-
„ ture, & je fis le reste du chemin à pied. Je
„ trouvai de bons amis à Hohenstein, qui avoient
„ aussi été brulés, nous vécumes tranquilles &
„ contents. Le Samedi suivant, après le service,
„ nous retournâmes à la vigne, & je me trouve
„ depuis en bonne santé, quoique, comme vous
„ n'aurez pas de peine à le croire, je ne sois pas
„ tout-à-fait dans mon assiette ordinaire.

„ Plusieurs milliers d'hommes sont encore moins

„ heureux que moi. Je n'ai pas perdu un feul „ ami, pas une feule connoiffance, foit par le „ boulet, foit par les flammes: je me porte bien, „ & j'ai fauvé de l'argent comptant. Ce que je „ trouve de plus gênant, c'eft de manquer d'ha- „ bits & de linge, & nous ignorons tous combien „ de tems il plaira à Dieu de nous laiffer dans „ cet état.

„ Ce que je regrette principalement, ce font „ mes livres, mes manufcrits & les projets qui „ ne devoient paroître qu'après ma mort & qui „ font en cendres. Quel bonheur pour les fots „ à venir ! Vos lettres, toutes celles de mes „ amis, & ma collection de lettres, où j'avois „ mis tant d'efprit, qui étoit deftinée à l'impref- „ fion, ... tout eft perdu.

„ Faites bien mes compliments à tous mes amis. „ Si je puis trouver le tems d'écrire aujourd'hui „ à Weifs, je le ferai. Dans tous les cas, je vous „ prie de lui montrer la préfente, ainfi qu'à „ l'honnête D*** qui fitôt que Dieu me rendra „ le repos & la paix, s'appercevra bien que j'ai „ perdu tous mes livres, car je le mettrai à con- „ tribution. Il faudra qu'il me fourniffe les Fon- „ demens d'une nouvelle Bibliotheque, à la Verité „ il ne le voudra peut etrê pas, fur tout en appre- „ nant que mon Manufcrit déja adopté par fon Fils „ eft perdu; mais alors je lui ferai une belle gu-

„ erre, & s'il veut la ſoutenir, j'ecrirai contre ſa „ petite perſonne un volume de Saytyres, format „ in 12°. epais de deux Mains, en un Mot de la „ groſſeur de ſon Corps.

„ Je vous prie d'aſſurer de mon profond reſpect, „ la maiſon St*** que Madame la Chambellane „ a bien fait de ne pas preſſer notre mariage, il „ faudroit que je jeunaſſe avec ma femme, au „ lieu que j'ai le bonheur de jeuner tout ſeul, „ mais dites lui, que je vous en ſupplie, qu'elle „ pourvoye á ce que ma future Epouſe ait trois „ mille Thalers de plus que ſi mon accident ne „ me fut pas arrivé, car j'eſtime avoir perdu cela, „ il n'eſt pas neceſſaire cependant qu'elle ait une „ maiſon, car je ne vois rien de ſi terrible que, „ l'Etat d'un homme, qui prend une femme pour „ avoir une maiſon, lorsque le feu emporte la „ maiſon, & que ſa chére Moitié lui reſte. „ —

Nous citerons encore l'extrait d'une autre lettre, du 12. Aoút 1760. addreſſée á Ferber, Secretaire du Cabinet á Warſchau.

„ Quelque dangereux & quelque rigoureux que „ fut pour nous, le Siége, il nous preſentoit „ cependant des ſcènes vraimant comiques, Madame Z*** ſa famille, toute ſa maiſon, & „ moi, nous etions tous entaſſés dans la chambre de Mr. H*** & là nous couchions tous. „ Au fond de la cour, dans deux petites pieces

„ voutées, etoit toute la famille D*** avec qua-
„ rante autres perſonnes jeunes & vieux. Les
„ chaſſis, etoient couverts de fumier. La belle
„ ſalle etoit tapiſſée du haut en bas, en fumier,
„ & ſous ces monceaux de fumier repoſoit tout
„ ce monde. Les uns gardoient un triſte ſilence,
„ d'autres prioient, mais on diſtinguoit au mou-
„ vement de leurs levres qu'ils reprochoient à Dieu
„ de les avoir reduits à de telles extremités, aprés
„ les prieres qu'ils lui avoient fait l'honneur de
„ lui addreſſer pendant quatre ans pour les pre-
„ venir. Dans un autre coin, on voyoit des
„ Kannengieſſers *) politiques qui faiſoient un plan
„ d'Operation, pour daun; mais bientôt la deſu-
„ nion ſe mit entre eux. Il y avoit un petit ar-
„ ticle, ſur lequel ils ne pouvoient pas ſ'accor-
„ der. Jl ne s'agiſſoit cependant que de ſavoir
„ s'il falloir faire le roi de Pruſſe priſonier avec
„ toute ſon Armée, où ſi l'on les paſſeroit tout
„ ſimplement au fil de l'epée. J'etois de ce der-
„ nier avis, mais la pluralité ſe trouva contre.
„ La veuve d'un pretre me tiroit á part pour me
„ dire tout bas á l'oreille; que nous devions bien
„ remercier Dieu; que ſi le roi de Pruſſe detrui-
„ ſoit nos maiſons & tuoit notre monde, ce n'etoit
„ que pour la cauſe de la Religion &c. &c. &.

*) Kannengieſſer ſignifie Potier d'Etain, Rabener fait ici illuſion, à ce Perſonnage ridicule d'une Comédie danoiſe.

Une autre Lettre de Rabener ſur les ravages de la guerre, lui cauſa pour ainſi dire plus de chagrin que la perte de ſa Maiſon, devenue la proye des flammes. Un ami indiſcret, à qui cette Lettre fût confiée, en tira probablement une copie, en peu de tems cette Lettre courut toute l'allemagne, il n'eſt point étonnant qu'un libraire intereſſé en ait fait ſon profit. Deux Lettres de Gellert furent attrappées de la même maniere, & imprimèes dans un même volume, en dix endroits differens elles etoient écrites avec la plus grande liberté, & pleines de ſaillies. Dresde etoit encore au pouvoir d'une puiſſance etrangere, on ne peut donc pas disconvenir, que l'auteur en effet, auroit dû etre plus circonſpect, il fut infiniment ſenſible aux faux jugemens que l'on porta ſur lui, d'aprés cette Lettre beaucoup de Gens le taxerent d'avoir un mauvais cœur, parce-qu'au milieu des circonſtances les plus triſtes, il avoit trouvé matiere à rire, & à plaiſanter, il falloit que Rabener paya partie á la Foibleſſé, partie a la Malignité, le Tribut indiſpenſable au quel paroit être condamné tout homme de Génie. On ne lui tint pas compte de ſes foins qour ſon valet Sa preſence d'eſprit, ſa Tranquilité philoſophique, ſes efforts au Milieu de ſes propres malheurs, pour conſoler ſes amis, tout cela fut traité de lègereté condamnable. Et pourquoi pas! il s'etoit ſans doute

egayé sur votre compte. Messieurs les Pédants. ! —

La paix rendit á Rabener toute la Gayeté, lui fournit de nouveaux travaux, & fut signalée par les faveurs de son prince. Il fut fait conseiller des tailles; au sujet de cette nouvelle promotion, il écrit à Weisse.

„ Nalles pas croire, mon bon ami, qu'en de„ venant conseiller des tailles, j'aie acquis un „ rayon de gloire autour da la tête. Ce qui me „ plait le plus, c'est que cette promotion a été „ faite à mon insçu, & de la manière la plus flat„ teuse, qu'elle me donne de nouvelles prèroga„ tives, & quoique sans augmentation d'honoraires, „ un peu plus de travail. Toutes ces considéra„ tions, & surtout la derniere, me font infini„ ment de plaisir. On m'avoit déja proposé de„ puis longtems des places plus lucratives, & „ plus honorables, qui néan moins n'exigeoient „ guéres plus d'assiduité; je les ai toujours refu„ sées humblement, j'ai repondu, que je ne „ craignois point le travail, & que je n'avois pas „ besoin de plus forts appointements: que je „ n'aspirois point à un rang plus élevé, que je „ consacrois le reste de ma vie aux tailles, par„ tie que je connoissois, &c. &c.

Ce fût à cette époque pu'il cessa ses travâux littéraires. Mes plaisanteries, dit il, ne feroient plus rire, on les trouveroit ameres; car, j'ai eu

En 1768. il alla à Karlsbad: ces bains ne produisirent point l'effêt qu'il en avoit esperé; au contraire il lui survint des etourdissemens periodiques, & des grandes foiblesses de tête, il eut même le 7. Mars 1769. une seconde attaque de paralysie, bien plus violente que la premiere. Depuis cette epoque sa santè ne se retablit jamais parfaitement. Il perdit toute sa vigueur & son activité son esprit même declina; à la fin de l'assemblée des tailles de l'année 1771. il eut une suffocation qui l'emporta, le hocquet le prit la veille de sa mort. Le 22. Mars, il se leva dans la Matinée, prit son Caffé á l'ordinaire, reçut même la visite d'un de ses amis, qu'il entretint de son voyage prochain à Leipzic. Sur les dix heures il se jetta sur un Sopha, & s'y assoupit, mais s'étant reveillé en sursaut, il sonna son Domestique, voulut profèrer quelques mots inintelligibles, et mourut tranquillement, sans agonie. —

Il aimoit infiniment le travail, au quel il sacrifia toujours ses plaisirs & sa santè. Il croyoit n'avoir jamais assès fait, quand il n'avoit que rempli strictement les fonctions de sa place, aussi les rendit il bien moins penibles pour ses successeurs, il légua au secretariat des tailles, un ouvrage bien propre à faire connoître toute l'étendue de son activité; c'étoit un recueil de toutes les ordonnances & de toutes les Declarations, rélatives

latives non feulement á la conftitution des terres, mais á la chambre des accifes &c. &c.

Il recueillit auffi avec des peines infinies, en cinq volumes in folio. Tous les edits & les declarations, les plus anciens, arretés par les affemblées des états, il y ajouta une table des matieres, par ordre alphabétique. Il joignit á ce repertoire une autre collection fous le titre de *Repertorium annale*, dans le quel il rangea chronologiquement tous les arretés de la chambre des tailles depuis le quinzieme fiecle, en indiquant toutes les fources comme le code Augufte &c &c.

N'etant encore que controlleur des tailles, il avoit compofé un volume fur les principes de la conftitution des tailles, qu'il explique d'après le droit civil, le droit canon, & le droit féodal, dans ces fujets fi arides, on remarque le bon Goût & beaucoup de connoiffances. Dans fes Difcours, comme dans fes rapports il a evité d'un coté les longueurs, & de l'autre l'affectation d'une elègance mal placée. Son exemple eft dans le cas de faire rougir ces beaux efprits qui fe regardent comme au deffus des affaires & ces pédants qui croyent que les beaux efprits font incapables de traiter les affaires. —

Weiffe fon confident, le peint en ces termes: Il etoit du petit nombre de ces hommes privilé-

giés que la Nature a doués de toutes les qualités qui sont necessaires á leur etat. — Il pensoit; il disoit tout d'une maniere qui lui etoit propre, ses bons mots couloient de source, il ne les cherchoit pas, ils paroissoient si naturels, si gais, si plaisans, & si spirituels, qu'il etoit impossible de ne pas en etre frappé. Son ame etoit toujours si pure, & si tranquille, que jamais son esprit n'etoit obscurci un seul instant par le chagrin ou l'inquietude. Les contretems de la vie humaine lui laissoient toujours asses de liberté d'esprit, pour pouvoir en observer le cotè plaisant. Jamais allemand nefut un convive aussi agrèable. Souvent il jouissoit du plaisir de voir sa presence ramener la gaieté dans une Compagnie. „ Ses bons mots „ dans la conversation, ne le cedoient en rien á „ ceux de ses écrits, il contoit admirablement „ bien, ses railleries etoient fines & piquantes, mais „ jamais grossieres, il epargnoit l'homme timide, „ mais il sappoit l'avantageux. La table qu'il „ frequentoit ordinairement á Leipzic, étoit le „ rendézvous de tous les gens de gout, ils sa„ voient y trouver le plaisir, & la joie. Tous „ ceux qui le connurent, conçurent pour lui de „ l'amitié & de l'estime, jamais lui present, la „ gaieté ne dègênera en licence. Mais il ne fai„ soit paroitre son esprit que devant ses amis: „ il ne le prodiguoit point aux grands & aux

„ riches. Il le cachoit au contraire, quand ils „ ne l'invitoient que pour l'entendre; jamais hom„ me n'avoit été par caractère moins plaisant que „ lui. Quand il savoit qu'on avoit fait fond sur „ sa gaieté, il etoit serieux.

„ Libre sans licence, & ouvert sans indiscre„ tion, il disoit toujours la verité, & ne mena„ geoit ni le rang, ni les personnes. Il n'accor„ doit pas facilement sa confiance, mais ses pre„ miers amis furent aussi ses derniers. Il etoit „ de tout cœur, pour servir ses amis, & les „ aida souvent de sa bourse, de son credit, de „ ses conseils & de ses lumieres. Il obtint la „ confiance & l'estime de ses superieurs, non par „ des souplesses, mais par ses connoissances, & „ son assiduité dans ses fonctions. Sa Satyre est „ plaisante, gaie, point amère, il etoit homme „ à aimer & á estimer de tout son cœur celui, „ dans le quel il trouvoit un ridicule, si d'ail„ leurs il lui reconnoissoit du merite.

„ Quoique Rabener ait plus ecrit en prose qu'en „ vers, nous ne laissons pas que de le placer par„ mi les poëtes, d'autant que ce n'est pas seule„ ment la rime, & la mesure, mais les images & „ l'invention qui constituent la poesie. „ Rabener „ dit Ramler, dans la preface de son le batteux, „ cet auteur favori de notre pays, a ecrit poeti„ quement en prose comme Lucien & Swift. Son

„ Genie ſatyrique & badin a du ſel, point de fiel.
„ Quelle béauté mâle dans ſes ecrits! que d'in-
„ ſtructions dans ſes critiques! que de richeſſes
„ dans ſes inventions! quelle galerie de tableaux
„ differens, quelle variété de caractères dans ſon
„ Teſtament de Swift, ſon conte du premier
„ avril, ſon dictionnaire allemand, ſa chroni-
„ que & ſa liſte des morts, ſes proverbes de
„ Sancho Panſa, & ſurtout dans ſes lettres. „

„ Les ecrits de Rabener ont eté traduits en
„ francois, en anglois, en hollandois, en da-
„ nois, & en ſuédois. „

C. F. GELLERT.

CHRETIEN THEOTIME GELLERT.

CHretien Théotime Gellert, naquit en 1715. à Haynichen en Saxe. Son pere eccléſiaſtique diſtingué par ſa pieté, après y avoir exercé pendant cinquante ans avec un Zèle infatigable les devoirs d'un vrai paſteur, mourut dans ſa ſoixante quinzieme année, & laiſſa treize enfans. Sa Mere, née Schüz s'y rendit tellement chere & reſpectable par ſon humanité & ſa bienfaiſance, que ſa mèmoire y eſt toujours en grande vénération; elle eut le plaiſir dans ſa vieilleſſe, de voir tous ſes fils avantageuſement placès, elle obtint ſur tout de grands ſecours de notre Gellert. Cependant celui-ci dans ſon enfance fut élevé d'une maniere fort dure, on l'employoit aux dernieres fonctions de la domeſticité. à l'age de douze ans, pour ſubvenir à ſes petites depénſes particulieres il copioit des denonciations, des memoires, des chartes, des actes Judiciaires, & ſe familiariſoit par ce travail avec le ſtyle ſi bizare de la chancellerie. Se trouvant au college du prince, il employa ce langage pour demander à ſon pere, des

C. F. GELLERT.

CHRETIEN THEOTIME GELLERT.

Chretien Théotime Gellert, naquit en 1715. à Haynichen en Saxe. Son pere ecclesiastique distingué par sa pieté, après y avoir axercé pendant cinquante ans avec un Zêle infatigable les devoirs d'un vrai pasteur, mourut dans sa soixante quinzieme année, & laissa treize enfans. Sa Mere, née Schüz s'y rendit tellement chere & respectable par son humanité & sa bienfaisance, que sa mémoire y est toujours en grande venération; elle eut le plaisir dans sa vieillesse, de voir tous ses fils avantageusement placés, elle obtint sur tout de grands secours de notre Gellert. Cependant celui-ci dans son enfance fut élevé d'une maniere fort dure, on l'employoit aux dernieres fonctions de la domesticité. à l'age de douze ans, pour subvenir à ses petites depénses particulieres il copioit des denonciations, des memoires, des chartes, des actes Judiciaires, & se familiarisoit par ce travail avec le style si bizare de la chancellerie. Se trouvant au college du prince, il employa ce langage pour demander à son pere, des

habillemens dont il avoit befoin, dans fa lettre, il faifoit paroitre l'accufateur & l'accufé qui tous deux débattoient leurs raifons devant le juge fuprême. A treize ans, avant que d'entrer au college il avoit deja fenti du Gout pour la poéfie. à la verité fon pere, qui l'aimoit auffi beaucoup, avoit compofé quelques petites pieces. Son frere ainé qui fut depuis furintendant des poftes, fe vantoit quelques fois en badinant, d'avoir enfeigné á notre Gellert les premiers élemens de la verfification. Son coup d'effai fut une piece á l'occafion de l'anniverfaire de la naiffance de fon pere. La maifon qu'ils occupoient etoit fi mauvaife qu'on avoit été obligé de la fupporter par quatorze ou quinze etais, c'etoit precifément le nombre tant des enfans que des petits enfans du vieux Miniftre. Ce rapport donna l'idée á notre jeune poéte de faire de chacun d'eux un etai de la perfonne & du nom de leur pere & de leur mettre á chacun dans la bouche un fouhait particulier. Ce premier effai poétique ne tarda pas à etre fuivi de plufieurs autres —

Gellert dans fon college acquit la connoiffance de la lettre morte des Poétes Grecs & Latins, mais il n'atteignit point à celle de leur efprit. Il ne faut donc point s'étonner qu'il preferat à Horace, Virgile & Homère, des allemands tels que Gunther, Neukirch, & Hank: mais affes heureux

pour rencontrer parmi ſes condiſciples Gärtner & Rabener, il s'eleva entre eux une noble émulation, & ils ſe donnèrent reciproquement des conſeils propres á faire valoir leurs etudes & à purifier leur gout.

En 1734. Gellert vint à Leipzic, & s'y dévoua entiérement á la Théologie. Quatre ans aprés ſon père le rappella. Il craignoit etonnament de ſe montrer en chaire. Il eſt ſûr que ſa premiere apparition publique ne fut pas des plus heureuſes; ſa mémoire lui fut infidèle. Il ne lui falloit pas moins de huit jours pour apprendre un ſermon. —

En 1739. á la ſollicitation de Valentin Ernſt Löſchers il conſentit á ſe charger pour une année de l'education de deux jeunes Gentilshommes de Luttichard proche Dresde. Il conſacra l'année ſuivante á l'inſtruction d'un de ſes neveux, & la cita toujours depuis comme la plus agréable & la plus heureuſe qu'il ait paſſée. Il ſe livra en ſuite avec zele á donner des leçons á tous les ſiens. Son amour extrême pour la vertu, lui rendit le vice en horreur, on pourroit cependant dire qu'il pouſſoit juſqu'au ſcrupule ſes ſentimens de Religion.

En 1741. il accompagna ſon éleve á Leipzic. Il y devint inſtituteur de pluſieurs jeunes gentils hommes, ce qui ne l'empecha point de s'abandonner á ſon goût pour la poéſie; jamais il n'avoit

ambitionné de connoiſſances fort etendues. Il avoit éprouvé que l'etude qu'elles exigent, etoit au deſſus de ſes forces, & que ſes frequentes attaques d'hypocondrie ne lui permettoient point de s'appliquer trop aſſidument au travail. Il avoit ſenti qu'il devoit chercher á épurer ſon gout, par la lecture, il choiſit parmi les anciens Cicéron, Quintilien, & Horace, & parmi les modernes le Spectateur anglois & Rollin. Ses amis les Auteurs des contributions de Bremes, lui furent auſſi d'un grand ſecours, il y avoit un an qu'il étoit á Leipzic, quand on y commença les delaſſemens de l'eſprit & de la raiſon, aujourd'hui ce journal peut paroitre indifferent, mais que les eſprits ſont plus rafinés, il eſt certain, qu'à l'epoque de ſa publication, on le regarda comme un flambeau deſtiné á éclairer l'allemagne. Gellert l'enrichit de fables, de contes, de poéſies morales & de quelques eſſais en proſe. Cet Ouvrage fut fort applaudi, quoiqu'il renfermât quelques pieces mediocres que les critiques ſuiſſes attaquérent d'une maniere triomphante.

Vers ce même tems Gellert ſe lia de la plus étroite amïtiè avec Jean Elias Schlegel. Elle etoit fondée ſur la conformité de leur caractére, de leurs moeurs & de leur gout pour la poéſie. Bientôt après il devint également intime des célebres freres Schlegel.

Il obtint en 1744. & en 1745. la permission d'ouvrir un cours public à l'Academie. Il sut se choisir une sphère également agréable á son gout & à son cœur. Il appliqua les belles lettres, qu'il prit pour texte à servir d'ornement á la vertu & á la Religion. L'orsqu'il fut reçu maitre des arts, il soutint une thèse sur la poesie des fables & sur les principaux fabulistes. Il ne se contenta pas d'instruire par ses lectures academiques; il voulut aussi le faire par ses ecrits. La fausse devôte qu'il fait paroitre dans un de ses contes & dans une de ses comédies, prouve combien il étoit dans le cas de distinguer la piété d'avec l'hypocrisie: cet ouvrage fut d'abord fort bien accueilli, mais il lui causa par la suite bien des dèsagrèmens. De même qu'il avoit déja sacrifié un de ses contes favoris, sur la simple représentation de Gärtner, qui lui observa que la morale qui y étoit annexée, pourroit nuire à celle des autres, de même il auroit renoncè à cette piece avant l'impression, s'il eut eu vraiment sujet de craindre qu'elle offensât quelqu'un, au reste pour en juger sainement ainsi que de ses autres comédies, il faut observer, quil les a moins composées pour le grand monde, que pour la classe ordinaire des citoyens. Il n'a point été chercher ses sujets & ses caractéres dans des climats étrangers, encore bien moins dans un monde idéal, il n'a voulu peindre que

l'allemagne, & les moeurs de ses plus nombreux habitans. Son Théatre ne presente rien de merveilleux; il ne le destinoit qu'à devenir instructif. Son dialogue en général n'est pas assez coupé, son style n'est point celui de la conversation. —

Dès qu il eut fait imprimer sa premiere comédie, il donna le premier volume de ses fables & de ses contes, ils eurent le plus grand succès, & furent traduits en plusieurs langues, les peintures agréables, le choix des sujets & la manière dont ils sont rendus font également honneur au cœur & à l'esprit du poête. Jamais il ne s'éleve trop haut, jamais il ne s'abaisse; dans ses contes, sa muse est une beauté qui plait par sa modestie, sans avoir recours à l'art. Pour donner une idée de ses fables nous citerons une anecdote, qu'il disoit lui avoir fait le plus grand plaisir. —

Pendant le fort de l hyver, un paysan de la Saxe s'arrêta un jour devant sa maison avec un chariot chargé de bois. Aprés s'être informé, si ce n'étoit point lui qui avoit composé de si belles fables, il le pria de l'air le plus satisfait, & tout en lui demandant pardon, d'accepter ce qu'il lui apportoit comme un temoignage de sa reconnoissance, & du plaisir infini que cette lecture lui avoit causé.

En 1746. Gellert voulut donner un Roman moins futile, & plus instructif, que ne le font ordinaire-

ment ces ouvrages. Il publia donc sa *comtesse suédoise*, (Schwedische Gräfin) mais cette histoire est trop compliquée & trop surchargée d'episodes merveilleux. A cette epoque il eut deux violentes attaques d'hypocondrie, dont il se ressentit jusqu'à la fin des ses jours, il chercha du soulagement dans l'exercice, il se retrancha sur le boire & sur le manger, il ne travailla plus tant, jamais de nuit; mais il ne trouva de consolation que dans des actes de Religion. En 1747. il ecrivit sa *consolation des incurables*. Cet Ouvrage fut aussi bien accueilli que les autres. On en fit plusieurs traductions, Formey y ajouta même un supplément. —

En 1747.. Il fit imprimer un volume de ses comédies. En 1748. il publia le second volume de ses fables, & de ses contes. —

Il avoit vécu pendant sept ans dans la plus étroite société avec ses amis les Auteurs du Journal de Breme. Mais ils s'étoient tous dispersés. Zacharie, Gisecke & Klopstock avoient quitté Leipzic, Conrad Arnold Schmidt, etoit à Lunebourg, Gärtner & Ebert à Brunswich, Cramer à Cröllwiss & Jean Adolph Schlegel à Pforta. Le seul Rabener lui tint encore compagnie pendant quelques années. Gellert fut trés sensible à ces diverses séparations. A la priere de l'ami qui lui restoit il recueillit ses lettres, & il corrigea ses poesies mora-

les. Celle fur l'orgueil paroit être la plus ancienne piece. —

Rabener obtint également de lui, de finir fon traité fur le Gôut du ftyle epiftolaire. Gellert avoit lui même reconnu ce que ces lettres contenoient de frivole & de défectueux; il les auroit corrigées, mais fa mauvaife fanté ne le lui permit point. —

En 1754. il publia fes poëfies morales & quelques contes. Il ne faut point s'etonner, fi ces derniers ouvrages ne furent pas accueillis avec autant d'empreffement que l'avoient été fes fables & fes premiers contes; les efforts critiques des fuiffes, les debuts de Hagedorn, d'Haller, de Klopftock &c.[&c. avoient accoutumé les allemands á un ftyle plus vigoureux & plus orné, à des inventions plus hardies, á un vol plus élévé. Deja depuis quelque tems il s'occuppoit de fes poéfies fpirituelles; jamais travail n'avoit plus flatté ni plus interreffé fon cœur. Pour les rendre plus généralement utiles, Gellert confulta plûtôt la portée la plus ordinaire de l'efprit des hommes que le genie de l'ode, jusq'auquel fa mufe plus modefte ne cherchá jamais á atteindre. Ces hymnes furent très mal jugées par le Journalifte de Góttingue, l'edification générale prouva combien la critique etoit injufte.

L'auteur n'y fut pas moins fenfible, dans l'appréhenfion que les éffets falutaires qu'il s'en etoit

promis, ne furent detruits par cette cenfure amère, mais fes craintes ne tarderent pas á s'evanouir, & plufieurs milliers d'hommes y trouverent la fource de leur bonheur. Elles furent placées parmi les nouvelles hymnes que l'on recueilloit pour les eglifes de Zell, d'Hanovre & de Copenhague. Les eglifes reformées de Leipzic & de Breme s'en fervirent egalement, & leur exemple fut fuivi par une infinité d'autres. Du fond de la Bohéme, où l'on ne lifoit que bien peu les poëtes allemans, un curé fut fi édifié qu'il ne fe contenta pas d'en temoigner par ecrit fon contentement á l'Auteur, il alla jusqu'à le folliciter trés vivement de paffer á l'eglife Catholique. L'aumonier d'une maifon puiffante de Milan, ecrivit auffi à Gellert pour lui rendre un compte fatisfaifant des merveilles qu'operoient fes cantiques. On les trouva à Vienne parmi les effets d'un jeune voyageur: il craignit que la cenfure, qui etoit encore fort févère ne l'en pûnit, mais le Baron de Swieten qui certainement etoit juge irrecufable en fa qualité d'infpecteur le raffura, en lui difant que l'interdit ne portoit point fur cet ouvrage, & qu'au contraire on y avoit la plus haute eftime, pour tout ce qui fortoit de la plume de Gellert.

Nous fommes bien loin de chercher a diminuer le merite des productions de cet Auteur, comme l'a voulu faire Unzer, mais nous ne pre-

tendons point leur prodiguer des eloges auſſi hyperboliques que l'a fait Abbt. Nous croyons cependant pouvoir dire avec lui dans ſon traité du merite. „ Les ecrits dé Gellert ſe ſont introduits „ peu á peu dans des maiſons, où autrefois on „ ne liſoit point. C'eſt par des exemples & non „ pas par des regles qu'il a fait connoitre la bonne „ poéſie, & qu'il a fait rejetter la mauvaiſe. Pour „ pouvoir juger ſainement de l'eſprit & du gout „ d'une nation, il faut en excepter les ſavants & „ ceux qui par une education diſtinguée ſemblent „ appartenir indiſtinctement á toutes les Nations „ inſtruites, & examiner la claſſe plus nombreuſe „ dés hommes qui n'ayant connu ni les moeurs, „ ni les uſages, ni les ſciences des pays etrangers „ ne peuvent être regardés comme imitateurs. „

Tandis que Gellert travailloit á ſes poéſies ſacrées, il s'occupoit en même tems, á recueillir ſes melanges, qui lui furent comme extorquées par l'injuſtice d'un Libraire, interreſſé qui vouloit faire imprimer ſous ſon nom des pieces que Gellert avoit déſavouées depuis longtems. Notre poëte ſe determina en conſequence á polir celles qui etoient ſuſceptibles de l'etre; á en ſubſtituer de bonnes á la place de celles qu'il ſavoit ne pas l'etre, & à indiquer lui même les defauts de ces derniers. Ayant obtenu en 1751. une chaire extraordinaire de Philoſophie, il ouvrit auſſitot un cours public

de poésie & d'eloquence. Quelque familier qu'il fut avec ces matieres, il ne se prèsentoit jamais, qu'aprés avoir prapéré son sujet : cependant il se servoit peu de ses cahiers, & parloit avec autant de liberté que d'agrèment. Il engageoit ses disciples á s'exercer d'après leurs propres idées, & par sa critique il les aidoit á perfectionner leurs essais, tant en prose qu'en vers. Au lieu de leur presenter des regles, il leur offroit des exemples puisés chez les meilleurs ecrivains. Disposant á la fois leur esprit á l'amour du beau, & leur cœur á la vertu. Ses sentimens de bienfaisance & ses instructions generalement utiles lui firent en tout tems des admirateurs & des amis Mr de Cransen gentilhomme de Silésie lui offrit une Pension, considerable, qu'il ne voulut point accepter par principe de modestie, mais le genereux Seigneur sur le refus du fils, la fit payer exactement à sa vertueuse mere deja fort avancée en âge.

La pieté filiale dont il etoit embrasé lui fit regarder ce bienfait comme un des èvenements les plus heureux de sa vie. Une autre fois un jeune Officier prussien, que la lecture des œuvres de Gellert avoit ramené á l'amour de la Religion, vint lui rendre une visite á Leipzic, l'accostant avec une ouverture de cœur melée de timidité, il lui dit: vous ne savez pas que „ je suis votre debiteur, „ cependant je vous dois & beaucoup, je vous

„ prie donc instamment d'accepter ce tribut de ma
„ reconnoissance, en même tems il lui remit un
„ rouleau entre les mains. Puis continuant son
„ discours, il ajouta, vous avez rendu mon cœur,
„ à la vertu, & ce bien m'est plus précieux que
„ le monde entier. Je vois approcher un de vos
„ amis, ne m'obligez point de repeter ma priere.
„ j'acceptai ce present écrivit Gellert au comte de
„ B. mais ma surprise & ma joie ne me permi-
„ rent point de lui faire une reponse. En ouvrant
„ le rouleau, j'y trouvai vingt louis, ce qui aug-
„ menta encore mon etonnement. J'aurois peine
„ á rendre l'impression que ce present fit sur mon
„ cœur. Ce n'etoit point l'or (il n'est point fait
„ pour toucher l'ame) non mon cher comte, ce
„ qui m'agitoit c'etoit une pensée, „ que je rougis-
„ sois d'avoir en presence de mon Dieu... la pen-
„ sée que je n'etois pas encore une Créature ab-
„ solument inutile C'etoit une voix interieure,
„ qui me disoit tout bas, de reprendre courage, de
„ regarder cet évenement comme un avis de ne
„ pas m'abandonner au chagrin qui me minoit „
précisement à cette epoque Gellert eut plus de sujet
qu'auparavant de réflèchir sur son impuissance
pour le travail, sur ces moments de malaise, sur
la pesanteur de sa tête sur ses éblouissements & sur
les accès plus repétés & plus violents de son hy-
pocondrie. Cette avanture ramèna dans son ame
un

un calme qui pour un certain tems ne laissa pas, d'influer sur sa santé. Malheureusement ses angoisses se renouvellérent bientôt. Il commença donc á s'occuper plus que jamais de l'éternité. Il se promenoit souvent soit en raze campagne, soit parmi les tombeaux. Ces promenades produisoient des effets bien contraires, car quelques fois il sembloit recouvrer toute sa serenité, & tantôt son imagination etoit en prise aux idées les plus melancoliques, il ne se consoloit veritablement que par des actes de bienfaisance; néanmoins cet honéte homme fut attaqué, dans je ne sai quel écrit, tant sur ces ouvrages, que sur la droiture de ses intentions, il avoue lui même qu'il eut besoin de se faire violence pour pouvoir resister á cette injustice. Pour s'eloigner des troubles de la guerre qui affligeoient l'allemagne en 1758. & pour l'interèt de sa santé, qui s'affoiblissoit de jour en jour, il se resolut d'aller á Bonnau chez Mr. le Chambellan Zettwiss, pour y jouir des agrèmens de sa conversation, de celle de son épouse, du comte & de la comtesse de Vissthum, & de toute leur famille. Après un séjour de peu de tems les Armées qui approchoient de ce Canton, l'obligeoient, de les accompagner pendant quelques jours à Eisenberg; à peine fut-il de retour à Bonau, qu'il se trouva enrhumè à la suite d'une promenade nocturne qu'il avoit faite à Meinewch

terre voiſine, de celle de Mr. de Schönberg. Bientòt il lui ſurvint un point de coté, & une fievre qui fit craindre pour ſa vie. Les attentions particulieres de la reſpectable famille, chez la quelle il etoit tombé malade, le Zéle & l'habiléte de ſon Medecin le Docteur Springsfeld de Weiſſenfels, les ſoins du Commandant pruſſien, les viſites de ſes amis de Leipzic, tout ſe réunit pour porter dans ſon eſprit, une tranquilité á la quelle il dût bientôt ſon rétabliſſement. —

Un mois aprés il apprit la nouvelle de la mort d'un de ſes amis, le jeune Baron de Cronek, ſes regrets furent proportionnés à l'eſtime qu'il avoit pour le merite & l'eſprit de Religion de ce jeune poéte, qui lui legua comme un ſouvenir ſon portrait, & une bague. Scs trop frequentes attaques d'hypocondrie empechoient Gellert de continuer ſes travaux poëtiques. Il commença des lecons morales. Elles eurent de ſi vifs applaudiſſements qu'il en fit ſon travail favori. Sa Converſation privée n'etoit pas moins inſtructive que les leçons qu'il donnoit en chaire. Sa correſpondance augmentoit de jour en jour, toutes les familles qui deſiroient trouver un precepteur honête & inſtruit, s'addreſſoient à Gellert Lorsque pendant la guerre il faiſoit ſes leçons publiques, il avoit auſſi un grand nombre d'officiers parmi ſes auditeurs, que l'on auroit pris ſa claſſe pour la ſalle d'audience d'un

general. Les deux princes de Pruſſe, Charles & Henri, l'honorèrent de leurs viſites, ce dernier á la fin de ſes campagnes lui fit préſenter par Mr. de Kalkreuter, le cheval qu'il avoit monté á la bataille de Freyburg. Tout le monde ſait qu'il eut un entretien aveo le grand Fréderic. Par conſideration pour le nom de Gellert, le General Hülſen exempta de quartier le lieu de ſa naiſſance. Un de ſes élèves qu'il aimoit le plus, le comte Maurice de Brühl, lui faiſoit deja depuis pluſieurs années (depuis 1761.) une penſion de cent cinquante Thallers, ſans que ſon cœur reconnoiſſant ſcut, quel etoit ſon bienfaiteur. Il n'y avoit point d'année qu'il ne reçut par la poſte des preſents conſiderables. Ses émoluments de ſa chaire extraordinaire furent augmentés, & à la mort de Maſcov, on lui donna ſa penſion, ſans qu'il l'eut ſollicitée; il ſe faiſoit même un ſcrupule de l'accepter. Après la mort du Roi Auguſte, Fréderic Chriſtian qui monta ſur le throne lui fit les plus riches preſents, & le fils de ce dernier qui lui ſuccèda comme électeur, donna ègalement à Gellert des preuves de ſon eſtime. Il n'etoit pas moins conſideré dans les pays étrangers que dans ſa patrie. Mais tandis qu'il recevoit ainſi au dehors des temoignages de l'admiration publique, le ver rongeur de l'hypocondrie le minoit interieurement. Dans l'eſperance de trouver du ſoulagement à ſes

maux, il ſe rendit en 1763. à Carlsbad. Il y fut enchanté de ſon entretien avec le grand Géneral Laudon. l'année ſuivante il fit une ſeconde fois le même voyage. Toutes les perſonnes qui etoient á ces bains, même celles du plus haut rang conçurent pour lui autant d'amitié que d'eſtime. —

Gellert en Societé avec d'autres profeſſeurs ſe diſtingua à Leipzic 1765. jusqu'à 1769. par des cours publics, auxquels aſſiſtèrent, l'Electeur & toute la maiſon electorale. Il y avoit la plus grande influence ſur l'eſprit de ſes éleves. En 1768. un an avant ſa mort, temoin d'une emeute parmi les jeunes gens de l'academie, il y fut infiniment ſenſible, & à la fin d'une de ſes lectures, comme ils etoient tous raſſemblés, il lèur addreſſa un diſcours pour les exhorter à la paix. Auſſitot on les vit à ſa requête & à la conſideration de leur profeſſeur, s'exciter reciproquement à une parfaite tranquillité.

Cependant il etoit facile de remarquer que ſa ſanté deperiſſoit de jour en jour, & l'electeur prit part à l'affliction publique. Il fit choiſir dans ſa propre écurie le cheval le plus ſur, & le plus doux, qu'il lui envoya à Leipzic, mais ſon corps etoit tellement affoiblis qu'il ne pouvoit ſupporter le moindre mouvement. Son intention etoit de corriger ſes ouvrages, avant que la nouvelle edition de 1768. fut publiée, mais ſes infirmités l'en em-

pecherent. L'année ſuivante il les dédia au prince, qui les reçut avec beaucoup de plaiſir. Peu de tems après il paſſa par Meiſſen, pour ſe rendre à Oberau, puis à Haynichen, & ce ne fut qu'avec douleur qu'il prit congé du lieu de ſa naiſſance ; enſuite il mit la derniere main à ſes lectures morales; enfin ſurpris par la mort il laiſſa le ſoin de publier ſes œuvres, à ſes amis Heyer & Schlegel. Au commencement de Decembre 1769. la diſſolution des fluides ceſſa, & cet accident fut accompagné des ſuites les plus facheuſes, & le 18. de ce même mois, il rendit ſon ame à Dieu, avec la reſignation la plus chrètienne... Cramer à qui il a laiſſé un manuſcript de ſon journal s'en eſt ſervi pour faire ſa Biographie. —

Pluſieurs de ſes éleves & de ſes amis ſe réunirent pour lui faire ériger un monument dans l'égliſe St. Jean. On y avoit la Religion qui prèſente à la vertu le medaillon de Gellert, couronné de lauriers; cette effigie eſt en bronze, les deux ſtatues ſont de marbre blanc. Sur le Piedeſtal de marbre noir on a gravé ſon nom, & ſur une plaque fixée au Piedeſtal on lit l'inſcription ſuivante compoſée par ſon ami Heyer. „ Une Societé d'amis & de comtemporains temoins de ſon merite ont élevé ce monument à cet apôtre & à ce modele de vertu & de Religion. Né le 4. Juillet 1715. il eſt mort le 18. Decembre, 1769. Le Profeſſeur

Oeſer lui éleva auſſi un monument en marbre blanc qui exiſte dans le Jardin de Wendler. Les buſtes de Gellert par Bauſens & Geyſers, & ſurtout le premier d'après Graf, ſon medaillon par Stieler á Dresde, les camées par Kaugsdorf, les pieces de porcelaine de la manufacture de Miſnie, ornées de ſon portrait, ſa tête en cire par Spohlen, enfin le medaillon en porcelaine executé à la manufacture de Berlin, ſont les eſſais qui ont le mieux réuſſi pour faire paſſer ſon image à la poſterité. Ses meilleurs eloges, & les plus fideles hiſtoires de Gellert ſon dûs à Erneſte, Cramer, & Garve."

KLEIST.

CHRETIEN EWALD DE KLEIST.

Kleist naquit à Zœblin en Pommeranie en 1715. à peine eut-il atteint l'age de neuf ans, que ses nobles parents l'envoyerent à un college des jesuites, dans la Haute Pologne; delà il passa à l'Academie de Danzic. Deux ans aprés il alla achever ses etudes à l'Université de Kœnigsberg. Il y fit un cours de philosophie, de geometrie & de droit: S'apliqua a l'etude des langues modernes, & surtout à la connoissance des anciens classiques. Il y devient trés versé dans la Litterature Pollognaise, comme l'observe Hirzel dans son eloge de Monsieur de Blarer, page 326.

Ses etudes finies, il alla en Dænnemark pour y voir ses plus proches parents. Plusieurs d'entre eux, & nommément les deux généraux Stoffelt & Polkersohn, l'engagerent a y prendre du service. Il avoit alors vingt-un ans. On peut dire hardiment, que Kleist, par la nature de ses etudes étoit déja préparé à sa nouvelle carriere. Cette verité sera d'autant mieux sentie de nos jours, qu'il n'est plus rare de voir un grand nombre d'officiers, lire Xenophon & Tucidides, qui ne

rougiſſoient pas plus d'étre auſſi bons ecrivains que généraux experimentés, & que nous voyons des princes dont le front eſt doublement ceint du l'aurier d'Apolon & de Mars. Il y a déja longtems que l'on a obſervé que la guerre n'excitait pas moins de genies, qu'elle n'en étouffoit. — Kleiſt dût à la guerre une nouvelle énergie d'eſprit & de ſtile. Sans la guerre nous n'aurions jamais eu de lui Ciſſides & Paches, poëme que l'auteur lui même ſe plaiſoit à nommer un petit Roman guerrier — peut être que ſans la guerre, il ne nous auroit point donné l'ode à l'armée Pruſſienne, ſans la guerre énfin, Kleiſt n'auroit peut-être jamais éxcité le Grenadier Pruſſien (Gleim) à imiter les chants de Tirté. — On rapporte qu'un jour Kleiſt étoit ſi occupé de la lecture de Milton, qu'il oublia de relever les ſentinelles. Cette faute eſt bien pardonnable à celui qui finit par mourir ſur le champ de l'honneur.

Notre Poéte renonça bientôt au Dænnemark, ou le ſervice ne lui fourniſſoit aucune occaſion de ſe diſtinguer. Il alla en Pruſſe. Le grand Fréderic qui venoit de prendre les rènes du gouvernement, lui donna de l'emploix dans le Régiment du Prince Henry. Il ne tarda pas à ſe lier avec Gleim, Spalding, Ramler, Sulzer; Krauſe, le Général Stille & Hirzel qui ſe trouvoit alors à Potsdam. La converſation de ſes hommes célébres,

le confoloit des chagrins d'un amour malheureux. Le roy qui, lors qu'il lui avoit été prefenté lui avoit accordé une Lieutenance dans le Régiment du Prince Henry, le fit Capitaine à la recommandation du Gèneral Stille. Nous citerons ce que le Général lui même écrivit à ce fujet à Lange. „ J'ai
„ cherché à donner au grand Fréderic une bonne
„ idée de cette âme fi noble, & je crois avoir
„ fi bien réuffi, que j'efpere tout pour fon avan-
„ cement. Il n'en fait cependant rien encore, & je
„ vous prie de ne l'en inftruire ni directement ni
„ indirectement." —

Il fe delaffoit des fatiques du fervice avec Virgile, Horace, & les mufes. La premiere piéce que nous ayons de lui, fut adreffée à fon ancien cammerade de college, Adler, alors Capitaine de cavalerie. On y trouve d'avance le chantre futur du printems. Qu'il peint agréablement les beautés de la nature, quelle douce harmonie! que fon langage eft refferé! quelle richeffe d'idées! On y decouvre auffi fon gout pour la vie champètre. L'auteur de fon eloge nous dit qu'il avoit l'habitude de fe promener feul „ tous les jours, &
„ même par le tems le plus rude. Il apelloit ces
„ promenades folitaires, fa chaffe d'images poé-
„ tiques." Ainfi que l'on fait tous les ecrivains originaux. Kleift, ne puifoit donc pas feulement dans les livres, il confultoit celui de la nature. —

Ses liaiſons avec des hommes encore à l'abri de la corruption du vice, ajoutoient á la douceur de ſon humanité toute particuliere. —

Il a conſervé dans ſes chefs d'œuvres le même metre dont il s'étoit ſervi dans ſon epitre à Adler; il s'attacha beaucoup aux vers blancs, & les demonſtrations du Profeſſeur Meyer, leur fit moins de partiſans, que l'exemple de Kleiſt Ce fut auſſi lui, qui fit le premier eſſai de ces vers d'hexamètre, au commencement des quels il ajouta une ſilabe, & qui furent nommées amphibrachiques. —

Peu de tems aprés il compoſa ſon hymne à Dieu. Il la fit inſerer dans les delaſſements de l'eſprit & de la raiſon. Kleiſt eut toujours un profond reſpect pour la divinité, mais (comme nous le dit Schmid) il ne la connut que par le Flambeau de la nature, car il ne s'embaraſſait point de la révelation.

Il compoſa en 1744. au milieu du tumulte des armees, ſon ode melancholique dans laquelle il ſoupire d'une maniere ſi touchante aprés le repos. A la ſuite d'une petite intrigue il ſe prit de diſpute, & ſe battit avec le Lieutenant Stojentin, qui le bleſſa dangereuſement à la main. Il fut dont obligé de garder la chambre. Gleim le vennoit voir ſouvent, un jour que leur converſation étoit tombée ſur la poéſie, celuici lui lut ſon épitre à la mort, qui commence par ces mots:

Peut tu donc aussi aimer, o mort? cette piéce fit tant rire le malade, que sa playe se rouvrit, qu'il falut bien vite lui appliquer un fort bandage pour refermer la veine.

L'amitié rendit Kleist aux muses, dont la guerre l'avoit eloigné pour quelque tems. Guidé par son esprit hardy, il voulut faire l'essai d'un poéme épique, & choisit Colomb pour son Héros, mais Gleim l'engagea à prendre un sujet plus élevé, quoique peut-être moins poétique, savoir le createur de la nature, il entreprit donc son poéme immortel: Le printems, qui parut pour la premiere fois en 1749. dans un tems, où malgré les differens éssais, qui avoint deja été fait dans ce genre, il y avoit une infinité d'esprits récalcitrants qui refusoient de croire que la langue allemande fut susceptible, de récevoir cette harmonie sublime, & ce coloris si frais, si brillant dont Kleist sut lui donner. Ce poéme est dans le genre de la *descriptive poetry.* Pope dans sa jeunesse avoit chanté la foret de Windsor; mais dans un age plus avancé, ce genre de poesie lui parut aussi leger qu'un repas qui ne seroit composé que d'Ananas. Thompson fut néanmoins lui rendre tout son crédit, c'est avec raison que l'on peut dire de ce poéte: *Ut pictura poësis.* Une foule d imitateurs inconsiderés éblouis par sa gloire se mirent à entasser description sur description, tableaux sur tableaux, mais sem-

blable à un éléve en peinture qui plein d'admiration pour l'ouvrage d'un grand maitre, se flatte de devenir encore plus grand, en peignant scrupuleusement chaque feuille, chaque insecte, & jusqu'au moindre poil de cet insecte; il représente tout dans une même grandeur, sans perspective, & par consequent sans éffet; dans ces cas les details minutieux accablent. Pour plaire il faut des proportions & du choix. —

Un semblable réproche ne sauroit être fait à Kleist. Son poëme n'est point un assemblage d'idées empruntées: Celles qu'il a employées, il les a trouvé dans les champs, dans les forets, sur les montagnes, & ne les a liées qu'après les plus soigneuses recherches. Si Thomson a réussi merveilleusement bien dans les tableaux noirs & propres à exciter l'horreur & l'effroi, Kleist n'a pas été moins heureux à traiter les sujets riants; on pourroit comparer le premier à Vernes & à Salvator Rosa, & le dernier à Dieterich & à Claude Lorrain. Thomson coupe toujours son poëme par des episodes rommanesques, Kleist au contraire n'employe point assés de sujets vivants. —

L'anecdote suivante se trouve dans la nouvelle bibliothéque des belles Lettres T. 1. page 132.
„ Un jour Kleist lut à un de ses amis trente
„ ou quarante vers d'un Supplement à l'été (peut
„ être de Thomson) cet ami l'engageant à con-

„ tinuer: Non jamais lui repondit il, depuis que „ j'ai mieux connu Thomſon, je deſéſpere de „ jamais pouvoir l'egaler, & je regarde même mon „ Poëme du printems comme une etourderie " cet exemple ſert à nous prouver que ſi ſouvent un grand Poéte, en fait naitre une infinité de mauvais, il ſe peut qu'un génie. d'ailleurs heureux ſoit découragé par un poéte qui l'aura précedé. Qu'il eſt donc heureux pour la poéſie allemande que Kleiſt n'ait point étudié Thomſon, avant que d'avoir compoſé le printems. Son Ode à Ramler intitulée la vie champêtre peut-être regardée comme un ſupplement au printems.

On reproche à Kleiſt de n'avoir pas aſſes lié les ſcenes variées de la nature, mais peut-être eſt-ce, moins ſa faute, que celle du genre qu'il a traité, le peintre poétique en payſage, s'attache aux ſituations, à remplir les vuides, le poéte hiſtorique s'attache à la chronologie. Il eſt facile de conſulter ſur les bornes de la poéſie & de la peinture le laocoon de Leſſing. —

Kleiſt a beaucoup fait de corrections dans les dernieres éditions du printems. Il y a auſſi ajouté de nouvelles poéſies- qu'il avoit d'abord deſtinées à ſervir d'epiſodes à ſon poéme. Les Tableaux d'une inondation, eſt un eſſai dans le genre de la terreur. Son epitre intitulé: Le mécontentement adreſſé a Sulzer, n'eſt que l'avantpropos d'une

quinze jours. Je crois que c'eſt la melancolie qui eſt apréſent ma minerve. —

Depuis votre depart le célébre naturaliſte M. Edelmann, eſt venu trouver le roi pour lui demander un azile, ou il fut à l'abri des pourſuites du clergé. — C'eſt domage qu'il ne ſoit point allé à Berlin, il auroit pu gagner quelqu'argent, en y mariant l'officier du régiment de Haok avec ſa dulcinée. Il y auroit, je crois été tout auſſi diſpoſé, que le ſoldat qui a fait la ceremonie. — Mad. Arndt, la conſeillere de cour, m'a fait dire qu'elle attendoit ſon mari cette ſemaine. Je vous attend auſſi, & je ſuis avec la plus vive tendreſſe, mon très cher ami &c. &c. le 23. Juillet 1747. —

J'ai éprouvé de nouveau à votre depart combien je ſuis malheureux, quand je perds un ami. Au milieu d'un cercle charmant & gai, que j'ai ſouvent cherché pour me diſtraire, j'ai toujours été mauſſade, je ne peu m'y trouver que de corps, mon eſprit étoit ailleurs. Ma douleur n'a plus de bornes depuis qu'il m'a été confirmé que mon infidelle avoit epouſé un catholique, & qu'elle avoit pouſſé le deſir de lui être agréable, jusqu'a embraſſer ſa Religion: Et ſur tout depuis l'abſence de Gleim, nous ſommes éloignés de vingt lieuès l'un de l'autre. Il vient d'être nommé Secretaire du Chapitre de Halberſtadt.

Je

Je reçois dans ce même moment deux lettres, une de lui, l'autre de vous. J'éprouve un plaisir que je n'osois plus éspérer. Écrivéz moi donc souvant que vous étes heureux & content, affin que je le puisse étre aussi. —

Mes chagrins m'avoient empeché jusqu'ici d'aller ches le conseiller Arndt, mais enfin je m'y suis présentê hier. Vous avez été pendant une heure entiere le sujet de notre conversation; aprés vous avoir plaint on a fait votre panégyrique le seul conseiller vous reproche d'être un peu trop vif, je n'ai pu lui donner tort, au reste nous nous croyons trés fermement que ce leger defaut se passere avec le tems. Vous ne me marquez point si vous avez remis ma lettre à Mr. Bodmer, & ce qu'il vous a dit de ma piéce sur la vie champétre. Selon toute apparence il n'en est pas content, & il a bien raison, car je ne le suis pas moi même. J'en ai supprimé la moitié, dans l'espérance de la mieux refaire, ou en cas que je n'y réussisse point de l'abandonner entiérement; je vois par experience que la satisfaction intérieure est la meilleure muse, ainsi vous pouvez être persuadé quand je vous enverrai quelque chose de bon que j'ai le cœur content. Les Odes de Mr. Uz sont enfin complettes, & seront imprimées à pâques prochaines. Je doute qu'il accepte la proposition que Mr. Bodmer lui a feit faire par Mr. Gleim, de composer une tra-

gédie d'aprés Milton, ou même d'autre poétes, & dont Mr. Bodmer fournira le plan. Je ne lui crois point le génie tragique : d'ailleurs il travaillera comme moi, c'est a dire peu & lentement; je ne connois perfonne qui foit plus capable de cette entreprife que Mr. Gôze, de Worms, qui eft plein de feu, & qui a une patience angélique. Je fuis convaincû que fous la direction de Mr. Bodmer, il fera qu'elque chofe de bon, tout annonçe une reconciliation prochaine entre M. M. Gleim & Lange. Ils s'écrivent deja plus fréquemement, & comme voifins, il eft à préfumer qu'ils fe feront bien une petite vifite. Le prémier m'a dit avoir appris á Halberftadt, que le Général Stille s'entretenoit avec Lange, comme autres fois Mécene avec Horace. Il l'a fait venir chez lui avec fa Doris dans un caroffe à fix chevaux, & la retenû pendant trois jours. Vous avez fans doute deja lû en fuiffe la traduction de l'Auti-Parnaffe. Qui fe trouve parmi les Odes de Lange: C'eft l'ouvrage du Général: Je l'eftime encore bien plus de s'occuper ainfi, dans fa préface il a attaqué le traducteur fuiffe des victoires de *Frédéric.* En cas que Mr. Bodmer connoiffe le Général, engagez le à impofer filemce à l'Auteur qui lui a déplû. Le Général a du Crédit á la cour, il peut y rendre beaucoup de fervices aux poétes allemands. Et il ne feroit pas pardonnable, pour appuyer une critique

minutieuſe, de nuire à la cauſe commune, ou de decourrager un protecteur. J'apprends que M. le Profeſſeur Meyer, de Halle, veut devenir poéte, à quelque prix que ce ſoit; on m'a dit qu'il commençoit ainſi une ode, ſur le mariage de ſon frere:

„ Enflammé d'ardeur fraternelle, je chante maintenant ton amour, dans le raviſſement de ma *poitrine*. Ah! que ne puis je peindre en belles couleurs, les Charmes de ton amie. Et *le jeune plaiſir de ton amour.* „

Si jamais j'ai *un jeune plaiſir*, çe ne ſera pas lui qui le chantera pour moi, il le rendroit bien vite décrépit. Comment eſt il poſſible qu'un homme de bon ſens, & qui s'érige en critique, faſſe imprimer une pièce, tout au plus digne d'une (Blocksbergmäßiges Zeug) aſſemblée de ſorcieres. Je voudrois bien voir la critique que Lange a faite de çette ode: Car je crois que ces Meſſieurs ſe traite bien doucement entre eux. —

Il eſt fort poſſible que j'accepte un jour la propoſition que vous me faites de venir en ſuiſſe; mais il faudra que préalablement je ſois parvenû á avoir une compagne, ce que je ne vois encore que dans le plus grand lointain, il ſe pourroit même que je mouruſſe ſans l'avoir obtenue. J'en ferois cependant volontiers le ſacrifice, & je me contenterois de végèter, comme j'ai fait jusqu'apréſent,

si je pouvois seulement trouver à Potsdam un ami, tel que mon cœur le desire. J'aime infiniment Zeidliz, il surpasse cent savans en bonte & en bon sens, mais je ne puis m'entrétenir avec lui de ce que j'aime, hélas de quel monde le ciel m'enverra-t-il un autre Hirzel. — 29. Nov. 1747.

Que je suis enchanté d'apprendre que vos anciens chagrins se dissipent. La societé de vos parens & de vos amis les diminuera peu à peu, & enfin votre charmante amie & votre heureux établissement en effaceront jusqu'aux traces. Je m'estimerois bien heureux, mon ami, si j'avois un seul des avantages dont vous jouissez, mais, outre que je n'ai ici ni parent, ni ami, ni maitresse... je n'ài pas même la moindre esperance d'obtenir de l'avancement dans mon état.

J'ai reçû une lettre de Mr. Bodmer datée du 7. Dec. 1747. elle a donc été quatre mois à me parvenir. Je suis enchanté que ce grand homme m'offre son amitié avec tant d'empressement. Je commence à faire plus de cas de mes poësies, depuis qu'elles m'ont gagné un ami semblable. Je desirerois qu'il me fût possible de me rendre toujours de plus en plus digne des sentimens qu'il me temoigne: mais les muses m'ont entierement abandonné depuis que vous & Gleim

m'avez enlevé tous mes plaisirs, il ne m'a pas eté possible de composer deux lignes. Je sens que le Retour du Printems me ranimera, mais nos manœvres frequentes absorbent tout mon tems.

J'espere que vous avez deja vû le nouveau Journal dont Lange est l'Editeur. Il est fort gouté dans ce pays ci, & le General Stille l'a mis en credit à la Cour. Sí la suite repond au commencement que j'ai vu, l'ouvrage méritera certainement des éloges. Je crois même que le *Peintre des mœurs*, excepté, c'est le meilleur de nos journaux Allemands. Les Odes de Mr. Uz vont paroitre: il est constant qu'elles sont très belles, & qu'elles surpassent infiniment celles de Mr. Hagedorn. — Le 13. Mars 1748.

Comment vous portez vous, mon cher ami, dans votre nouvel Etât du mariage? bien j'espere, & je vous en felicite. Je desirerois cependant, qu'au sein même de votre bonheur, vous me trouvassiez de manque, & que vous me croyez en etât d'ajouter encore à votre felicité: mais il me semble impossible, que dans les bras de vos amis, & de votre chere épouse, vous vous apperceviez seulement de mon absence. . . Ah que je sens durement la votre! & d'autant plus que depuis votre départ, je suis condamné à ne

m'entretenir qu'avec des sots. . . J'ai tort. . . un nouvel ami, que je me suis fait depuis six mois, Mr. de Ponikau homme d'un Caractére excellent, plein de gout, & favori des muses, m'a rendu mon sort plus supportable.

J'ai enfin achevé ici le premier chant des plaisirs champêtres, ou du Printems, nouveau titre que Mr. Gleim a donné à cette piece. Je crois qu'elle a gagné du côte de la versification, j'ai supprimé tout ce que j'ai cru superflu, comme la longue tirade sur le mécontentement des hommes, il est vrai que par ci par là j'ai fait quelques augmentations quoiqu'il en soit, je tremble sur le sort de cet ouvrage: il est trop foible pour repondre à l'idée qu'on s'en etoit faite. — Le 12. Octobr. 1748.

Que je suis enchanté que vous ayez trouvé une femme qui vous convienne: je ne veux pas vous en feliciter beaucoup, car que feroient mes compliments, à un homme qui possede tout & qui n'a qu'a jouir. —

Ne vous étonnez point de voir mon Printems paroître si imparfait. C'est la faute à Mr Ramler, qui a eté mon critique. Il y fait des changemens si importans, que je n'oserois point le priver de l'honneur qui lui appartient. C'est ce motif, qui m'a déterminé á donner mon edition

incomplette avant la sienne, qui paroitra peut être aussi cette année, il doit dire, dans sa preface que l'auteur du Poëme, son ami, lui a permis de faire tels changemens qu'il trouveroit convenables. Je crois que son Edition sera aussi augmentée de plusieurs passages que j'avois supprimés, comme celui de l'amour, le soir, le mécontentement des hommes, le tableau de la mer & le jugement favorable de Mr. Bodmer, dans ces nouvelles lettres critiques, sera dû à la seconde Edition, mais il est au dessus de la premiere. Je vous prie de faire bien des complimens de ma part à ce grand homme. Potsdam, le 31. Janvier. 1750.

P. S. Vous savez sans doute que Mr. Gleim, est devenu vicaire. Je me propose d'aller bientôt lui faire une visite, pour voir *l'Amour* en surplis. Il y a environ neuf mois que j'ai obtenû la commission de Capitaine (Staabs-Capitain) & je suis le premier à passer en pied.

Rous pouvez joindre à votre Edition, le supplément de la nouvelle édition du Printems, si toute fois vous trouvez qu'il mérite l'impression. Je desirerois que la piece à Wilhelmine fut retranchée. Elle est venue chez moi l'année derniere, & j'ai sû qu'elle ne m'avoit point eté infidele, au contraire elle m'a toujours attendu,

jusqu'au moment d'ètre fiancée. Un de mes. — Mais non, c'etoit un lâche qui mettoit tout ſon bonheur dans les richeſſes. Quand elle lui a fait l'aveu de ſon attachement pour moi, & qu'elle lui a temoigné le plus ardent déſir de rècevoir de mes nouvelles, il lui a affirmé que je ne penſois point ſerieuſement à elle, & non ſeulement il ne m'a rien dit de tout ceci, mais il m'a annoncé ſon mariage conſommé ſix mois avant qu'il fut celebré. —

Dans cette piece il y a deux ſtrophes qu'on pourroit ſupprimer, puisque vous les trouvez romanesques, & mauvaiſes; l'une des deux cependant peint bien mon vray caractère. Je l'ai ecrite d'après les ſentiments dont j'etois affecté. Je conviens être un petit heros dans ce genre: pour obtenir ma Wilhelmine, je n'aurois point craint d'expoſer ma vie dans une affaire, & je penſe de même encore dans ce moment. L'épiſode ſur le mecontentement des hommes me paroit ne rien valoir, les penſées ſur le ſoir, ne ſont pas meilleures. Cependant je vous laiſſe le maître abſolu de les retrancher, on d'en faire uſage; j'ai plus de confiance dans le jugement des autres que dans le mien.

Je préſume que vous êtes déja inſtruit du tour que m'a joué Mr. Sulzer avec le poëme de

Noé. Il me l'a envoyé en me l'annonçant comme l'ouvrage d'un auteur inconnu, & en me priant de lui en dire mon avis. Il est certain, qu'après en avoir lû quelques vers, je pensai devoir l'attribuer à Mr. Bodmer, mais mon cœur ennemi de tout soupçon, me fit rejetter bientôt cette idée. D'ailleurs, quelles raisons Mr. Sulzer pouvoit il avoir, de me céler le vray nom de l'auteur. En suite je ne trouvais point probable que Mr. Bodmer qui publia tant décrits, eut eû assez de tems pour composer un poéme aussi considerable. J'ecrivis donc très librement à Mr. Sulzer ce que je pensois de l'ouvrage. J'en aurois fait tout autant quand même j'aurois su qu'il étoit d'un si grand maître, mais j'aurois plus craint de me tromper dans mon jugement. Voici à peu près en quels termes je me suis exprimé, je lui ai dit si je ne me trompe: que petois charmé de l'innocence & de la candeur, des vertus sublimes, des sentiments distingués, qui brilloient de toutes parts dans ce poéme, que je ne pouvois retenir mes larmes à la lecture de plusieurs passages, & que je regardois le génie de l'auteur, comme une mer immense, dans la quelle le mien étoit absorbé comme une simple goutte d'Eau. Que neanmoinx je n'étois point content de plusieurs choses: par exemple, de ce que Dieu ignoroit ce qui se passoit sur la terre,

& de ce qu'il ordonnoit à Noé de lui en rendre compte: — de la ſatyre ſur les peuples de notre tems, le maſſacre de la St. Barthelemy &c. &c. j'ai fait part de ma critique á Mr. Gleim, mais c'eſt bien contre mon intention que je vous ai entrainé dans une querelle avec lui & Mr. Sulzer. Je me ſuis défendû de mon mieux; quant à la Satyre j'ai enfin reconnû mon tort, mais quant au manque de prévoyance dans la perſonne de Dieu, je ne ſais point encore que je n'ai point eû raiſon de la condamner. Au reſte ce n'eſt qu'une bagatelle c'eſt un ouvrage immortel & les Allemands peuvent ſe vanter avec ce poëme & celui du Meſſie d'avoir commencé où les autres nations finiſſent. Le 4. Novembr. 1750.

En 1768. Kleiſt vint à Zuric avec l'intention d'y faire des recrues, ce qui lui attira des chagrins; neanmoins il y paſſa les jours les plus heureux auprès de ſon ami Hirzel, mais laiſſons le parler lui même. —

Je ne preudrai point congé de vous, mon cher ami, je n'ai pas même le tems de vous écrire tout ce que je ſens pour vous, & pour le reſte de nos amis. Nous nous ſommes ſelon toute apparence ſéparés pour ne jamais nous rejoindre. Je partirai d'ici ſamedi prochain. Ah! que ne puis-je m'en diſpenſer & reſter dans un de vos cimetieres. — Schaffouſe le 25. Marz 1753.

De Potsdam le 16. Augnst 1753.

Jamais nous n'avons été auſſi ſurchargés de manœuvres que cette année. Le premier de Septembre prochain nous aurons, auprès de Spanda un camp de 50,000 hommes. Le Roi s'occupe plus que jamais de ſes troupes. Parcequ'il s'ennuie beaucoup depuis le départ de Voltaire & de Maupertuis pour la france.

Engagez, je vous en ſupplie, Wertmuller, à donner une traduction françoiſe — entiere du Printems je la déſire, moins comme auteur, que comme un moyen de me faire plus facilement connoître du Roi & des Princes, qui ne liſent aucun ouvrage Allemand. Il n'en faudroit point d'avantage pour me procurer de l'avancement. Notre Prince (Henri) en tient plus table que très rarement, mais j'ai eu l'honneur de ſouper avec lui plus de vingt fois. Cependant comme on ne parle que par monoſyllabes, quelque peu que l'on s'ache, encore ne peut on pas le mettre au jour. Si le Prince n'apprend point à me connoître, j'ai au moins l'avantage de le connoître de plus en plus il a le meilleur cœur du monde, & une intelligence toute extraordinaire. Francheville traduit ici le Printems, mais il n'entend pas aſſez l'Allemand & ſa traduction ne vaut rien. —

— Mais suivons l'histoire. La nouvelle guerre qui s'alluma en 1756. fournit à Kleist de nouvelles occasions de développer ses talents militaires. Il fut fait Major du régiment de Hause & envoyé en garnison à Leipzic. Le 25. Juin 1767. il écrivit de cette ville à son ami Hirzel.

„ Il y a déja long-tems que je vous aurois „ écrit si j'eusse pû suivre les inclinations de mon „ cœur, mais je me trouve dans un autre règiment; „ & depuis le matin jusqu'au soir je suis si occupé, qu'á peine ai je le tems de manger, jugez donc si j'ai celui décrire, quelque penible que soit ce travail, je le fais de bon cœur, & je ne néglige rien pour que nous soyons bientôt en état de faire campagne. J'espere que nous ne resterons pas long-tems en garnison, & que nous recèvrons bientôt l'ordre de marcher, car nous manœuvrons aussi bien que les vieux corps, & nous avons dans le régiment 600 hommes de troupes nationales. Je vais vous dire ce qui m'á engagé á quitter le regiment du Prince Henri après la mort du Major de Blumenthal. Comme il ny avoit au régiment ni Colonel ni Lieutenant Colonel Blumenthal comme plus ancien Major étoit commandant. Binius, que nous connoissez devoit lui succeder, mais il n'étoit point aimé du Prince & comme celui ci vouloit donner la

place á un favori-il s'arrangea de maniere à faire nommer un françois nommé de Guede qui étoit dans le Régiment du Prince Royal. L'étois un passe droit fait à tous les officiers du Régiment, mais aucun n'en souffroit autant que moi puisque j'etois le plus aucien capitaine: aussi fis-je mes plaintes, & pour me dedomager on ma nommé Major dans le Regiment du General de Hausse. Mon changement me fait grand plaisir, parceque si je ne suis pas tué, j'ai l'espérance d'avoir une garnison plus avantageuse que celle de Potsdam, mais je n'aime point à voir mon régiment rester dans l'inaction; au reste je crois que nous serons bientôt employès, & qu'il ne me restera rien à dèsirer.

Ma santé est assez bien retablie. L'hiver dernier, pour ne pas être surpris dans les environs de Zittau, j'ai passé tant de nuits à faire moi méme la sentinelle dans les neiges, que je m'etois attiré une cruelle fievre, accompagnée de douleurs de poitrine, & de crachements de sang, je n'ai pas été loin de la mort, Mais à present je suis bien, & je ne desire que de pouvoir bientôt marcher contre les françois. Vous me demandez ce que fait ma muse? helas! s'il est vrai que j'en aie eu une, elle m'a absolument quitté, Je compose encore quelques petites cho-

ſes, par ci par là, ſi j'avois plus de tems, j'en ferois d'avantage, excité tantôt par la verve, & tantot par le fiel. Par exemple l'ode ci jointe (à l'armée Pruſſienne) m'a été dictée par le fiel. Il eſt honteux pour l'Europe qu'on nous attaque de toutes parts. Mais notre grand Frederic, qui eſt encore meilleur General que Turenne & Ceſar, & dont l'armée eſt auſſi meilleure que celle de ces grands hommes, ſurmontera toutes les difficultés. Il battra les françois, les Ruſſes & les Suédois, comme il a battu les Saxons & les Autrichiens. L'armée de ces derniers eſt prèsque détruite, & nous avons encore 200,000 hommes. Les François ſeront infailliblement battus, ſi nous envoyons ſeulement 20,000 à l'Armée des Alliés ce que nous nous propoſons de faire, dès que nous aurons pris Prague. Qu'en ſuite les Ruſſes & les Suedois ſe preſentent, nous les battrons encore, & nous ſommes aſſez forts pour leur faire reprendre le chemin de leur päys.

de Leipzic le 22. Mars 1758.

J'ai été pendant pluſieurs mois dans la principauté de Bernbourg, tant pour faire de nouvelles levées que pour couper aux françois le paſſage de la Sale. Mais depuis que ces Meſſieurs s'amuſent à fuir, & qu'ils ont prèsque paſſé le Rhin, je ſuis de retour à Leipzic avec mon bataillon.

Je n'ai pas trouvé une feule occafion de me di-ftinguer, j'ai eté malheureux pendant toute la Guerre. J'efpere cependant que les chofes changeront de face, & que le Roi aimera mieux fe fervir de notre Regiment que de le laiffer en garnifon.

Pendant l'Automne les françois avoient voulu prendre Leipzic, il y a eu plufieurs efcarmouches, je me fuis affez hazardé mais fans aucun fuccès. l'ennemi fuyant toujours devant nous. Enfin chagrin de ne pas pouvoir combattre, je me fuis remis à fairé des vers. Quoiqu'au milieu des affaires, car le Roi m'a chargé de l'Infpection des malades & du foin de faire loger les prifonniers, j'ai même eté comme Marèchal des Logis de l'Armée. Joignez à tout cela mon fervice, dont je n'étois point exempt, les details de ma compagnie, & differents detachements dont je me fuis trouvé il eft donc impoffible que ces pieçes, que je vous envoye, foyent auffi finies que les precèdentes. Jé les ai compofées fort à la hâte, & fans beaucoup de travail, furtout la tragédie, que j'ai ecrite *currente calamo*, comme on ecrit une lettre. Je ferai content, pour peu que vous & d'autres connoiffeurs ne la trouviez pas tout à fait mauvaife. Baifez bien Guefsner de ma part. Que dira-t-il que j'ai maffacré des Idylles! Adieu, mon cher

ami, dites moi ſincèrement s'il n'eſt pas bientôt tems que je ceſſe d'etre poête.

Vers la fin de l'Année 1756. Kleiſt avoit fait une Edition de ſes œuvres. En 1758. il publia les nouvelles poëſies de l'auteur du Printemps. Il les dèdia à l'epouſe du capitaine de Golz qui avoit beaucoup contribué à ſon avancement. La Chanſon amoureuſe à ſa bouteille eſt remplie de Sallies bacchiques, le Dithyrambe eſt auſſi une Chanſon de table, pleine de feu. La Chanſon du Lapon eſt bien dans le Caractére de ce peuple. Cette piece a ſervi de modele à differens poêtes qui ont chanté divers peuples. Tout le monde connoit le more & le Scald de Mr. de Gerſtenberg, les Chanſons Mexiquaines de Zacharia, & les Chants des Bardes de Klopſtock. Kleiſt nous a donné dans ce genre, les Chanſons d'un Cannibal, dont Montagne lui avoit fourni l'idée. On trouve auſſi des Idylles, & des épigrammes. Celle qui eſt intitulée le tableau, eſt remarquable par ſa beauté, & par les chagrins qu'elle a ſuſcités à l'Auteur, ſes ennemis en ayant fait malicieuſement l'application au Roi. Nous ne parlerons pas de ſon ſenèque, qui n'eſt que le plan d'une tragédie. Le philoſophe ſtoicien, paroit auſſi peu fait pour etre le hèros d'une tragédie, que le tendre Kleiſt pour en être l'Auteur, il ecrivit au bruit du Canon, le poême de

ſiſſides

fiſſides & Paches, qui ne parut cependant qu'en 1759.

Kleiſt animé du deſir de faire voir qu'il ſavoit auſſi bien manier l'épée que la plume, ſollicita auprès du Prince Henri, dont il obtint la permiſſion de ſe montrer ſur le théatre de la Guerre. Voici ce qu'il ecrivit à ce ſujet du Camp de Maxen, proche de Dreſsde, le 20. Aouſt 1758.

Depuis le commencement de la campagne je me trouve dans le corps, commandé par le Prince Henri, ſur les Frontieres de la Bohéme. Nous couvrons la Saxe contre les Autrichiens & l'Armée impériale, & jusqu'à preſent avec ſuccès, on ne nous attaque pas fort vigoureuſement, & dès que nous voulons attaquer, l'Ennemi ſe retire bien vite, & ſe met hors de la portée du Fuſil. Cependant on oſe ecrire que nous avons eté repouſſés. Il eſt vrai que tous les jours il y a du ſang repandu, dans de petites Eſcarmouches, mais il ne coule pas à grands flots; au mois de Juin j'ai perdu ſix hommes de ma Compagnie, dans un convoi qui fut attaqué par des huſſards autrichiens. Chaque compagnie du ſecond bataillon en a perdu à peu près autant, ce qui fait toute la perte de notre Regiment. Le Prince a été fort content de nous. Il ſe peut que nos ennemis, comptent ſur les Ruſſes, mais ils eſperent comme

ger. Heureusement le Fabius cunctator a été trop Cunctator. A present le grand Frèderic est des notres, & Dawn ne pense plus qu'a sa propre sureté.

Du Camp de Maxen,

le 30. Octobre, 1758.

Je présume que vous devez être curieux de savoir au vrai, comment s'est passé l'affaire du 14. entre nous & les Autrichiens. Je puis vous assurer qu'elle ne nous a pas été à beaucoup près aussi désavantageuse que nos ennemis le prètendent. Nous avons perdu environs 1500. hommes & nous avons eu 3000. hommes tant blessés que prisonniers, mais les ennemis ont laissé plus de 10000. hommes sur le champ de bataille. Il faut cependant avouer, que l'expédient de Dawn étoit bien imaginé. Il a fait monter en croupe derriere les cuirassiers qui faissoient l'avant-garde, des Grenadiers volontaires, & il les a suivis avec le reste de son Armée en sept colonnes. A deux heures de nuit, les Grenadiers mirent pied à terre dès qu'ils furent arrivés, à nos vedettes, & parcoururent bien vite les chaines fort etendues, sans s'arreter aux postes. Ils tuèrent à coups de fusil, tout ce qu'ils rencontrèrent, la cavallerie les suivoit, & augmenta tellement la confusion

que toute nôtre aile droite fut obligée de fuir en chemise. Pendant ce tems, le second corps, prit les armes, peu à peu nos Cavalliers monterent à cheval, & chargèrent par detachements de 20. & de 10. hommes & toute l'Armée ennemie fut repoussée, voila l'exacte verité, & cette affaire ne seroit d'aucune consequence, sans la perté du brave Prince François de Brunschwic, & du Feld-Marchal de Keith. — Le Roi a eu un cheval blessé sous lui, & deux pages tués à ses cotés. Les ennemis ne sauroient faire passer cela pour une bataille. C'est une bonne surprise, qui merite le premier rang, parmi les tours de *Frontin*. Mais patience, une bonne bataille de Lissa ou de Zorndorf payera tout cela. Nous avons fait prisonniers le Prince de Lichtenstein, & tout son Regiment, de Dragons, & en gèneral nous avons fait plus de prisonniers que les ennnemis, ce qui n'est pas étonnant après avoir chassé du pays les Autrichiens & les Jmperiaux; notre corps s'est emparé de la ville de Freyberg: mais ayant été contraints d'envoyer au Roi quelques milliers d'hommes, nous n'etions plus assez fort pour nous étendre tant, & nous avons évacué Freyberg, de notre propre gré. —

P. S. Les deux Armées se trouvent à present près de Görliz, & Dawn est toujours sur le

hauteurs comme un cabri. Il y a long-tems que nous aurions chassé l'empereur de Vienne. Si ces maudites montagnes n'avoient point un *courage*, qui rend inutiles tous nos efforts. Il feroit bien dur d'avoir à vous faire la Guerre, à vous autres Suisses. Et vous maudits garnements de l'Armée fuyarde, vous qui etes si fiers de vous voir dans les nues, si au dessus de nos têtes, descendez en raze campagne, nous vous ferons bientôt fuir à tous les D. — je suis exactement gélé, mon cher ami. Il y a plus de quinze jours, que nous sommes dans la neige & la glace. Je ne suis pas heureux dans le Metier. Depuis 1740. j'ai fait prèsque toutes les campagnes, & j'ai essuyé beaucoup de fatigues, sans trouver la moindre occasion de me signaler. Je suis las de cette chienne de vie, & si je survis à cette Guerre, je renonce aussi-tôt au service, pour aller chez moi planter des choux.

Le Zwikau, le 4. Fevrier 1759. —

Je vous envoye une piece de Gleim, que l'on ne veut pas imprimer à Berlin; il feroit malheureux qu'une des pieces les plus sublimes qui existent, restât inconnue : donnez-la à notre ami Guessner qui l'imprimera sans rien craindre. Je suis satisfait de ce que mon Cyssides ait obtenu quelques applaudissements en Suisse. Tant dans

la Saxe que dans mon pays, il me fait plus d'honneur que je n'avois osé l'esperer. Aujourd'hui que tous les esprits sont tourné du coté de la Guerre, on me lit plus volontiers. Je suis bien de l'avis de Mr. Guessner, Pâchès devroit encore combattre après la prise du chateau. J'ai eu cette idée plusieurs fois en composant, mais je n'ai pas voulu que Pâchés eut une mort moins malheureuse de Cissides; cependant comme Mr. Guessner pretend que rien ne sera gaté en changeant quelque chose, j'ai fait combattre Pachés encore long-tems, & il se fait un Rempart des ennemis qu'il tue auprès du mur du Chateau. —

Vous me demandez en quel pays nous entasserons cette Année des Montagnes de cadavres? nous ne le savons pas trop nous même. Il est certain que si nous faisons encore une campagne, elle sera sanglante. — Il y a cependant quelque apparence, que nous serons un peu soulagés; car si le Roi d'Espagne meurt, nous verrons changer tout le Systême politique. C'est un foible rayon de lumiere, qui repand la joye dans toute l'Armée. J'espere que la providence ne tardera pas à eclairer tout notre horizon. Il seroit en effet dommage de faire perir une Armée comme la notre. Elle n'aura peut être jamais son égale. Nous sommes étonnés nous même de l'emulation de nos Sol-

dats, de leur zèle patriotique & de leur Amour pour le Roi. Toute l'Armée feroit plûtôt detruite, qu'un feul homme ne reculeroit d'un pas. A la malheureufe furprife de Hochkirch, qui fut faite de Nuit, les Officiers etoient obliges de commander aux foldats la retraite. Non, une Armée fi brave ne doit point périr. Ce feroit un grand bonheur pour moi, que de mourir fur le champ de baraille, car ma mauvaife fanté, me prépare bien des chagrins. Ce n'eft certainement point la Débauche qui m'a mis dans cet étât. Car il y a bien long-tems, que je l'ai abhorrée, cependant à la moindre emotion, je fuis epouvanté jusqu'a tomber en épilepfie Ou j'ai les organes trop fenfibles, trop de Tenfion dans les Nerfs, ou des obftructions dans les inteftins; peut etre méme tout à la fois, mais enfin tout m'effraye excepté la mort. Une balle compatiffante pourroit mettre fin à tous mes maux; l'Automne dernier, quand les Autrichiens avec 80000. hommes crurent pouvoir anéantir notre petit Corps de 13000, l'occafion etoit belle pour moi; j'ai commandé un detachement aux environs de Dresde, près du village de Plauen, & avec le Regiment de Meinke, Dragons, joint à France & le mien, j'ai arreté toute l'Armée autrichienne. Si elle eut forcé le paffage, notre Corps n'auroit plus pû rejoindre Dresde, & tout auroit eté perdu fans reffource.

Mais les ennemis n'eurent pas le courage de nous forcer. Cependant, on ne m'a tenu aucun compte de cette affaire, parce que l'ennemi n'avoit perdu que peu de monde. Ce Détachement pour le quel je fus commandé fit bien des jaloux, mais je m'en consolai, dans l'idée, qu'on étoit content de moi, puisqu'on me distinguoit. J'aurois seulement desiré, que l'Affaire eut été plus chaude, peut etre qu'en ce cas, je ne serois plus de ce monde, & alors je serois bien heureux. — Je viens de lire la tragedie de Wieland, Jeanne Gray, je voudrois bien ajouter à ce que tout le monde a dit sur les fautes qui se trouvent dans le plan & dans les Caractéres, qu'il y a trop de nuages, de soleils, & de metaphores. Tout ce qui est pour l'Esprit, nuit à l'emotion du cœur, à cet egard nous autres allemands nous imitons un peu trop les Anglois.

Du Camp dans la Principauté de Bareytischen,

le 23. Mai 1759. —

J'ai reçu votre chere lettre, l'Abel de notre Guessner, Jacob & Rachel de notre Bodmer, & mon Portrait. J'ai lû les deux poëmes avec beaucoup de plaisir, ce sont vraiment des Chef-d'Oeuvres. Le dernier ne plairoit pas tant si les héxamètres etoient imprimés, en forme de vers; je

ne ſais pas trop pourquoi. Ce poëme ſe lit ſi bien, il eſt tout rempli de beautés. Je ne rencontre jamais dans les ouvrages de Bodmer, des Metaphores mal placées. — Mon Ciſſides m'a fait beaucoup plus de bien que le Printems: tous nos vieux généraux m'ont embraſſé amicalement — Cependant perſonne ne l'auroit lû, s'il eut été ecrit en vers hexametres. Comment avez vous pû croire que votre juſte critique me facheroit, je ne ſais que trop que l'ouvrage n'eſt qu'une bagatelle, qui pourroit acquèrrir bien des beautés nouvelles. — Cependant nous devons au genre de vers que j'ai employés cet incomparable morceau de Gleim. —

Notre Régiment ſe trouve à preſent dans le corps d'Armée du General Horn. Il paroit que cette campagne reſſemblera à la dernieré, ce qui me fera mourir d'ennui. Je me trouve aſſez bien pour le preſent, mais je ſerai obligé, de ſoigner ma ſanté, & de végéter triſtement. Je m'occupe pour me diſtraire, d'un journal de morale. — Mon portrait eſt peint avec beaucoup de gout & dans un beau genre, c'eſt dommage qu'il ſoit trop flatté. On me reconnoitra difficilement au premier coup d'œil, je l'ai fait faire pour le libraire Dyck, qui s'etoit mis dans l'eſprit de placer ma vieille-téte au commencement du premier volu-

me de la Bibliotheque des belles lettres: je ſuis arrivé heureuſement aſſez à tems à Leipzic pour prevenir ce ridicule. Je mourrois de honte de voir mon portrait gravé comme celui d'un ſavant, moi qui ne ſuis qu'un auteur in 12.

En 1759. Kleiſt paſſa avec le corps du General Fink à l'Armèe que le Roi commandoit contre les Ruſſes. L'Affaire de Kummersdorff eut lieu le 12. Aouſt. — Pluſieurs perſonnes qui ont vu Kleiſt la veille, & le jour même de la bataille, ont dit, l'avoir trouvé extraordinairement gai. Il attaqua le flanc de l'Armée ennemie, & avec ſon bataillon il enleva trois batteries. Il fut bleſſé dans l'Attaque, eut douze fortes contuſions, & deux doigts de la Main droite très bleſſès de maniere qu'il fut obligé de tenir ſon épée de la main gauche. En ſa qualité de Major, ſon poſte etoit derriere les rangs, mais ne voyant plus le Commandant qui etoit auſſi bleſſé, il ne balança pas à ſe mettre à la tête des troupes. Il fit marcher ſon bataillon contre une quatriéme batterie, qui faiſoit un feu épouvantable. Il reçut une balle dans le bras gauche, ce qui l'obligea de changer encore une fois ſon épée de main. Il n'étoit plus qu'a trente pas de la derniere batterie, lorsqu'il eut la jambe droite fracaſſée. En tombant de cheval il s'ecria: mes enfans n'abandonnez pas votre Roi! A deux repriſes differentes

il essaya en se faisanr aider, de remonter à cheval, mais étant tombé en foiblesse, deux soldats l'emportèrent derriere les rangs. Le chirurgien qui se presenta pour le panser fut tué d'un coup dans la tête. Kleist fit un mouvement pour le retenir, au moment où celuici tomba. Peu après, des Cosaques le dépouillèrent, & l'abandonnèrent après l'avoir jetté dans un marais. Ils l'auroient tué s'il ne leur eut pas parlé Polonnois. Au milieu de tant de maux, il ne put s'empêcher de rire, de la figure & de l'avidité d'un Cosaque. Enfin il s'endormit de foiblesse, aussi tranquillement que s'il eut été dans sa tente. Pendant la nuit il fut trouvé par quelques hussards Russes, ils le retirèrent du marais, & l'etendirent sur de la paille auprès d'un bon feu, le couvrirent d'un manteau, lui mirent un chapeau sur la tête, lui donnèrent du pain & de l'eau, un d'eux même lui offrit de l'argent. Kleist l'ayant refusé, le hussard le jetta avec une genereuse colère sur le manteau qui le couvroit, & se retira avec ses camerades. Le matin les Cosaques revinrent & lui prirent tout ce que les genereux hussards lui avoient donné. Il resta donc tout nud sur la terre jusqu'à ce que le Baron de Bulberg, officier Russe, venant à passer, il se fit connoitre. — Le Baron le fit conduire sur un chariot à Francfort sur l'Oder. Il etoit infiniment affoibli, quand il y arriva, cependant il se fit pan-

ſer, & malgré des douleurs très aigues, il reſta toujours fort tranquile. Il eût pluſieurs entretiens avec le Philoſophe Baumgarten, d'autres ſavants, & des officiers Ruſſes qui vivent le viſiter. Onze jours après la bataille, les os s'etant ſeparés, une artère s'étant rompue, il perdit beaucoup de ſang, avant que le chirurgien pût venir à ſon ſecours. La douleur extrême lui cauſa des convulſions, mais il conſerva toujours ſa preſence d'eſprit & mourut avec une fermeté ſtoïque. Le profeſſeur Nicolaï, qui l'exhortoit à la mort, a fait le plus grand éloge de ſes ſentiments chretiens. —

Le Portrait de Kleiſt, peint par Rode, ſe trouve à Berlin dans l'Egliſe de la Garniſon, à coté de ceux des géneraux de Schwèrin, & Winterfeld. La Loge des francs maçons de Francfort ſur l'Oder lui a fait elever un monument. Ses poéſies ont été traduites en francois, en anglois, en italien, & le printems en beaux vers latins par Spalding, fils du profeſſeur.

Hirzel de Zuric a peint Kleiſt d'une maniere bien glorieuſe dans la Phyſiognomie de Lavater, —

JEAN GASPAR LAVATER.

Le nom de Lavater a fait trop de bruit dans le monde, pour que l'on ne soit point curieux d'apprendre quelque chose de la vie de cet homme célebre. Il y a bien une Notice biographique sur Lavater dans les Portraits des hommes illustres de la Suisse, mais cet ouvrage étant déja traduit par un Ministre Suisse *), je n'ai pu me servir de cet article, cependant il m'en falloit un. Je me suis donc adressé, à M. Pfenninger, Diacre de l'Eglise de St. Pierre, dont M. Lavater est pasteur, j'ai cru que le meilleur ami du poëte, ayant eu plus d'occasions que tout autre de le voir souvent & d'entendre la lecture de ses ouvrages, dans l'esprit qu'ils ont été composés, pourroit m'en rendre un compte plus fidele. Voici ce qu'il m'a envoyé ce n'est point ce que j'avois désiré, mais je ne suis que traducteur. Et par consé-

*) On peut trouver cet ouvrage chez M. Henri Pfenninger; peintre à Zurich.

LAVATER.
ad vivum fecit.

quent à l'abri de tout reproche, je n'ai pu prendre que ce qu'on m'a donné. *) —

Monſieur,

„ Vous me demandez quelques renſeignements
„ ſur Lavater que vous déſirez placer dans la gallerie des Poétes Allemands, je m'empreſſe d'autant plus de répondre à vos vues que vous
„ n'éxigez point de moi une Biographie compléte,
„ ce feroit un ouvrage de long cours, qui demanderoit une main plus habile. . . . & peutêtre
„ ajouterez vous un cœur moins partial. Mais,
„ il s'agit moins de diſputer, que de raconter.
„ Je vous préviens que j'étois trop occupé pour
„ conduire cet ouvrage á perfection; recevez cependant ce que je vous donne & de la manière
„ dont je vous le donne. Quelques fragments
„ de la vie de cet homme illuſtre, un énoncé de
„ ſes écrits poétiques, & quelques reflexions ſur
„ ces mêmes écrits.

„ J. G. Lavater eſt né à Zuric le 15. Novembre
„ 1741. il n'y avoit pas une heure qu'il étoit au
„ monde que la ſage femme, ſa mere & le Médecin, qui étoit ſon pere, craignirent de le
„ perdre, mais Dieu dans ſa miſéricorde, l'a conſervé pour le bien des malheureux, aux quels
„ il tend tous les jours une main ſecourable.

*) Prologue du Traducteur,

„ Né avec un esprit vif, le cœur bon, & sur-
„ tout le genre nerveux très sensible, l'enfant,
„ montra dès son plus bas age la pénétration
„ la plus fine: timide d'ailleurs, il étoit fort sé-
„ millant & ne pouvoit jamais rester en place.
„ Les premieres leçons qu'il reçut, étoient insuffi-
„ santes à un esprit de la trèmpe du sien; Obligé,
„ comme tous les enfants de son age de suivre les
„ écoles latines, qui alors etoient bien loin dé-
„ tre aussi bonnes qu'elles le sont devenues de-
„ puis, il faisoit ses devoirs parce qu'il falloit qu'il
„ les fit, mais cependant sans peine. La vivacité
„ de son esprit lui fit touver un milieu entre les
„ jeux vifs de l'enfance, & des études aussi
„ acrides. Il modeloit donc en cire, il polissoit
„ du verre, enfin il s'occupoit de mille jeux en-
„ fantins soit physiques ou mathématiques. Dans
„ les classes supérieures son zéle pour les scien-
„ ces fut excité, partie, par les conseils de Bod-
„ mer & de Breitinger, & partie par l'émulation
„ de quelques condisciples distingués. Lavater se
„ fit bientôt connoître pour aimer à penser lui
„ même, d'une maniere libre & hardie. Il y avoit
„ beaucoup d'hommes qui lui refusoient le mérite
„ de voir clairement, parcequ'il ne pensoit point
„ sur beaucoup de choses comme le commun des
„ hommes, & parcequ'il ne parloit & n'ecrivoit
„ jamais, sans que ses discours ou ses écrits ne

por-

„ portassent l'empreinte d'un cœur chaud, & me „ manifestassent des traits d'une imagination hardie. On pourroit avec autant de raison soupçonner qu'un peintre, parceque ses tableaux „ sont pleins de feu, doit nécessairement manquer „ l'expression des rondeurs, que de refuser à un „ penseur la clarté dans ses idées, parce qu'il a „ une imagination tout de feu.... mais il y a „ tant d'hommes qui decident sans se donner la „ peine d'examiner! Les amis de Lavater savent „ combien son esprit sent un besoin continuel d'idées claires, & avec quelle clarté il s'exprime „ dans la conversation. Quel mérite ne fait-il „ pas paroître dans ses sermons, & dans les instructions sur la religion qu'il donne aux enfants? „ Combien ne sait il pas se mettre à la portée de „ leur intelligence! Il suffit même pour savoir „ tout cela, de l'avoir entendu une seule fois.

„ Avant que d'être fait Ministre, il avoit déjà „ donné des preuves éclatantes de son zéle ardent „ pour la justice. Son cœur sensible & bien faisant, „ & plusieurs petits écrits sur la morale & sur la „ religion, lui avoient déja gagné le cœur de la „ plûpart de ses concitoyens.

„ Il reçut les ordres au mois de Mai 1761. „ Deux an après en Mars 1763. il fit un voya-

„ ge avec les deux freres *) Hefs, tendres amis
„ que la mort lui a enlevés, & Henri Füfsli qui
„ eft aujourd'hui en Angleterre **)."

„ Ils entreprirent le voyage de la Pruffe fous
„ la conduite du profeffeur Sulzer. Lavater y fit
„ un affez long féjour chez le célebre Spalding,
„ alors Curé de Barth dans la Poméranie Pruffienne,
„ aujourd'hui Confeiller du grand confiftoire."

„ Quelque librement, quelque profondément,
„ quelqu'affidûment que l'efprit de Lavater exa-
„ minât les livres faints des Juifs & des Chrétiens
„ il ne s'éloigna pas moins du fentier frayé de la
„ Philofophie de Leibnitz & de la Dogmatique
„ moderne, qui y avoit rapport, que du chemin
„ déja ufé de la Philofophie & de la Théologie
„ fcholaftique.

„ Lavater eft généralement mal connu quant
„ à la Philofophie & à la Theologie, foit parcequ'il
„ n'a pas eu affez de tems pour fe faire connoitre
„ dans ces parties Ou plûtôt, parçe qu'il étoit
„ deftiné à n'être connu que comme auteur afcé-

*) Felix Hefs, l'ainé des deux freres s'eft rendu celebre par un difcours fur les fermons moraux & philofophiques.

**) Célebre peintre.

„ tique, & evangélique, comme Poëte, comme „ Phyſiognomiſte, & nullement comme Philoſophe „ & comme Théologien. Je le trouve en mon „ particulier fort malheureux d'avoir été ſouvent „ contraint par les circonſtances de publier ſes re- „ ſultats, & précifement les reſultats les plus ſin- „ guliers de ſes méditations philoſophiques & „ théologiques, ſans avoir eu le loiſir de détailler, „ pour les developper & les prouver, toutes les „ decouvertes de ſon eſprit & les propoſitions „ primitives."

„ Sur ce point, Monſieur, je ne vous dirai „ que deux choſes, & certainement il n'en fau- „ dra point d'avantage pour entrer dans vos vues. „ La premiere, c'eſt qu'il a travaillé à des expli- „ cations de ſon ſyſtème philoſophique & théolo- „ gique, & l'à démontré ſi clairement, qu'il a „ étonné pluſieurs illuſtres philoſophes de l'Alle- „ magne, à l'éxamen le plus ſévere desquels il „ avoit ſoumis des parties détachées de ſon ou- „ vrage: & la ſeconde; que les propoſitions les „ plus combattues & les plus décriées de ſa théo- „ logie, tirées de la Bible, ont été reconnues „ vraies par des lettres que lui ont adreſſées deux „ hommes très ſavants, mais aſſez circonſpects „ pour ne pas juger trop à la hâte. Un des théo-

„ logiens *) les plus reflechis de notre ville en a „ auſſi reconnu toute la vérité. Dans un cours „ d'études qu'ils s'étoit frayé lui même, il a trouvé „ ces mêmes propoſitions, les a reconnues, confeſ- „ ſées vraies; circonſtances dont le publie a été „ informé avec ſoin & du conſentement de cet „ homme d'autant plus remarquable, que depuis „ douze ans le public a ceſſé toute autre infor- „ mation, & que le ſilence le plus profond eſt de- „ puis cette époque l'unique réponſe que l'on ait „ cru devoir à ſes adverſaires tant Théologiens „ que Philoſophes, qui perſiſtent à vouloir décrier „ des propoſitions tirées de l'écriture, comme „ étant les productions de l'imagination enflam- „ mée de Lavater."

„ Il eſt certain que ſon ſyſtême Théologique „ eſt fidele, quoique hardi. Avec quelle inno- „ cence il oſe examiner des idées dont le ſeul „ examen paſſe pour herétique, il n'en remplit pas „ moins dignement les devoirs de ſa charge. Il „ emploie avec le plus grand ſcrupule, tous les „ moyens ordinaires pour augmenter ſes connoiſ- „ ſances & ſa félicité. Sa vie eſt un cours non „ interrompu d'actes d'humanité & de bienfai- „ ſance.

*) Jean Jacques Heß, auteur de la vie de Jeſus Chriſt.

„ Les fragments Phyſionomiques, qui ſont tra-
„ duits en françois, démontrent ſi inconteſtable-
„ ment, combien il eſt connoiſſeur philoſophique
„ des hommes, que je puis me paſſer d'ajouter
„ un ſeul mot à ce ſujet.

„ Toute la ville de Zuric applaudit à l'éloquen-
„ ce de ſes ſermons. On ſait généralement com-
„ bien il ſe rend utile dans ſon état, combien
„ il eſt tendrement attaché à ſon troupeau; & que
„ c'eſt à ces ſeules recommendations qu'il a dû
„ ſon avancement.

„ Après avoir été Diacre de l'egliſe des orphe-
„ lins il en fut nommé premier Paſteur en 1774.
„ En 1778. les paroiſſiens de l'Egliſe de St. Pierre,
„ les ſeuls dans le Canton de Zuric qui aient le
„ droit de nommer leurs miniſtres, ſe choiſirent
„ Lavater pour Diacre, puis en 1786. pour pre-
„ mier Paſteur. Je paſſe ſous ſilence une infinité
„ de traits qui rendent ſa vie & ſon caractère très
„ remarquable. Je les conſerve pour ma biogra-
„ phie complete.

„ Je paſſe à ſes écrits.

„ Il compoſa les (Schweizerlieder) Chanſons
„ Suiſſes, à la ſollicitation de la ſociété helvétique;
„ elles ſont aujourd'hui chantées par cette même
„ Société & par la jeuneſſe de pluſieurs Cantons.

„ Plusieurs poétes Suisses ont travaillé depuis avec „ succès sur le même sujet.

„ Trois recueils de Cantiques Spirituels, deux „ volumes d'Odes, en vers blancs."

„ Mélanges de Poésies rimées; Abraham, le „ Sacrifice d'Jsaac, Drames; Jesus Messie, ou le „ retour du Seigneur; le morceau est un commen- „ taire poétique en vers hexametres de l'Apoca- „ lypse de St. Jean, auxquels les Anti-apocalyp- „ tiques les plus décidés, n'ont pas pu refuser des „ applaudissements.

„ Jesus Messie, ou les Evangiles & les actes „ des apotres en 4 Volumes. Ce poëme qui est „ aussi en vers hexametres n'est pas une épopée „ selon les regles de l'art comme celle de Klop- „ stock, mais un tableau poëtique & chronologi- „ que de chaque fait rapporté dans l'évangile. Cet „ ouvrage est orné de 72 gravures exécutées d'a- „ près les plans de Lavater, par Chodowieki, Lips „ &c. & tant pour l'invention que pour l'exécu- „ tion, elles sont supérieures à toute autre collec- „ tion de Gravures in 4°. sur la bible.

„ L'éternité en perspective, n'est proprement „ qu'un entretien amical avec un philosophe chré-

„ tien, & qui contient les matériaux d'un grand
„ poëme du*) même nom.

„ La lecture & l'étude de ces ouvrages poëti-
„ ques suffiroit pour demontrer combien Lavater
„ a toujours fait de progrès dans la poésie, & se-
„ roit bien plus avantageuse pour lui, que ce que
„ je vous ai promis d'observations sur les Poésies
„ de cet homme célebre.

„ La seule idée de l'utilité de la poésie, auroit
„ pu encourager un homme tel que Lavater a faire
„ des essais en poésie, quand même il eut eu
„ moins de talent poétique. Dans beaucoup de
„ circonstances de la vie humaine, & même dans
„ celles de la moindre conséquence, la Poésie est
„ dans le même rapport avec la vérité qu'elle veut
„ exprimer, (au moins, car je ne veux pas dire
„ trop) que l'empreinte de la monnoie l'est avec
„ le metal. Ce-ci seul donne déja un grand prix
„ à la poésie, & nous prouve en même tems qu'il
„ ne faut pas plus exiger la beauté la plus recher-
„ chée d'un poëte qui n'écrit que pour l'utilité
„ gènerale, qu'on ne feroit en droit de vouloir
„ que chaque balancier ne frappât que des têtes
„ antiques.

*) Une critique de ce livre très sévere mais pleine de vérités, engagea Lavater, l'ami de la vérite, à en recher-cher l'auteur, & il se lia avec Göthé.

„ Parmi les poëſies de Lavater il en eſt peu
„ qui ne cauſent un plaiſir d'une eſpece ſublime,
„ qui ne procurent quelqu'utilité durable, qui
„ n'impriment & ne développent quelque vérité
„ utile, qui ne nous préſentent quelque bel exemp-
„ le, enfin qui n'excitent quelque ſentiment géné-
„ reux, vertueux, pieux & bienfaiſant! ah! qu'il y
„ en a peu qui ne doivent leur exiſtence à un but
„ auſſi ſaint!

„ Cependant, il n'eſt pas poſſible d'imaginer
„ une vie plus active que celle de Lavater, il
„ compoſe ſans ceſſe; le zele conſtant ſupplée à
„ la verve qui ne ſauroit toujours être la même.
„ J'ai neanmoins obſervé que, même dans ſes plus
„ anciennes poéſies, il ne s'eſt jamais permis beau-
„ coup de licences; ſage retenue dont peu de jeu-
„ nes auteurs pourroient ſe vanter; & j'eſtime
„ qu'en faveur de la richeſſe de ſes expreſſions,
„ on peut lui pardonner facilement de n'avoir
„ pas fait une étude particuliere des autres poétes.

„ Lavater s'eſt toujours donné de plus en plus
„ beaucoup des peines pour finir ſes ouvrages.
„ Ses dernieres poéſies lyriques, en vers héxa-
„ metres, ſont verſifiées plus puremant, ſont
„ plus variées; en un mot ſont mieux faites que
„ les premieres. De même qu'en général il donne
„ à tous ceux qui le connoiſſent un exemple qui

„ les entraine comme un torrent, à la recherche
„ de la perfection ou de l'amélioration effective,
„ de même il s'annonce pour s'en être fait à lui
„ même une etude dans ses poésies & dans ses
„ sermons.

„ Tout lecteur sera obligé de rendre hommage
„ à la beauté de la versification dans le Jesus
„ Messie, d'après l'apocalypse; à la sublimité de
„ l'Ode sur l'ascension, à la sagesse de l'instruc-
„ tion dans l'épitre à son fils, aux sentiments si
„ religieux de l'Eloi dans la Messiade, à l'onction
„ du dernier recueil de Cantiques spirituels, à
„ l'imagination du poëme de Simon après la re-
„ surrection, à la naiveté des chansons Suisses,
„ à la peinture si naturelle de la Cataracte du
„ Rhin.

„ Il me semble que la Messiade de Lavater sur-
„ passe autant celle de Klopstock pour la clarté
„ des idées, & la Théologie Biblique, que celle-
„ ci s'eleve au dessus de l'autre par l'ensemble
„ èpique. Vous trouverez dans cet ouvrage com-
„ me dans toutes les autres poésies de Lavater,
„ que la Poésie est toujours la Servante de la vé-
„ rité, de la vertu, de l'humanité *)."

*) C'est ce seul morceau sur Lavater, auquel Mr. Meister n'a pas de part; aussi ne se trouve-t-il pas dans son Ouvrage.

SALOMON GESSNER.

Gefsner né à Zurich en 1730. eft peut-être l'homme que cette capitale doit le plus fe glorifier d'avoir vu naitre dans fon fein. Sous la conduite d'un Inftituteur peu habile, fon Génie auroit fans doute été étouffé dès fon bérceau, s'il n'eût été fait, par la nature, pour vaincre tous les obftacles. Quelque morale que fût un ouvrage de Poëfie, jamais fon maitre ne lui en trouvoit un entre les mains, fans lui faire fentir toute la pefanteur de la fienne: & le pédagogue obfcur foufflętoit Gefsner! — .

Le Génie naiffant aimoit mieux ne rien faire que de s'apéfantir fur un travail que fon penchant condamnoit On le crut nonchalant & pareffeux: mais heureufe révolution, à peine pût-il nourrir fon efprit des aliments qui lui étoient propres, qu'il s'enflamma, & qu'on le vit comme réffufcité du fommeil de la mort pour fe livrer à une vie toute active. —

S. GESSNER.

Ant. Graff del:

H. Pf. fecit.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

„ Vous ſcavez, écrivoit-il à Fuſsli, que mes
„ parents ne me déſtinoient point à être artiſte,
„ & qu'en conſéquence ils négligerent de me faire
„ inſtruire. J'ai barbouillé beaucoup de papièr dans
„ ma premiere Jeuneſſe. Jeux pitoyables de mon
„ enfance, vous n'aviez ni commencement, ni fin,
„ ni but, ni principes. De quel progrès avois-je
„ donc a me flater? Mes diſpoſitions devenoient
„ nulles, puisque je ne pouvois point les exer-
„ cer, ainſi s'écoulerent les années les plus pré-
„ cieuſes de ma vie ſans que j'euſſe la liberté d'é-
„ prouver jusqu'ou je pouvois réuſſir dans les arts.
„ Cependant les beautés, même les belles répre-
„ ſentations de la nature faiſoient toujours ſur moi
„ la plus vive impréſſion: mais les ſenſations pro-
„ duites par l'art, n'étant point éclairées par le
„ flambeau des connoiſſances, je n'en conſervois
„ qu'un ſentiment obſcur. Auſſi quand j'ai voulu
„ éxprimer ce que je ſentois à la vue de ces beau-
„ tés, j'aimois mieux le faire d'une manière qui,
„ ſans éxiger le même mechanisme, n'en deman-
„ doit pas moins le même talent, le même ſenti-
„ ment du beau, & la même contemplation de
„ la nature."

L'Epoque de la jeuneſſe de Geſsner étoit celle que la poéſie ſembloit avoir choiſie pour ſon triómphe en Allemagne. Tandis que Haller & Bodmer

éclairoient le Midi, Kleift & Klopftock au Nord préfentoient des modeles immortels à l'émulation des Efprits privilégiès qui fe dévouoient au fervice des neuf fœurs. La liberté, la fimplicité des mœurs qui régnent en Suiffe, & principalement les Sites-pitoresques que la nature a multipliés dans les environs de Zurich, y difpofent heureufement a cultiver les Mufes. Auffi a-t-on fouvent vu les poétes allemands venir cueiller des fleurs Poétiques fur les Bords de la Limat, fur les Montagnes & fur les Collines de Zurich. Cette ville de tems à autres a été le féjour des Klopftock, des Kleift, des Wieland &c. & a fervi d'arene à ces généreux émules qui nous rappellent l'age d'or des Troubadours Zuricois, Hadloub, Manefs, &c. & tant d'autres.

La Mufe de Gefsner fçut en même tems fe frayer un chemin tout nouveau & le femer de fleurs. Quel Tribut d'admiration ne devons nous pas à Salomon Gefsner qui anime fes praieries riantes, fes rivages fleuris, & qui créant un nouveau monde Arcadique, l'anime toujours par la nobleffe a l'amabilité des figures? Quelle fineffe, quelle délicateffe dans les nuances les plus imperceptibles de la peinture fi naturelle de fes bergers! De même que la nature fourit au ciel, aux premiers rayons de l'Aurore, de même elle fourit fous le pinceau fécond & vivifiant de Gefsner. Il ne faut donc point

s'étonner que la Muſe champêtre, qui de cet âge de fer nous raméne a l'âge d'or de la nature & de la liberté, de l'innocence, & de l'amour pur, ſoit devenue la muſe favorite de toutes les ames nobles, non ſeulement de l'Allemagne, mais de tout le monde policé, quand nous etudions dans les piéces paſtorales de Geſsner les recits interèſſants, les Caracteres aimables, les Situations touchantes, qui, loin de ſe nuire, ſont tellement liées qu'elles ſe pretent toutes un feu reciproque, pas un mot de trop, pas de trop peu. Ne faut-il pas avouer, que l'auteur, quelque famillier qu'il ſoit avec les Moſchus, les Bions, les Theocrites & les Virgiles a crée un monde ideal. Monde, qui eſt abſolument à lui, & qu'il nous peint d'un Style digne des Graces!

Jamais il ne rampe ſur la terre, jamais il ne ſe perd dans la nue. Sa muſe reſſemble à la jeune fille d'Horace; elle eſt comme elle: *Simplex munditiis*, auſſi pure dans ſes penſées que modeſte dans ſes vêtements. Une veſtale même ne rougiroit point de ſe voir ſurpriſe aux jeux d'amour de Geſsner. Si quelques fois un Faune badin perce & regarde à travers d'un buiſſon, la franchiſe de ſon cœur ſe manifeſte dans ſes yeux, il n'éffarouche pas même la beauté la plus chaſte: loin de s'enfuir, du fond de ſa retraite aſſurée, elle ſe con-

tente de rire malicieufement de le voir atrapé dans le piége qu'elle lui a tendue. Si par hazard dans le Poëme de la Nuit, fi chaud de verve, dans celui fi délicieux du premier Navigateur, ou dans les Idylles, le caprice poétique veut prendre un effort plus libre, la touche de Sterne ou de la Fontaine, auffitot la fageffe du poéte fait le retenir dans l'éloignement le plus modefte. —

On croyoit autre fois que la poéfie paftorale, que le monde paftoral même, étoit toujours uniforme & limité. Sous l'art créateur de Gefsner il s'étend, & fous les formes & les points de vues les plus multipliés fe prefente avec un luftre tout nouveau.

Daphnis eft un Roman moral qui n'eft point inférieur pour la fineffe & l'ingénuité des caractères au roman de Longus. Il eft même certain que les Situations en font plus variées. Erafte & Evandre font des Drames paftoraux & edifiants, qui nous frappent par le contrafte qu'ils nous font remarquer entre le monde & la nature. Le premier Navigateur joint à fa philofophie, & au brillant le plus merveilleux, tout ce qui eft le plus fait pour intereffer le cœur. Sous la plume de Gefsner, les Scenes les plus horribles caufent plus d'émotion que d'horreur & d'effroi, il fuffit pour s'en convaincre, de ne lire que fon tableau du Deluge, & la

mort d'Abel. Ce dernier ouvrage eſt vraiement une épopée qui réunit à la ſimplicité paſtorale tout le ſublime de la Réligion, enfin combien de varieté, de Nuances toujours neuves & cependant toujours vraies dans les Dialogues & dans les Caractères des perſonnages de ſes Idylles —

Ordinairement en Allemagne quand il parait un poëte heureux par des ſuccès, il eſt auſſitot aſſailli par une foule d'imitateurs, le ſeul Geſsner en a peu vu qui oſaſſent lutter avec lui. C'eſt de tous les poëtes celui qui a été traduit dans le plus de Langues, tant en proſe qu'en vers, mais le langage original ne ſera jamais atteint par aucun traducteur. Il eſt bien flateur pour Geſsner, d'avoir vu Ramler mettre ſes œuvres en vers. Nous croyons cependant, à quelque Dégré Supréme que Ramler poſſède l'heureux talent de donner un charme à ſon vers, que la proſe de Geſsner a plus d'harmonie, & ſurtout plus de celle qui eſt propre au genre paſtoral. Qu'il eſt glorieux pour notre Poëte Allemand, que c'eſt celui d'entre les françois, qui ſans contredit a le mieux réuſſi à rendre les objets preſents & ſenſibles, que Diderot ſe ſoit flatté de paſſer à la poſtérité, dans un même recueil, en joignant ſes Contes Moraux aux Idyles de Geſsner *), mais quelqu'admiration que nous

*) On en a fait une magnifique édition in 4to. ſous

le

ayons pour Diderot, pour ſon talent de groupper, pour ſon énérgie & la philoſophie qui regne dans ſes Dialogues, nous ne pouvons qu'admirer autant & plus encore Geſsner dans ſes détails. Ses diſtributions, ſon choix des parties & du tout, l'ingénuité de ſa ſageſſe, la chaleur & le fleuri de ſon coloris & (ce qui eſt plus rare & plus touchant que l'énergié même) ſa délicateſſe ſans clinquant.

De même qu'il ſent de toute ſon âme les differentes Scenes de la création, de même il réüſſit à repreſenter de plus d'une maniére les ſenſations qu'il éprouve; ſon peincau ſait rendre parlant ce que ſa plume a ſcu peindre. Dans ſa lettre a Fuſsli, Geſsner nous apprend ce qui fit naitre, ou plutot ce qui reveilla en lui le gout du deſſein & de la peinture.

„ Les occaſions fréquentes que j'avois de voir „ la précieuſe Collection de mon beau pere, ralumerent ma paſſion pour la peinture, & je „ formais, quoiqu'a l'age de trente-ans la reſolution d'éſſayer, ſi je ne pouvois pas encore parvenir a un dégré qui me fit honneur parmi les „ connoiſſeurs & les Artiſtes.

„ Par

le titre de Contes Moraux & nouvelles Idylles de Diderot & Salomon Geſsner à Zurich chez l'auteur.

„ Par gout, continue Gefsner, j'embraſſai le „ payſage & je commençai donc à déſſiner avec „ le plus grand zele; mais il m'arriva ce qui ar- „ rive à tant d'autres. La meilleure ſource, me „ dis-je à moi même, la premiere, la plus inépui- „ ſable, c'eſt la nature; deſſinons donc d'aprés „ la nature. Comme je ne m'étois point encore „ ſuffiſament exercé d'aprés les meilleurs maitres „ je rencontrai des difficultés ſans nombre, je „ voulois conſtament ſuivre la nature, & je m'em- „ braſſais dans des détails minutieux. Je n'ob- „ tenois point d'enſemble & presque toujours mon „ exactitude ſervile me faiſoit manquer le vrai „ Caractere de la Nature, & le reſultat de ſes „ impreſſions. Je m'epuiſai par les details, mes „ arbres étoient précieuſement rangés, j'évitois „ de les placer dans les parties dominantes, & ce „ travail trop ſcrupuleux étoit précisement ce qui „ nuiſoit à l'enſemble, en un mot, mes yeux n'é- „ toient point encore aſſez accoutumés à regarder „ la Nature comme un tableau; j'ignorois encore „ l'art; je ne ſavois ni ajouter, ni retrancher quand „ l'art eſt ſuperflu & impuiſſant. — Je reconnus „ donc la neceſſité de commencer par deſſiner „ d'aprés les grands maitres, ce qui m'arrivoit ne „ devoit-il pas être reproché à ceux que j'avois „ ſuivis, & qui n'avoient pas eu d'aſſez bons mo- „ deles? Je ne prétends parler ici que des pein-

„ tres Flamands & Allemands Imitateurs trop
„ serviles de la Nature, ils s'attachent aux moin-
„ dres accessoires, & les parties les plus frappan-
„ tes & les plus saillantes sont perdues dans un
„ tissu trop surchargé Les Génies qui avoient senti
„ ces défauts, avoient sçû les éviter, ils s'étoient
„ fait des regles du beau, dans la disposition,
„ les proportions, la distribution des masses prin-
„ cipales, l'arrangement des ombres & des coups
„ de lumieres &c. Il étoit donc nécessaire que j'é-
„ tudiasse d'aprés eux, & pour abréger le plus
„ possible, je choisis les meilleurs, ceux qui dans
„ chaque genre étoient les plus propres à servir
„ de modeles. Combien ne fait on pas perdre
„ de tems à de jeunes artistes en les tenant au
„ médiocre? le gout qu'ils acquierent, les empêche
„ de travailler d'après ce qui est veritablement
„ beau : le mediocre leur paroit toujours sup-
„ portable, il alimente en eux l'orgueil de se
„ croire de grands personages, d'autant qu'ils tra-
„ vaillent avec plus de facilité, & qu'ils ne se
„ trouvent point beaucoup inférieurs à leurs ori-
„ ginaux. Qu'on fasse étudier à un jeune artiste
„ les têtes de Raphael. Combien ne trouvera-t-il
„ pas plus insupportables & plus fades les figures
„ sans caractere des peintres médiocres : qu'on le
„ laisse peindre d'après de tels artistes qui sont
„ aujourd'hui à la mode & qu'ensuite on lui fasse

„ éxécuter l'Apolon & l'Antinous, à coup sûr, il „ en fera deux bourgeois, & peut-être même „ deux baladins, encore ne croira-t-il pas, avoir „ mal fait. —

„ Je sentis également, que je tirerois plus de „ fruit de mes études en passant d'une partie à „ l'autre. Il est certain que quiconque veut les „ embrasser toutes à la fois choisit le chemin le „ plus pénible. L'attention souvent distraite finit „ toujours par être fatiguée. On trouve réunis trop „ d'objets differents, & par conséquent trop de „ difficultés. Quant à moi je commençai par les „ arbres & je donnai la préférence à ceux de Wat- „ terloo, dont il y avoit la collection presque „ complette dans le cabinet dont je viens de vous „ parler Plus je l'étudiois & plus je reconnoissois „ la nature dans ses paysages: je m'exerçai si long- „ tems dans sa maniére, qu'il m'etoit devenu fa- „ cile d'éxprimer mes propres Idées. Je ne né- „ gligeois cependant point de travailler d'après „ d'autres, dont le goût sans être celui de Watter- „ loo, n'en donnoit pas moins une heureuse imi- „ tation de la nature. Je fis des etudes d'après „ Swanefeld & Berghem, & partout où je trou- „ vois un arbre, un tronc ou un buisson qui fixa „ mon attention, j'en faisois une copie plus ou „ moins correcte. Au moyen de ces exercices divers,

„ j'acquis une manière à moi & plus de facilité
„ que lors que je ne travaillois que d'après le seul
„ Watterloo. De partie en partie j'avancai. Pour
„ les rochers je choisis les grandes Masses de Berg-
„ hem & de Salvator Rosa & les dessins d'après
„ nature de Felice Meyer, Ermels & Hackert où
„ les caractères sont rendus avec tant de verité.
„ Pour les détails & les fonds je pris les sites les per-
„ spectives si douces & les clairs-obscurs de Claude
„ lorrain. J'étudiai aussi les Collines de Wouver-
„ mans qui semblent fuir légérement à la suite
„ les unes des autres; ses jours temperés, quel
„ domage que son herbe si moëlleuse parroisse
„ quelque fois veloutée. Je revenois en suite à
„ Watterloo. Dans ses fonds on voit l'exacte na-
„ ture, mais telle qu'elle se montre dans son
„ pays, ce qui ne contribuoit pas peu à me le
„ rendre plus difficile qu'un autre Pour les par-
„ ties sabloneuses chargées de rochers & parsemées
„ çà & là d'herbage ou de broussailles, je puisois
„ chez Berghem.

„ Quand après cela je retournois à la nature,
„ j'avois bien plus de facilité. *Je savois distinguer
„ ce qui apartient à l'art, je pouvois mieux obser-
„ ver qu'auparavant,* tout ce que je ne pouvois pas
„ précisément atteindre, au moins savois-je l'ex-
„ primer à peu près: mais quand après avoir

„ voulu suppléer, je cherchois à lier l'ensemble, „ la crainte s'emparoit de moi, & le plus souvent „ ce que j'avois mis du mien ne s'accordoit point „ avec la simplicité & la verité que j'avois obser- „ vées dans la nature. Mes paysages n'avoient „ encore ni grandeur, ni noblesse, ni harmonie, „ ils étoient trop éclairées. Ils manquoient de „ parties saillantes; il falloit donc que je pensasse „ à lier le tout. — Je cherchai ceux d'entre les „ artistes qui avoient été les plus heureux dans le „ choix des idées, & dans la disposition des objets, „ je distinguai Dietrich. Ses moindres morceaux ont „ tant de goût, qu'on les croiroit sortis du pein- „ ceau D'Everdingen, dans un moment où il se se- „ roit surpassé lui méme. Je m'appliquai à pénétrer „ les pensées si nobles de Schwanefeld, rendues „ avec tant d'effet à imiter ses reflets de lumieres „ sur les masses d'ombres, la ferocité imposante „ de Salvator-Rosa, si hardi dans le choix de ses „ sujets. De tous ces différents maitres je faisois „ des études à la hâte; alors mon but principal „ n'étoit plus que d'attraper l'ensemble, & de „ donner de l'ésprit à mes imaginations. Je finis „ par n'étudier plus que les deux, Pruſſin & „ Claude Lorrain. — Mais ce n'étoit pas assez „ pour me faire connoître leurs idées, je les mis „ donc de côté pour répéter de memoire leurs „ traits principaux. —

„ Peu content de ce nouveau moyen, je re-
„ pris leurs paſſages & je recommençai à copier.
„ Si quelqu'un me demande pourquoi je me don-
„ nai cette peine, tandis que je pouvois les avoir
„ gravés ? je lui repondrai. — Je le ſais, c'eſt
„ fort bien, dans le cas on les a, mais on n'a rien
„ fait pour ſon avancement. Par le moyen que
„ j'employois, un artiſte, non ſeulement ſe fait
„ une collection choiſie, mais il étudie d'aprés les
„ meilleurs modeles, & il ſe les eſt en quelque
„ ſorte appropriés. —

„ Tant qu'un artiſte s'attache à copier les ou-
„ vrages des autres, quelque bien qu'il les faſſe,
„ il perd ou au moins il affoiblit la hardieſſe &
„ le vol de l'imagination qui lui eſt néceſſaire
„ pour devenir inventeur; je mis donc une ſe-
„ conde fois mes originaux de coté, & pour vain-
„ cre ma timidité, je compoſai d'après moi même
„ en m'impoſant les tâches les plus difficiles. Ce
„ fut dans ces circonſtances nouvelles que je re-
„ connus ce que j'avois gagné je ſçus diſtinguer
„ les parties qui m'étoient devenues les plus faci-
„ les, d'avec celles, qui me coutoient encore &
„ qui exigoient de moi le plus de travail. Je re-
„ prenois un nouveau courage quand je remar-
„ quois avoir vaincu une ancienne difficulté, &
„ que ma réuſſite ſurpaſſoit mes éſperances. Je

„ donnois à la fois à mon imagination de l'aliment & de l'audace. — D'ailleurs je m'étois „ imposé la loi de toujours porter avec moi ce „ qui m'étoit néceſſaire pour deſſiner, en quel„ qu'endroit que je me trouvaſſe, ſoit en voyage, „ ſoit à la campagne, ſoit en ville, ſoit dans ma „ propre maiſon. On oublie ſouvent quelque cho„ ſe, parceque l'on eſt pareſſeux de paſſer d'une „ chambre à l'autre pour y chercher ce dont on a „ beſoin: — Cependant une penſée conçue dans „ le premier feu, ne ſe rendra jamais avec plus „ d'énergie que dans le moment où elle aura été „ conçue. —

„ Il ne faut pas que j'oublie ici une remarque „ dont des expériences repétées m'ont confirmé „ le vrai. La lecture de l'hiſtoire, des arts & des „ artiſtes, m'a toujours affermi & fortifié, bien „ plus elle m'a ſouvent ſuggéré des inſpirations. „ Un autre conſeil à adopter. — La poéſie & la „ peinture ſont Sœurs; ne négligez donc pas, „ jeunes artiſtes la lecture des meilleurs poétes, „ & ſoyez aſſurés qu'ils ajouteront les plus riches „ idées, à celles qu'aura enfantées votre imagina„ tion" tel eſt le précis de la lettre de Geſsner. S'il recommande la poéſie au peintres, il ne preſcrit pas moins aux poétes le ſecours utile de la peinture, de la muſique & de tous les beaux arts,

ce n'eſt pas ſans raiſon que dans la Mythologie ancienne les muſes ſont repréſentées comme Sœurs. Quelque difference qu'il puiſſe y avoir entre les matières & les inſtrumens', le beau eſt toujours le même, il plait également ſous toutes les variations.

Geſsner le ſent toujours vivement: il ſait l'apprécier dans un concert, dans un tableau, dans un édifice & dans un jardin. Pour un homme auſſi pénétrant & qui laiſſe échapper ſi peu d'objets, la nature entière eſt une ſource intariſſable des plaiſirs les plus purs. S'il étoit encore poſſible d'en douter, ſa vie ſuffiroit pour nous prouver que les anciens ont eu raiſon, quand ils ont avancé, que le goût & l'amour du bon étoit une conſéquence infallible du goût & de l'amour du beau. Dans ſon éxiſtence morale, comme citoyen, comme ami, comme époux & comme pere, plus on l'examine, & plus il paroit ſous le point de vue le plus aimable. L'on a prétendu que l'hymen détournoit du culte des muſes; Geſsner fait éxception à la regle, ſi toutes fois elle éxiſte. Dans ſon beau-pere Henry Heidegger, Membre du ſenat de Zurich il a trouvé un ami, qui connoiſſoit & qui honoroit les arts, & qui en cette qualité étoit poſſeſſeur d'une riche Collection de Tableaux & d'esquiſſes. Dans ſon epouſe il a rencontré, joint

aux agrémens de la perſonne, la Societé la plus douce, la plus animée, & la plus gaïe nouvelle Minerve. C'eſt elle qui lui a inſpiré les idées les plus heureuſes, qui lui a fourni le ſujet de ſes meilleures piéces. Ce que l'imagination des poétes a de la peine à raſſembler pour compoſer une femme parfaite, Geſsner l'a trouvé réuni dans la ſienne, critique ſûr, amie attentive, femme active mere tendre, qu'elle épouſe! — il n'eſt pas moins heureux dans ſes enfans. Celui de ſes fils qu'il a conſacré aux arts, nous le verrons un jour ſoutenir avec éclat le nom de ſon pere. —

Geſsner dans le ſein de ſa famille peut fort bien être comparé à Racine, on ſait que ce dernier *s'amuſoit à jouer à la proceſſion avec ſes enfans, & que ſouvent il a refuſé une invitation de la cour pour manger une carpe en famille.* Nous pourrions citer une infinité de traits ſemblables de l'auteur des Idylles &c. mais nous les ſupprimerons, pour ne pas choquer par de ſemblables détails la gravité puérile de quelques habitués recalcitrans de la chaire & du barreau: qu'il nous ſoit cependant permis de dire à ces Meſſieurs, que quiconque a l'ambition de toujours être grand, ne l'eſt veritablement jamais: nous leur rappellerons auſſi que le grand Scipion *) & Loelius fuyoient

*) Soepe ex ſocero meo audivi, (dit Craſſus) cum ille diceret, ſocerum ſuum Laelium ſemper fere cum Scipione

autres fois dans la solitude des Campàgnes pour s'y livrer à des jeux innocents, tels que ceux de leurs enfance; or, il n'y a qu'une ame sans reproche, pure & tranquile qui puisse s'oublier dans des récréations semblables.

La conversation de Gesner étoit vive & animée dans un banquet socratique, lors qu'il étoit question des arts, ou qu'il s'agissoit d'un projet utile & important, mais il scut se concentrer en lui même dans les cérémonies de pur appareil & dans les visites des bienséances. —

Sa patrie a honoré son merite par des emplois civils. Dès l'année 1767. il a été élu membre du Sénat, en 1781 on l'a nommé sur-intendant des bois & forets; entre plusieurs distinctions qu'il a reçues de diverses Puissances tant voisines qu'éloignées, nous nous contenterons de parler de deux superbes Medailles d'or qui lui ont été adressées par l'Imperatrice de Russie.

Scipione solitum rusticari, eosque incredibiliter repuerascere esse solitos cum rus ex urbe, tamquam e vinculis, evolavissent. Non audeo dicere de talibus viris, sed tamen ita solet narrare Scaevola, conchas eos & umbilicos ad Cajetam & ad Laurentum legere consuesse & ad omnem animi remissionem ludumque descendere. Cic. de Oratore.

Les hommages universels que lui ont prodigués à si juste titre les connoisseurs & les amateurs du vrai beau, ne lui ont inspiré ni prétentions ni morgue. Incapable de cet empressement mysterieux qui fait recourir certaines gens aux ruses les plus basses pour gagner un coup d'encensoir, son Caractere dominant étoit la candeur & l'ingénuité des Bergers de ses Idylles. —

A peine avions-nous achevé l'Article de Gessner, que nous apprenions la nouvelle de sa mort, arrivée le 2. Mars 1788. Les Amis de sa Muse se reunissent pour lui eriger un Monument à la promenade publique de Zuric aux bords de la Limat.

RAMMLER.

Il nâquit à Colberg en 1725. Actuellement il eſt à Berlin en qualité de Profeſſeur en belles Lettres. Son prémier ouvrage fut un poéme heroi-comique intitulé le jeu d'échec, publié à Berlin en 1753. Cet eſſai annonçoit à la vérité une imagination fertile, brillante, poëtique, mais non cette philoſophie mûre, avec laquelle Mr. Rammler rangea & peſa depuis jusqu'à la moindre nuance. Ce qui nuit dans ce poëme à l'illuſion, c'eſt que le ſtyle ſimple & métaphorique y ſont ſouvent confondus. Les pièces du jeu y parlent un langage auſſi ſavant & auſſi patetique, qu'Apollon & Mercure qui le dirigent. Quoiqu'avant Mr. Rammler Jerôme Vida ait déja chanté le jeu d'échec, ce ſujet ſemble cependant prêter très-peu à la muſe épique.

En 1758. Mr. Rammler traduiſit & adopta au génie de la langue allemande l'ouvrage de Batteux ſur les belles lettres. Il donna au ſyſtème du François plus de préciſion & d'étendue, & y ajou-

RAMLER.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

ta quelques difcours fur la langue, fur le ftyle & la verfification allemande. Cet ouvrage fut réimprimé à plufieurs reprifes avec des additions & corrections, p e. en 1762, 1769, 1774. L'auteur y développe avec beaucoup de fagacité & de goût la nature & la fource du beau en général, & furtout les avantages de la langue allemande & le charme de fa verfification variant à l'infini. En 1759. il publia conjointement avec G. E. Leffing les épigrammes de Logau, poëte, qui malgré fon grand mérite avoit toujours refté dans l'obfcurité. Ses remarques fur le langage de ce poëte font très-intéreffantes. Mr. Rammler mérita encore bien de quelques autres vieux poëtes allemands, en publiant en 1780 à Leipzic les épigrammes de Wernike, d'Opiz, de Thferning de Gryphius & d'Oléarius. Aidé de Leffing il tira de l'obfcurité les poëfies de Scultetus. Ayant étudié le vieux allemand à la fois en philofophe & en connoiffeur de l'antiquité; il a fauvé plufieurs mots & tournures, dont il a enrichi la langue moderne. En 1766. il publia à Riga une collection de nos meilleures épigrammes. Son étude profonde de la langue & fon goût délicat & fin lui donnèrent le droit de faire l'Ariftarque. Mais comme il le faifoit quelquefois de fon chef, & fans en être prié, on ne lui en fut pas toujours bon gré. En 1761. il publia en deux livres les fables

& Contes de Lichtver avec des corrections. En 1766. il mit au jour la collection de chansons allemandes, en 1774. le recueil lyrique, & en 1783 la collection de fables choisies : Il limoit de son chef, quoiqu'avec un succès inégal, mais pour la plupart heureux, les ouvrages d'autrui. Ses mérites critiques étoient si généralement reconnus, que Mr. Göze, poëte érotique des plus distingués, donna dans son testament plein pouvoir à Mr. Rammler, de garder ou de rejetter de ses poësies ce qu'il jugeroit à propos.

A la finesse & à la sagacité Mr. Rammler joint la richesse de l'invention & beaucoup de feu. Au milieu de la hardiesse & de l'élévation des idées on voit toujours le Critique sevère, qui a pesé chaque mot, chaque tournure. Ce n'est pas de la simple poësie, c'est une harmonie complette; & ses ouvrages méritent d'être étudiés pour le charme du rythme aussi bien que pour la marche des idées. En 1760. il publia des Cantates spirituelles, qui furent mises en musique par les plus célèbres musiciens, & qu'on réimprima en 1770.

En 1764. il fit imprimer le Mai, idylle accompagnée de chant. En 1765. lorsque la flotte françoise sortit du port de Brest, pour aller en Amerique, il publia la prophétie de Glaucus. Ptolo-

mée & Bérénice, Drame; Ino, Cantate: En 1766. il publia un recueil de chanſons, & l'année ſuivante, des odes. En 1768. l'Hymne à l'amour, & Pygmalion. En 1769. des odes d'Horace, & ode adreſſée à Joſeph II. En 1770. une cantate intitulée la fête d'Alexandre, ou la force de la muſique; & la même année ſes vers ſur la mort de Fréderic Henry Charles, Prince de Pruſſe, & une ode à Venus Uranie. En 1772. des chanſons lyriques. En 1777. Céphale & Procris, Melodrame. En 1778. la traduction des poeſies qui ſe trouvent dans le Spectateur anglois. En 1786. Les idylles de Geſsner miſes en vers. En 1787. traduction de Martial en vers.

On nomme Mr. Rammler l'Horace de l'Allemagne. S'il a peut-être moins de ſimplicité, & moins de hardieſſe, il l'égale en ſublimité & le ſurpaſſe en harmonie. Si l'on compare la poeſie du Romain à un feu qui dévore, on pourroit comparer celle de l'Allemand à un feu d'artifice très-brillant.

Ce qui diſtingue encore Mr. Rammler de tous les poëtes, c'eſt qu'il a donné le coſtume auguſte des héros de la fable à ſes héros modernes. J'obſerve encore, que malgré l'indifférence du grand Fréderic pour les Muſes germaniques Mr. Rammler n'a jamais diſcontinué de le chanter, comme

Horace avoit chanté ſon Auguſte. Et ce qui fait honneur au Roi actuel, c'eſt d'avoir gratifié dès ſon avénement au throne le Chantre de ſon grand prédéceſſeur, d'une penſion conſidérable, accompagnée d'une lettre très-flatteuſe.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

WIELAND.

WIELAND.

Vous voulez, Monſieur, me faire l'honneur de traduire quelques-uns des moreaux les plus intéreſſans de ma Gallerie des poëtes d'Allemagne. De ceux qui ſont encore en vie, Klopſtok eſt le ſeul, dont j'aie hazardé de tracer une ésquiſſe. Vous deſirez, Monſieur, que je continue, & que je vous faſſe le portrait de quelques autres, ſurtout de Wieland, que les étrangers ne connoiſſent certainement pas aſſez; car dans quelques ouvrages françois, (p. e. dans le Cabinet des Fées, vol. 36, 37, & dans la bibliothèque univerſelle des Romans Aout 1778, Mars 1781, Mars 1782. Jan. 1785. Vol. 2.) il éſt défiguré de manière à n'être plus reconnoiſſable.

Wieland eſt le génie le plus brillant, le plus fertile & le plus univerſel. Il ſait prendre avec une facilité ſingulière des formes toujours nouvelles & toujours plus charmantes. Le matin il brillera de tous les rayons de la gloire de l'empyrée; vous le verrez le ſoir folâtrer le thyrſe à la main. Tantôt couronné des lauriers de la ſageſſe & de l'heroiſme, tantôt le front ceint d'une guirlande

faite de la main des graces. Et de toutes ces formes si différentes, celle sous laquelle il se montre, semble être la seule qui lui convienne. Il est poëte dans toute la force du terme: il en est peu, qui à une imagination aussi hardie & aussi riche joignent tant de flexibilité & de délicatesse dans l'expression: il n'en est aucun, qui comme lui ait toujours également réussi dans les genres les plus différens; aucun, qui avec une ame aussi sensible réunisse une érudition aussi vaste & une philosophie aussi saine & aussi profonde. Pour oser tracer en détail le caractère de ce génie extraordinaire, il faudroit être plus hardi que je ne le suis; bien plus, il faudroit savoir approfondir mieux que moi les phénomènes de la nature & de l'art. Tout ce que j'ose entreprendre, c'est de vous en crayonner une legère ésquisse.

Wieland nâquit le 5. Septemb. 1733. à Bibérac, petite ville impériale, d'une bonne famille. Ses ancêtres y avoient rempli depuis cent cinquante ans les emplois les plus importans. Cette circonstance, jointe à la simplicité & à la frugalité qui regnoient dans sa patrie, influa beaucoup sur le premier dévéloppement de son Caractère.

Son pere, ministre protéstant, dirigea sa premiere éducation. Dès sa huitième année Wieland venoit déjà puiser de la chaleur dans la lecture des vies de Cornelius Népos, & à treize ans il

ſentoit mieux Virgile & Horace que ſes maîtres. De douze à quatorze ans il compoſa une infinité de vers latins & allemands, qui étoient, ſi on veut l'encroire, pitoyables.

Il compoſa entre autres un poëme héroique nommé la déſtruction de Jeruſalem. A quatorze ans il fut envoyé à l'école de Kloſterberguen près de Magdebourg, ſous la conduite de l'Abbé Steinmetz, homme dévot jusqu'au fanatiſme. Pendant les deux années qu'il y ſéjourna, il fit des progrés rapides dans ſes études, ſans échapper cependant à la contagion du fanatiſme, qui pour lors étoit fort à la mode. Faute d'autre aliment ſon imagination active s'élançoit hors du monde viſible, & planant tantôt dans l'empyrée, tantôt deſcendant dans le tartare, ſe créoit des êtres à lui, & ne ſe plaiſoit qu'avec les intelligences céléſtes. L'étude de la métaphyſique le ramena, où il adoptoit & rejettoit des ſyſtèmes.

Il n'avoit que quinze ans, lorsqu'il compoſa un petit traité pour montrer, comment Venus avoit pu naître de l'écume de la mer, & comment l'univers avoit pu ſortir de ſoi-même des élémens éternels. Ce livre manqua de lui attirer des affaires dans l'école. Xenophon, le ſpectateur anglois, le babillard & le Gardien formoient ſon goût.

A l'âge de seize ans il se rendit à Erfort, où il séjourna un an dans la maison du médecin Baumern. Ce savant, appellé depuis à Giessen, pour remplir la chaire de Professeur en Chymie, lui donna des leçons, & ce qui valoit mieux encore, il lui fit connoître Dom Quichotte.

A son retour dans la maison paternelle, il y trouva Sophie de Gutermann, jeune fille des plus aimables, devenue si célèbre depuis par ses ouvrages sous le nom de Madame de la Roche. En la voyant il aima pour la première fois. Souffrez, Monsieur, que je vous communique ici en extrait une lettre, qu'elle m'a écrite il y a quelque tems, & qui contient l'époque la plus interessante de l'histoire de la jeunesse de cette femme célèbre.
„ J'ai tout autant de sujet, dit-elle de me louer
„ des bienfaits de la nature, que j'en ai de me
„ plaindre des outrages de la fortune. Mon pere
„ étoit un homme très-instruit, mais d'un Carac-
„ tère très-dur: ma mere étoit la douceur même:
„ l'un ornoit mon esprit; l'autre formoit mon
„ cœur. Mon pere me donna du goût pour l'hi-
„ stoire naturelle & pour l'histoire en général:
„ ma mere m'instruisit dans les détails du ména-
„ ge, me fit destiner mes heures de loisir à des
„ leçons de musique, de dessein & de peinture.
„ C'est ainsi que je passai ma vie jusqu'à l'âge
„ de seize ans; époque, où le hazard amena

„ dans notre maison Monſieur Bianconi, Méde-
„ cin du Prince d'Augsbourg & qui eſt mort de-
„ puis à Rome en qualité de Reſident de la cour
„ de Saxe. Il conçut le plan de m'élever & de
„ me former d'après ſes principes, pour m'épou-
„ ſer enſuite: il m'enſeigna les mathématiques,
„ ſa philoſophie, me fit connoitre les poëtes de
„ ſon pays & m'inſpira le goût des beaux arts,
„ Il ſe fit aimer. Mon pere, approuvant ce ma-
„ riage, l'accompagna à Bologne; mais tout fut
„ rompu, parcequ'on exigea, que les enfans,
„ qui naitroient de ce mariage, ſeroient tous éle-
„ vés dans la religion catholique. Bianconi voulut
„ m'enlever; je lui déclarai, que je ne le ſuivrois
„ jamais ſans la bénédiction paternelle. Mon ſort
„ fut décidé Bianconi ſe rend vite à Dreſsde; mon
„ pere me voyant accablé de douleur, voulut ef-
„ facer de mon eſprit jusqu'au ſouvenir de cet
„ homme. Il fallut lui apporter mes livres, mes
„ papiers & toutes mes Lettres, pour les voir brû-
„ ler. Quand il en vint à mes exercices de ma-
„ thématiques, je tombai à ſes pieds, je le ſup-
„ pliai les larmes aux yeux, de vouloir bien
„ épargner ces fruits de mes veilles. En vain,
„ ils furent brûlés. Mon cœur ſe revolta. J'a-
„ vois ſacrifié mon amour à mon devoir, & mal-
„ gré cela je me voyois mal-traitée. Alors je
„ pris la reſolution de changer de religion, &

„ de me faire religieuse. L'Evéque, à qui je m'é-
„ tois adressée, le fit savoir à mes parens, qui
„ reconnurent enfin, qu'il s'y étoient mal pris
„ à mon égard. Bianconi étoit toujours à mes
„ yeux le plus aimable des mortels; & ne pou-
„ vant rien faire pour lui, je formai le vœu, d'en-
„ sévelir les talens que je lui devois, de ne jamais
„ chanter ni toucher du clavecin en présence
„ d'un homme, pour lui faire le sacrifice de tous
„ les hommages, que m'auroient attirés des ta-
„ lens cultivés par lui. Voilà mon ami, comment
„ une seule passion arrêta la marche de mes con-
„ noissances, & donna peut-être à mon carac-
„ tère cette teinte romanesque, qui influe plus
„ ou moins sur toutes mes actions. On me mit
„ en pension chez le pere de Wieland, pour
„ qu'il me fortifiât dans une religion que j'avois
„ manqué de quitter. C'est là que je fis la con-
„ noissance de notre grand Wieland : il me donna
„ du goût pour la litterature allemande. Nous
„ étions déstinés l'un pour l'autre, mais on nous
„ sépara. J'épousai dans la suite un homme re-
„ spectable, *) plein d'esprit & de talens : c'est lui,
„ qui me fit connoître la litterature françoise, la
„ seule qui étoit alors goûtée des gens du grand
„ monde. . . .

*) Monsieur de la Roche, ci-devant Ministre dans une Cour d'Allemagne.

Les prémiers ouvrages de Wieland nous dépeignent le caractère de fon amour; c'étoit un amour platonique, porté au plus haut degré; c'étoit une flâmme pure & fainte: le cœur plein de fon amante il offroit des hommages à la divinité, & c'étoit toujours à elle qu'il confacroit fes hymnes. En 1750. le fort fépara les deux amans, Wieland alle à Tubingue; mais au lieu d'y étudier le droit, comme fon pere le vouloit, il s'enferma dans fa chambre, & y compofa dans l'éfpace d'une année & demie fes prémiers écrits poëtiques: l'anti-Ovide, ou l'art d'aimer, des contes qui ne refpirent que la pieté & la plus haute dévotion, bien différens de ces contes voluptueux, fortis depuis de fa plume: lettres morales en vers: de la nature des Chofes, poëme didactique en fix chants; dans ce poëme qui fut l'ouvrage de trois mois, l'auteur orne la philofophie de Platon & de Leibnitz des plus brillantes couleurs.

L'amour malheureux de Wieland & de Sophie pourquoi n'en fit-il ni de langoureux Siegwarts, ni de furieux Werthers; pourquoi cet amour ne dégénera-t-il point, comme il n'arrive que trop fouvent en fanatifme myftique; c'eft que l'activité les fauva, ce grand remède pour des cœurs bleffés. Au lieu de fe laiffer abattre par les coups du fort, l'ame de Wieland n'en prit qu'un effor plus fublime. Les ouvrages à la vérité, qu'il compo-

ſa pendant cette époque, ont tous une emprein-te religieuſe; mais la dévotion, qui y regne, ne dégenere jamais en extravagance; ſa philoſophie & ſon goût moderoient ſes transports, & ſervoient même à annoblir ſes idées.

Le poëme de la nature des choſes avoit fait beaucoup de ſenſation, ſurtout en Suiſſe, où il lui procura l'amitié de deux hommes reſpectables, de Breitinger & de Blaarer, qui dans la ſuite lui rendirent des ſervices importans. Il s'attacha à Bodmer, en lui envoyant ſon Arminius. Ce ne fut que longtems après, que Wieland s'avoua Auteur de trois ouvrages, que Bodmer & Hagedorn avoient attribués à trois Auteurs différens. Ce fut la prémière cauſe de l'attachement extraordinaire, que Bodmer prit pour lui. Il l'attira à Zuric, ces deux hommes célébres travailloient dans la même chambre; Wieland y compoſa, comme Bodmer des poëmes tirés de l'hiſtoire des patriarches on diſtingue ſurtout ſon Abraham éprouvé. Il publia en 1773 ſes lettres des morts dans le goût de celles de Mde. Rowe, mais où il regne plus de goût & de philoſophie Ouverte à toutes les impreſſions, l'ame pure du jeune Wieland ſembloit tout à coup inſpirée de la ſageſſe orientale de Bodmer.

Il publia la même année pluſieurs écrits polémiques ſur l'amélioration du goût; traité ſur la Noachide, poëme épique de Bodmer. On voit

combien celui-ci étoit enchanté du jeune poëte, par une Lettre, qu'il écrivit à cette époque au Doyen Meyer. „ Wieland, y dit-il, a l'ame
„ d'un patriarche, la profondeur de Leibnitz &
„ le génie poëtique de Klopſtok. La providence
„ m'a favoriſé au-delà de mes éſpérances, en
„ m'envoyant dans ma vieilleſſe ce jeune homme,
„ qui a toute la ſageſſe d'un vieillard. Je le re-
„ tiendrai auſſi long-tems, qu'il me ſera poſſi-
„ ble." — En 1754 il publia avec Bodmer des fragmens poëtiques, & pluſieurs autres poëmes. La viſion du jugement dernier, Cidli & Lazare, Rachel mourante, Epitre ſur ce qui compoſe le bel eſprit, qui ſe trouvent dans cette collection, ſont de notre poëte.

Wieland ne ſe contenta pas de la connoiſſance des ſavans & des artiſtes de Zuric; il fit encore celle de pluſieurs femmes très-diſtinguées; il lui falloit chercher ſéparément les perfections qu'il avoit trouvées réunies dans la perſonne de ſa Sophie. Ses écrits, où reſpiroit la ſageſſe & la vertu lui ſervoient partout de recommandation. Il entra à cette époque en qualité de Gouverneur dans la maiſon de Mr. Ott, négociant à Zuric, dont les deux fils furent formés par ſes ſoins. En 1755. il publia l'annonce d'une dunicade pour les allemands En 1758 il dreſſa ſon plan d'éducation pour les républicains, & publia ſon rêve pa-

triotique, fur les moyens de rajeunir l'Helvétie; avis donnés à une amie, les fympathies; les fentimens d'un Chrêtien; Jeanne Gray, tragédie: à cette époque fes écrits profaiques furent publiés en deux volumes: On y voit un poëte, qui à la fenfibilité romanesque de Prétrarque joint la fublime philofophie de Schafftsbury. En 1759. parut Arafpes & Panthée, hiftoire morale. En 1760. Clémentine de Poreite, Tragédie. En 1762. il foigna une édition de toutes fes œuvres poëtiques en trois volumes. On y diftingue Cyrus, poëme héroique en Hexamêtres; où l'auteur paroit être devenu un Xenophon ou un Platon.

Wieland féjourna en Suiffe jusqu'en 1759. A Berne, où il paffa une année, il fe lia avec Julie Bondeli & Mariane Fels, deux femmes également diftinguées par leur efprit & leur cœur. De fon propre aveu, il dut beaucoup à fon féjour en Suiffe, & à la bonne compagnie, qu'il y vit.

En 1760 fa patrie lui confia la charge de Sénateur, & bientôt après celle de Directeur de la Chancellerie, qu'il remplit jusqu'en 1769, fe délaffant avec les mufes de l'aridité de fes travaux. Il ne s'occupoit alors que de la litterature françoife, italienne & angloife, pour lesquelles il avoit pris du goût à Zuric: la litterature allemande fembloit ne plus exifter pour lui. Pour fe foulager des occupations de fa charge il compofa pen-

dant ce tems-là plusieurs ouvrages. En 1762 il commença la traduction de Shakespear, qui fut achevée en 1766. En 1764 il écrivit les avantures de Don Sylvio de Rosalva, ou la victoire de la nature sur le fanatisme, roman comique, qui par de misérables traductions a été défiguré au point, qu'on n'y reconnoit plus le but de l'Auteur, qui étoit de térasser la superstition. En 1766 il publia ses contes comiques; on peut dire, que c'est la chronique scandaleuse de l'Olympe. Dans les vers les plus coulans, avec un coloris des plus vifs, & avec plus d'esprit encore que Lucien, l'auteur y fait un tableau des galanteries des Dieux.

Si l'on compare le ton folâtre & voluptueux qui y regne, avec le ton serieux & auguste de ses écrits antérieurs, on ne peutêtre qu'extrémement frappé de la métamorphose du poëte. Passe encore, que la Muse de la Fontaine, de Beze, de Marot, de coquette, qu'elle étoit, devienne dévote: le changement de Wieland est beaucoup plus surprenant. Dans sa jeunesse, sa Muse est une Vestale, & elle devient une Nenon de Lenclos sur ses vieux jours. Il explique lui-même ce phénomène dans l'histoire d'Agathon, publié en 1766. Ce roman, qui est lû avec le même interêt par la jeune fille & par le philosophe, & qui est écrit avec la voluptueuse chaleur d'un Cré-

billon comprend un excellent Syſtème de bonheur.

En 1768 parut muſarion ou la philoſophie des Graces, poëme compoſé, ce ſemble, par les graces mêmes. Idris, poëme héroi-comique, auſſi riche en avantures, qu'en caractères finement nuancés.

C'eſt par degrés que Wieland paſſa du platoniſme à la dévotion, & que de celle-ci il ſe rapprocha de la terre. Il fut obligé pendant ſon ſéjour à Bibérac de mener une vie fort active; & cette activité l'abſorba au point, de ne plus ſe ſouvenir de ſon ſéjour en Suiſſe, que comme d'un beau rêve: tous ſes amis, hors Zimmermann de Brougg n'exiſtoient plus pour lui. Ce qui acheva d'opérer en lui une revolution, ce fut l'amitié, dont il ſe lia avec le comte de Stadion & Mr. de la Roche. Le Comte, qui étoit un homme du monde, étendoit & rectifioit ſes idées. Wieland lui a érigé un beau monument dans ſa préface de ſon nouvel Amadis.

Le ſéjour qu'il fit à Bibérac fut d'abord mêlé de quelques dés agrémens; mais dans la ſuite il acquit la confiance de tous ſes concitoyens; & il fut généralement regretté, quand il accepta la vocation du feu Electeur de Maience, qui lui confia la prémière chaire de Profeſſeur à l'univerſité d'Erfort avec le titre de Conſeiller de Régence. Il

devoit cette place au Baron de Grofsfchlag, prémier miniftre de l'Electeur. Honoré de l'amitié particulière de cet homme refpectable, Wieland paffa fort agréablement trois années à Erfort. Il y reprit l'étude de la litterature allemande, qui lui étoit devenue indifférente au point, que fon ami Riedel lui apprit comme une nouveauté, la réputation, qu'il s'etoit faite en Allemagne par fon Agatthon & fa Mufarion.

En 1762 il fut invité à la Cour de Weimar. Il y trouva la Ducheffe-Régente, nièce du grand Fréderic, Princeffe des plus diftinguées. A fa prière il travailla pendant trois ans à l'éducation des Princes fes fils; & au bout de ce tems il obtint une penfion confidérable, qui le met en état de vivre dans un doux loifir, & de confacrer le refte de fes jours à fes amis & aux lettres.

Il s'eft marié en 1765. Sa femme, qui eft d'une bonne maifon d'Augsbourg, poffède toutes les vertus de fon fexe fans en avoir les défauts. „ De„ puis vingt-deux ans, que je la poffède, me „ dit Wieland, je n'ai pas fouhaité un inftant, „ de n'être pas marié. Son exiftence eft fi inti„ mement liée à la mienne, que je ne faurois „ refter éloignée d'elle huit jours feulement, fans „ éprouver des fentiments analogues au Hemvé „ des Suiffes. De treize enfans, qu'elle m'a „ donnés, il y en a dix en vie, tous aimables,

„ tous brillans de la ſanté du corps & de l'ame.
„ Il font avec leur mere le bonheur de ma vie.
„ Peu de gens ſont, comme moi, faits pour les
„ plaiſirs domeſtiques, peu de gens ont éprouvé
„ ces plaiſirs dans un ſi haut degré. Dans mes
„ anciennes amours il n'y avoit que trop d'illu-
„ ſion; mais pour le vrai bonheur, je ne le con-
„ nois, que depuis que je ſuis marié. Je ſuis
„ naturellement un peu ſujet à l'humeur, mais
„ à cela près ce qu'on appelle un homme ſimple
„ & uni. C'eſt un trait marqué de mon caractère
„ d'être exempt de jalouſie & d'envie, d'aimer
„ paſſionnément les talens & le mérite, mais
„ d'être presque trop indifférent pour la gloire.

Ce qui mérite d'être remarqué c'eſt que ce ſont les François qui ont fait connoître Wieland & Geſsner au grand monde en Allemagne. Le comte de Boufflers jetta à Vienne les fondemens de la grande reputation, que Wieland acquit depuis. En traduiſant à quelques femmes de la prémière qualité quelques fragmens des Graces, il leur fit honte de ce qu'elles ne connoiſſoient point un compatriote d'un ſi rare mérite.

En 1770 Wieland écrivit les dialogues de Diogène de Synope, dans lesquels les anecdotes les plus piquantes repandent du jour ſur le ſyſtème de ce célèbre cynique: la même année ſes mémoires pour ſervir à l'hiſtoire ſecrète du cœur

& de l'esprit. Cet ouvrage contient les remarques les plus profondes sur les panchans de l'homme, appuyées par des preuves tirées de l'histoire : à peu près à la même époque il écrivit Combabus conte en vers à la fois touchant & badin & rempli de finesse. En 1771. le nouvel Amadis, histoire de Chevalerie. En 1772 le miroir d'or, ou l'histoire des Rois de Scheschian, roman politique : la même année pensées sur une ancienne inscription, l'amour accusé ; Aurore, Alceste & le choix d'Hercule, trois opéra.

En 1773. il commença à publier son Mercure allemand. Cette feuille périodique, qu'il continue encore, est un riche magazin de piéces intéressantes tant en prose qu'en vers. En 1777 Rosemonde opéra.

En 1780. Obéron. Quoique ce ne soit qu'un conte de Fées, on peut dire cependant qu'il va de pair avec tout ce que l'épopée peut fournir de sublime ; c'est un poëme rempli d'inventions hardies, de situations variées & des vers les plus harmonieux Le sujet de ce conte est tiré d'un ancien roman de Chevalerie, intitulé Huon de Bordeaux, que le Comte de Tressan a inseré en extrait dans la bibliothèque universelle des romans. Mais dans ce roman Oberon est un personnage bien bizarre, moitié spectre, moitié homme, fils de Jules Cesar & d'une Fée : l'Oberon de

Wieland eſt un roi des Fées & le même que Chaucer dans ſon Merchant's-Tale & Shakeſpear dans ſon Midſummer-Nights-Dream nous dépeignent. Ce qui conſtitue la beauté de cet ouvrage, c'eſt la manière, dont l'auteur a ſu tirer partie de la querelle d'Oberon & de Titanie ſa femme, avec l'hiſtoire de Huon & de Rezia. Ce poëme eſt compoſé de trois actions principales, de l'avanture, que Huon doit tenter par ordre de l'Empereur, de ſes amours avec Rezia, & de la reconciliation de Titanie avec Oberon: toutes ces actions ſont liées entr'elles de la manière la plus étroite. Huon a beſoin de l'aſſiſtance d'Oberon, pour s'acquitter de la commiſſion de l'Empereur: Oberon prend beaucoup d'intêret pour Huon, parceque la reconciliation de ce Roi avec Titanie dépend de l'amour conſtant & fidèle de Huon & de Rezia.

En 1781. Wieland publia une nouvelle édition conſidérablement augmentée: des Abdérites il y trace ſous le coſtume grèc un portrait ſatyrique des loix, des mœurs & du goût des allemands.

En 1782 Epitres d'Horace traduites du latin, accompagnées de notes hiſtoriques.

En 1784 il ſoigna une collection de ſes poëſies choiſies imprimée à Jena. Il en a paru déjà ſix volumes dont voici le contenu.

pre-

prémier Volume: Mufarion, Olympia, le prémier amour, penſées ſur un Endymion dormant, l'amour accuſé, le moine & la religieuſe.

ſecond vol. Contes grecs, ſavoir Endymion, Aurore & Céphalus, le jugement de Paris, Combabus, Aſpaſie, Gandalin ou amour pour amour.

troiſième vol. les ſept prémiers chants d'Obéron.

quatrième vol. les cinq derniers chants d'Obéron; Géron le loyal.

cinquième vol. Contes divers, Schach Lolo, Hann & Gulpenhé; la bride du mulet imité de Chrêtien de Troyes ancien Fabliau. Prévonte ou les fouhaits. Combat entre la poëſie & la peinture; penſées ſur une Magdelaine d'Oeſer, deſſinée d'après Cignani.

ſixième vol. Idris & Zende, poëme romanesque. Il vient de publier une traduction de Lucien avec des remarques hiſtoriques De tous les anciens auteurs Lucien eſt peut-être celui, dont l'eſprit ſe rapproche le plus de celui du ſiècle, où nous vivons. Jamais il n'eût pû trouver un plus digne traducteur.

Pour complaire aux vœux de la nation il s'occupera peut-être bientôt d'une belle édition de tous ſes ouvrages.

Q

Ma ſituation actuelle ne me permet pas de vous donner plus de détails ſur ce poëte célèbre. Auſſi vous ſavez qu'il ne faut point enviſager mon ouvrage ſur les poetes allemands comme une collection de Biographies complettes. Il ne comprend que des traits de caractère détachés & quelques notices hiſtoriques.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

G. E. LESSING.

G. EPHRAIM LESSING. *)

G. Ephraim Lessing nâquit à Camentz, petite ville de la Lusace, où son pere étoit ministre. Son éducation fut ébauchée par le pasteur de Puskow, son proche parent; dans la suite Lessing se rendit à Leipzig, pour y étudier la théologie. Il y entra dans la maison de Monsieur Winckler en qualité de gouverneur; mais bientôt son ami Mylius l'engagea à aller à Berlin, où il composa depuis 1752 — 1756 ses feuilles politiques, & où il se lia d'amitié avec Rammler, Mendelson & Nicolai. Durant la guerre de Silésie il suivit le Général Trauenzien en qualité de Sécrétaire. En 1767. la direction du théatre de Hambourg l'appella dans cette ville avec une pension considérable, pour y travailler dans le genre dramatique; mais Lessing refusant de s'y prêter, on le pria d'y venir du moins, pour former par sa critique les acteurs & les spectateurs. L'entreprise ayant

*) Voyez les Nécrol. de Schmid, Schutz sur le Génie de Lessing, Mercure de Wieland 1781. Les matinées de Mendelson &c.

échouée dès l'année suivante, il accompagna le Prince Léopold de Brunswic dans son voyage d'Italie. En passant par Vienne la Cour imperiale l'accueillit de la manière la plus gracieuse. A son retour il fut élu Bibliothécaire de Wolfenbuttel. Il se maria à cette époque avec la veuve d'un négociant de Hambourg, femme très-distinguée & qui avoit un grand ascendant sur lui. Elle mourut bientôt. On voulut lui faire épouser en secondes nôces la veuve du célèbre Reiske, mais il ne put jamais se resoudre à former de nouveaux liens. En 1776. on lui proposa un établissement à Manheim; mais l'entreprise ayant échouée pour cause de religion, on l'en dédommagea en quelque manière en l'agrégeant à l'Académie de cette ville. Lessing a vécu depuis dans l'indépendance & dans un repos philosophique; sa santé déperissant peu à peu il mourut le 15. Février 1781. à Wolfenbuttel d'une hydropisie de poitrine. Mendelson dans ses matinées *) attribue sa mort prématurée à l'acharnement de ses ennemis.

„ Depuis plusieurs années, (ce sont ses propres paroles) ni moi, ni notre ami commun „ Nicolai nous n'avions eu des nouvelles de Lessing, quoiqu'il nous dût plusieurs reponses. „ Nous n'en étions guères surpris, parceque nous

*) Ouvrage de ce célèbre Juif.

» favions fort bien, qu'il étoit de la plus grande
» négligence dans fon commerce de Lettres, &
» qu'il ne fe foucioit pas de répondre à des let-
» tres, qui ne contenoient que des affurances d'a-
» mitié & rien de plus Je n'en fus que plus
» empreffé à ouvrir une lettre qu'un inconnu me
» remit de fa part. Quoique j'aie connu Leffing
» dans des fituations très-différentes, je puis
» dire cependant, que je n'ai jamais entendu de
» lui la moindre plainte fur l'ingratitude de fes
» contemporains, fur ce qu'on ne lui rendoit pas
» affez de juftice, ou qu'on ne recompenfoit point
» fuffifament fon mérite; genre de plainte fort
» commun, & même de la part des gens, qui
» n'y ont certainement pas autant de droit. Per-
» fonne n'étoit plus éloigné de l'égoifme que lui.
» Ses lettres étoient toujours pleines d'efprit &
» de reflexions profondes. Toujours d'une hu-
» meur charmante le chagrin & l'abattement fem-
» bloient lui être inconnus. Il donnoit des con-
» folations à fes amis, il n'en cherchoit pas. Ju-
» gez, quelle fenfation fâcheufe je dus éprouver,
» quand la lettre ci-jointe me le montra tout
» différent de ce qu'il avoit été j'usqu'alors. Je
» crus voir un athlète terraffé enfin après le plus
» rude combat, un cerf aux abois, fe jettant dans
» la pouffière, & cédant au chaffeur acharné à
» fa perte. —

„ Mon cher ami, m'écrit Lefsing fous le 19. „ Decembre 1780. Le porteur de cette lettre „ voudroit vous demander la route d'un pays, „ où l'on ne trouve ni Juifs ni Chrêtiens. Je fuis „ fâché de le perdre; mais dès qu'il fera arrivé „ dans cette heureufe contrée, je ferai le prémier „ à l'y fuivré. J'en fuis toujours à la lecture „ de la lettre joviale, que Mr. le Docteur Flies „ m'a remife de votre part. Il me faut de tems „ à autre de tels antidotes contre mon humeur „ chagrine. Vous favez, je me flatte, que je „ ne fuis pas fort avide de louange; mais vous „ avouerez, que la froideur, que témoigne le „ monde à certaines gens, pour leur faire fentir, „ qu'ils ne font rien à fon goût, eft infupportable. „ Je ne m'étonne point, fi tout ce que j'ai écrit „ depuis quelque tems, vous déplait; car je n'a„ vois point écrit pour vous. Il fe peut, que „ lorsque votre imagination vous retracoit nos „ beaux jours, quelques paffages vous ayent pu „ caufer quelques momens d'illufion: hélas! j'é„ tois alors un arbre jeune & vigoreux, & main„ tenant je fuccombe fous le fais des années. Ah „ mon ami! la fcène eft finie; je n'ai plus qu'un „ feul défir, celui de vous voir.

Mr. Jacobi de Duffeldorp avoit accufé Lefsing de Spinofifme. Mendelfon, d'ailleurs ennemi

juré de tout ce qui s'appelloit polémique se crut obligé de sauver la mémoire de son illustre ami: il écrivit sur la fin de ses jours un traité intitulé: Mendelson aux amis de Lessing pour servir de suite à la correspondance de Jacobi sur le Spinosisme. Mendelson mourut avant que le traité fût publié, mais il avoit chargé son ami Enguel de le mettre au jour. Jacobi, au lieu de laisser tomber la question, la releva...... Mais il vaut mieux baisser le rideau. Citons plutôt une anecdote, que Campe raconte dans le second volume de ses voyages à l'usage de la jeunesse: „ Un laquais de louage, dont je m'étois servi durant
„ mon séjour à Brunswic, & que j'avois payé
„ suivant la taxe établie, vint chez moi peu de
„ tems avant mon départ & me dit: assurément,
„ Monsieur, vous ne connoissez pas bien notre
„ argent. Il ne me falloit qu'un écu & demi, &
„ vous m'en avez donné deux: voici le surplus,
„ je dois vous le rendre. Je tombai des nues;
„ je regarde avec étonnement mon homme & je
„ lui demande son nom: Macwitz, me dit-il.
„ A ce nom je me rappelle un jeu de mot plein
„ de finesse, que Monsieur Lessing avoit fait sur
„ un laquais de louage de ce nom, qui le servoit
„ ordinairement quand il étoit à Brunswik. Je
„ lui demande, s'il avoit connu Monsieur Lessing.

„ Si je l'ai connu, repliqua-t-il avec chaleur; „ c'étoit mon cher maitre, & ses yeux se remplirent de larmes: il se mit alors à me raconter „ avec un torrent d'éloquence, combien son maitre étoit bon & charitable, comme il se dépouilloit dès qu'il entendroit parler de gens „ dans la misère; qu'à la vérité il lui avoit souvent fait des réprésentations la-dessus, mais „ en vain; il me conta encore, comme un jour „ il avoit fait un présent de cinq écus à un pauvre enseigne reformé, & que ce méchant homme „ avoit eu l'ingratitude de le taxer publiquement „ d'héréfie & de dire, qu'après sa mort le diable „ l'avoit emporté. Il me parla encore de ses derniers momens auxquels il avoit assisté. Il me „ dit, qu'il étoit mort entre ses bras, & que la „ frayeur & l'affliction lui avoient causé un évanouissement. Hélas! ajoûta-t-il, mon bon „ maitre avoit sur lui plusieurs bijoux de prix; „ tout le monde me dit, que je devois me les „ approprier, & que personne n'y avoit plus de „ droit que moi. Mais je n'aurois jamais pu me „ resoudre à les prendre, eussent-ils valu dix „ fois d'avantage Le cœur m'auroit saigné toutes les fois que je les aurois regardés. Ce dont „ je suis sûr & certain, c'est que ce sont ces maudits paquets imprimés, qui furent adressés à

„ mon cher maitre par de méchantes gens (on „ dit, que c'étoit des Ecclésiaſtiques, mais je n'en „ crois rien) oui ce ſont ces maudits paquets, „ qui l'ont tant chagriné & qui ont cauſé ſa „ mort. "

Mais tâchons de ſuivre ce génie ſublime dans tous ſes développemens.

En 1750 il commença à publier avec quelques hommes de lettres des mémoires pour ſervir à l'hiſtoire du théatre: il n'en parut que quatre cahiers: Monſieur Leſsing ſe ſépara de ſes aſſociés, parcequ'il étoit indigne de ce qu'un des membres avoit parlé d'une manière fort injuſte de la nation italienne, *) & il publia dèslors ſa bibliothéque du Théatre, dont les quatre prémiers cahiers ſont de lui.

A une connoiſſance profonde du grec & du latin Monſieur Leſſing joignoit celle des langues modernes; il ſavoit le françois, l'anglois, l'eſpagnol, & il connoiſſoit pluſieurs langues du nord. Il avoit non ſeulement lû, mais étudié leurs bons auteurs. En 1752. il publia une traduction de l'ouvrage de Huart.

Il poſſédoit les langues anciennes en maître, & ſurpaſſoit dans ce genre pluſieurs des plus cé-

*) Voyez la préface du prémier Cahier de la Bibliothèque du Théatre.

lèbres littérateurs. Si ſes diſtractions ne l'avoient pas continuellement fait changer de travail, nous aurions de lui une excellente édition de la poetique d'Ariſtote & des fables de Phèdre. Il n'ignoroit pas, qu'à la vérité tout ce qui étoit du reſſort de l'érudition n'étoit plus fort obſcur, mais qu'il reſtoit toujours dans ce champ une abondante moiſſon pour le ſentiment & le goût. Il avoit un reſpect infini pour les anciens, non ce reſpect ſervile, qu'on affiche quelquefois pour ſe donner des airs d'érudit; mais il ſavoit les apprécier en Connoiſſeur. Ce qu'il dit dans la dramaturgie *) ſur la poëtique d'Ariſtote répand plus de jour ſur les idées de ce pere de la critique; que tous les commentaires des Robertelli, des Vattori, des Daciers & des Batteux: ſes remarques ſur la comédie & la tragédie des anciens, ſur les prologues d'Euripide, ſur la manière d'Homère & ſur le Philoctete de Sophocle ſont de la plus profonde érudition. S'il ne ſe fût occupé que de la critique des mots, toujours tiendroit-il une des premières places parmi nos philologues. Ses jugemens ſur une quantité de variantes, ſa critique ſur la traduction de Lange, ſes eſſais ſur la fable & l'épigramme annoncent un talent ſupérieur pour les découvertes critiques. Ses mémoires pour ſervir

*) Ouvrage de Mr. Leſsing qui porte ce titre.

à l'hiſtoire de la littérature qu'il compoſa à Wolfenbuttel, montrent un homme infatigable dans la recherche, qui poſſède l'art d'amaſſer des étincelles de vérité éparſes, pour les trans-former enſuite en des maſſes de lumièes. En s'occupant du grand, il ne négligeoit pour cela aucune nuance, quelque fine qu'elle fût. Voici ce qu'il répond à ceux qui l'accuſent de micrologie: „ prendre bien des choſes pour des minuties, n'eſt „ pas tant apprécier la valeur des choſes, qu'avouer qu'on a la vuë baſſe. Souvent tel qui „ accuſe un autre de micrologie eſt minutieux „ lui-même dans ſon genre. Hors de ſon étude „ favorite tout lui paroit petit, non parcequ'il „ le voit comme petit, mais parcequ'il ne le voit „ point du tout: l'objet ſe trouve hors de ſon „ orbite. Quelque perçans que ſoient ſes yeux, „ toujours ils ont un défaut eſſentiel, c'eſt „ qu'ils reſtent immobiles dans ſa tête. Il ne verra „ donc que ce qui eſt placé préciſement vis-à-vis „ de lui. Il ne ſauroit tourner ſes regards de „ côté, choſe eſſentielle cependant pour embraſſer un grand objet quelconque. Il faudroit des „ machines, pour le faire tourner de côté & ſi „ vous avez enfin réuſſi à lui faire tourner les „ yeux, il a déja perdu de vuë l'objet qu'il avoit „ vû l'inſtant auparavant."

Les traductions de Mr. Lessing sont à la fois fidèles & libres: il sait donner à la plus exacte copie un air d'originalité. Aucune particule, aucune inversion, aucune ellipse ne lui échappoit. Il connoissoit au juste les bornes de la brièveté & de l'obscurité, de l'energie & de la pesanteur, de la fidélité & de la roideur. Aussi ses traductions & ses critiques prouvent elles, combien il avoit approfondi ce sujet.

Le choix de ses traductions montre son patriotisme pour la litterature allemande. Les ouvrages qu'il traduisit, devoient servir à épurer le goût national: *) voilà pourquoi il traduisit entr'autres les Drames de Diderot & ses essais sur l'art dramatique. Il possédoit au suprême degré la langue: il l'avoit suivie dans toutes ses périodes; depuis les troubadours jusqu'à Luther, jusqu'à Opitz, jusqu'à Wolf, enfin jusqu'à l'époque, dont il étoit lui-même le principal ornement. A la sagacité du Grammairien il joignoit la plus vaste lecture Cependant son style ne se ressent point ni de la pédanterie, qui n'est que trop commune

*) Mr. Lessing travailloit à une traduction de Sophocle, dont il y a six feuilles d'imprimées avec le titre: Sophocle par G. E. Lessing: 1 Liv. Vie du poëte. Berlin chez Voss. 1760.

au prémier, ni de la bigarure, dans laquelle tombe souvent le litterateur.

Il ne se servoit de vieux mots, que lorsqu'ils marquoient quelque nouvelle nuance. Il connoissoit trop bien la richesse de notre langue, pour créer sans necessité de nouveaux mots. Il ne se permettoit des libertés dans la structure, que quand par-là il donnoit de l'énergie à son style. On peut dire, qu'il y regne une abondance bien ménagée, & la plus exacte précision sans la moindre gêne: dans ses écrits on voit le vrai génie de la langue allemande; s'il se sert de mots qui ont vieilli, ils sont toujours placés à propos; son style est naturel & simple; de la clarté partout; nulle part du faux brillant.

Son Dialogue dramatique, surtout dans ses trois dernières pièces Minna de Barnhelm, Emilie Galotti & Nathan le sage tient le juste milieu entre la langue de la conversation & celle des livres. Avant lui la langue des livres regnoit même dans le petit nombre de bonnes pièces que nous avions. Après lui quelques Shakespears postiches ont donné dans l'extrême opposé en mettant sur la scène le langage des tabagies & de la halle.

Mr Lessing très-versé dans l'histoire de la litterature connoissoit surtout nos anciens poëtes. En 1759. il publia avec Mr. Rammler les poesies de Logau, qui n'avoit pas merité l'oubli profond où

on l'avoit laiſſé ſi longtems. Et douze ans après il mit au jour les œuvres d'André Scultetus, autre poëte entièrement oublié.

Mr. Leſſing, qui poſſédoit au ſuprême degré l'art de préſenter chaque objet ſous le point de vue qui lui convenoit le plus, brilloit ſurtout dans ſon dialogue; on voit par ſon dialogue pour les francs maçons, Erneſt & Falk, combien il avoit de talens pour les dialogues philoſophiques; auſſi il y regne la ſimplicité, les graces, la profondeur & ce melange heureux de badin & de ſérieux que nous admirons dans ceux de Platon.

Dans ſon ſtyle didactique il a une manière à lui, qui attache le lecteur ſans le fatiguer. Tantôt il préſente toutes les difficultes de ſon problême de manière que ce ſemble être le nœud d'un drame; tantôt, comme dans ſon Laocoon il conduit par des chemins détournés ſon Lecteur au but, lorsqu'il s'y attend le moins; tantôt comme dans ſa dramaturgie ſon ſtyle a la rapidité & le feu du diſcours familier. On ne ſe laſſe point d'écouter cet homme, qui nous conduit des ſenſations à des idèes, de l'analyſe à l'intuition; qui a de la ſagacité ſans ſubtilité; qui nous étonne tantôt par la défenſe de quelque paradoxe hardi, tantôt par une nouvelle application de quelque lieu commun.

Les diſputes litteraires perdent ordinairement tout intérêt au bout d'un certain tems; celles de

Leffing ont toujours l'attrait de la nouveauté. Dans les lettres fur la litterature, publiées à Berlin on reconnoit au prémier coup d'oil les pièces qui font de lui, fans qu'il y ait mis fon nom, par le coloris brillant, par les louanges toujours bien appréciées, par fa critique toujours jufte. Il reconnoiffoit ce qu'il pouvoit y avoir de bon dans l'auteur le plus médiocre; & dans le plus grand poëte il ne lui échappoit pas la moindre tache: *) Ce qu'il dit de Mr. Klopftok mérite l'attention des jeunes Auteurs. **) „Faut-il que „ j'approuve en tout Mr. Klopftok parceque je „ le revère comme un grand génie. Nullement. „ Au contraine; c'eft pour cette raifon que je me „ mets en garde contre lui: Un cheval fougueux „ peut avec fon Cavalier s'aller caffer le cou dans „ le même fentier, où l'âne de fon pas tardif „ & lent paffe fans broncher.

On fait avec quel enthoufiafme Leffing louoit l'Agathon de Wieland. ***) Dix ans auparavant il avoit blâmé ce même auteur, pour avoir attaqué injuftement le poëfies d'Utz. ****) Il rendoit juftice à Gellert, Haller, Kleift, Weiffe, Dufch &c. mais il croyoit que la plus intime ami-

*) Lettres fur la litt. Cah. III.

**) Lettres fur la litt. Cah. III.

***) Dramaturgie LXIX.

****) Lettres fur la littérature, 7, 8, 14.

tié ne devoit pas l'aveugler fur leurs défauts: auffi connoiffoit-il affez bien fes amis pour être perfuadé, que fa critique ne les mortifieroit pas. „ Je fuis perfuadé dit-il, que l'oil de l'artifte „ eft d'ordinaire plus pénétrant que celui de fon „ Critique. De vingt objections, que celui-ci „ lui fera il fe rappellera du moins de dix-neuf, „ qu'il s'eft fait lui-même, & auxquelles il a „ d'avance répondu. Cependant il ne fera pas „ fâché de s'entendre faire ces mêmes objections „ par d'autres; car il aime, qu'on porte un juge„ ment de fon ouvrage; qu'on le juge avec in„ dulgence ou avec caufticité, d'une manière „ vague ou d'une maniere folide, n'importe: l'ef„ fentiel eft qu'on le juge, & 'il préfére le juge„ ment le plus gauche, ou le plus cauftique à „ une froide admiration. Il pourra faire fon pro„ fit de l'un, mais que fera-t-il d'une ftérile ad„ miration? Il voudroit bien ne pas méprifer les „ bonnes gens, qui le trouvent un perfonnage ex„ traordinaire; mais le moyen de s'empêcher de „ hauffer les épaules. Il n'eft pas vain, mais „ d'ordinaire il eft fier; & c'eft par fierté, qu'une „ louange non mérité lui pefe plus qu'une criti„ ques injufte."

Les mêmes principes Leffing les appliquoit & avec plus de rigueur encore à fes propres ouvrages, qu'à ceux de fes rivaux & de fes amis. Ses

prémiers

prémiers essais dramatiques avoient été généralement accueilles; cependant le plus sevère critique n'y trouvoit pas à beaucoup près autant de défauts que lui. Il rejetta sans pitié ses prémieres fables en vers, il tria ses épigrammes & il garda dans son pulpitre plus de cent essais de sa composition. Dans ses disputes littéraires il restoit toujours fidèle aux maximes qu'il avoit dictées: il encourageoit le jeune auteur, il admiroit avec circonspection le maitre, il terassoit le mauvais auteur, se moquoit du glorieux, & étoit sans pitié contre le faiseur de cabale C'est de ce point de vuë qu'il faut juger ses lettres d'un antiquaire & son Anti-Göze: quoiqu'il y regne la critique la plus mordante, & l'ironie la plus fine, il reste cependant toujours dans les bornes de l'urbanité; jamais, comme il n'arrive que trop souvent dans ces sortes de disputes, il n'est de mauvaise foi. Il lui échappa à la vérité dans son Anti-Göze plus d'uue tirade un peu trop aigre: mais peut-être les crut-il les plus adaptées au ton qu'avoit pris son adversaire; peut-être aussi que la fièvre polémique est à la longue contagieuse.

Comme critique Mr. Lessing a encore bien mérité de la litterature allemande, pour avoir térassé les Sectateurs de Gottsched & détruit le complot des Journalistes, dont Klotz avoit été le chef.

Laocoon fera un monument éternel de fa pénétration & de fon génie inventeur. Il y marque avec la plus grande précifion philofophique les bornes de la poëfie & de la peinture, Voici comment il augure lui-même du fort cet ouvrage
„ Laocoon ne peut être jugé que par un très-pe-
„ tit nombre de Lecteurs; non qu'il faille pour
„ cela des connoiffances extraordinaires & une
„ rare pénétration. Je ne fuis pas affez préfomp-
„ tueux pour me l'imaginer, je fais fort bien
„ qu'il exifte un grand nombre d'hommes plus
„ favans ou plus pénétrans que moi: mais on
„ en trouve bien moins; qui reuniffent, même
„ dans un degré médiocre & les connoiffances
„ & la pénétration: ceux qui favent appliquer
„ leur pénétration à leurs connoiffances font en-
„ core plus races. La plupart d'entr'eux s'ima-
„ ginent, que la pénétration appliquée à de tels
„ fujets n'eft qu'une fubtile ftérilité & qui feroit
„ préjudicable aux plaifirs qu'ils pourroient retirer
„ de leurs connoiffances Ce n'eft que très-rare-
„ ment même qu'il fe rencontre quelqu'un qui
„ hazarde ce plaifir, pour voir, fi en l'analifant
„ il ne le perdra point. Et comme il n'y a que
„ ce petit nombre d'*Analyfeurs* qui me liront, les
„ plus habiles d'entre eux feront feuls mes juges.
„ Or, il eft très-probable, que parmi eux il ne
„ fe trouve ni peintre ni poete. Donc jamais je

„ n'ai pû avoir le deſſein d'écrire pour les poetes
„ & pour les peintres. Eux, ils peuvent ſe paſ-
„ ſer de moi, mais moi, je ne ſaurois me paſſer
„ d'eux."

„ Pour me ſervir d'une comparaiſon: je défile
„ le cocon du vers à ſoie; ce ne ſera pas ſans
„ doute pour apprendre à cet inſecte à filer, mais
„ pour en faire des bourſes à moi & à mes amis,
„ & pour continuer ma comparaiſon, des bour-
„ ſes dans les quelles je recueille, comme de la
„ petite monnoye, des perceptions iſolées, jus-
„ qu'à ce que je puiſſe les échanger en bonnes
„ pièces d'or bien trébuchantes, c'eſt à dire en
„ des obſervations générales, pour les joindre à
„ la ſomme des vérités qui ſont les fruits que j'ai
„ retirés de mes méditations."

Dans Laocoon Monſieur Leſſing donne encore l'excellent précepte, de ne point prendre chaque tableau poëtique des anciens pour une copie de quelque ouvrage de l'art, comme Spencer dans le Polymétis: regle très-néceſſaire dans un tems où l'étude de l'antiquité commençoit à renaitre.

Ses analyſes ſur les peintures poëtiques d'Homère ſont remplies de juſteſſe & de profondeur. Homère ne peint que des actions & des objets propres à tomber ſous les ſens, & il ne préſente pas ſeulement des images pleines de vie, qui font ſentir les proportions des parties de ſes ta-

bleaux, mais plutôt encore la marche progreſſive de ſes figures & leur mouvement continuel.

Si le poëte fait jetter dans leurs douleurs les hauts cris à ſes Dieux ou à ſes hèros, l'artiſte, d'après le principe du grand beau, doit tempérer dans le tableau ou dans la ſtatue l'expreſſion de la douleur. Le poëte dramatique, qui travaille d'après le même principe, doit enviſager ſon ouvrage comme une peinture animée. On pourroit objecter, que Sophocle fait pleurer de douleur ſon Philoctète. Mais Sophocle, répond Monſieur Leſſing, étendoit l'idée de la douleur corporelle, en choiſiſſant une plaie, & non point une maladie, & une plaie qui étoit une punition de la part des Dieux. Pour exciter encore davantage la compaſſion, Sophocle y joignoit, d'autres maux encore; privation de toute ſocieté, la faim, enfin tous les maux de l'humanité. Cependant au milieu des tourmens Philoctète reſte toujours grand. Qu'on liſe la-deſſus Leſſing lui-même: il prouve, que Sophocle a conſtamment ſuivi la regle, dont nous avons parlé ci-deſſus; & que là où il ne l'applique point il lui a fallu en ſuivre une autre plus eſſentielle encore *).

*) Si les violentes expreſſions de la douleur ne bleſſent pas autant dans l'acteur que dans la ſtatue, c'eſt que dans l'acteur l'expreſſion de la douleur n'eſt que paſſagère, dans la ſtatue par contre elle eſt continue.

Monſieur Leſſing qui avoit étudié le beau en général, l'étudioit encore dans l'eſpère, depuis la fable & l'épigramme jusqu'au drame le plus ſublime.

L'épigramme, dit-il, doit être compoſée de deux parties; l'une, qui excite notre attente; & l'autre, qui la rempliſſe par un développement imprévu. Il fait conſiſter la différence eſſentielle entre la fable & l'épigramme en ce que dans l'épigramme les parties ſe developpent ſucceſſivement, au lieu que dans la fable elles font un tout, qui ne ſauroit être diviſé que par abſtraction. Il ne fait point conſiſter la nature de la fable (comme La Motte & Breitinguer) dans une ſentence morale préſentée ſous la forme d'une action allégorique; mais il la fait conſiſter dans une propoſition morale appliquée à un cas particulier, de manière qu'on reconnoiſſe intuitivement cette propoſition morale. Peut-être cette definition eſt-elle un peu trop étenduë, & convient-elle également à l'Embléme. Il developpe encore en paſſant l'action poëtique; ſelon lui l'action en général eſt une ſuite de changemens, qui font enſemble un tout: l'unité des parties ſe fonde, ſur la tendance des toutes les parties vers un même but. Il ſe moque des Critiques, qui croient que l'eſſentiel de l'action doit conſiſter dans le changemant de l'eſpace. „ Ces critiques, dit-il, ne

„ voyent dans la tragédie de l'action, que lorsque „ l'amant tombe aux pieds de ſa maitreſſe, que „ la princeſſe s'évanouit & que les héros ſe coupent la gorge. Pour eux la fable n'a point d'action, s'ils n'y voient pas ſauter de renard, & ſi „ le loup n'y devore rien: jamais il ne leur entra dans l'eſprit, que le combat intérieur des „ paſſions & les penſées qui s'entre-détruiſent, „ ſont auſſi des actions. C'eſt peut-être que nos „ critiques ſont trop machines eux-mêmes poura „ ſentir quelque choſe de ſemblable en eux."

J'avoue que, ſi cette raillerie eſt fondée, elle me regarde auſſi, Si la poëſie conſiſte dans une répréſentation intuitive, il s'enſuit, qu'elle doit répréſenter les actions intérieures de l'ame ſous quelque image qui tombe ſous les ſens: il eſt du reſſort du genre lyrique de peindre les paſſions & les ſentimens; mais le genre épique exige des actions extérieures. — Cependant ce n'eſt pas le lieu ici, de développer davantage ces idées.

Monſieur Leſſing avoit compoſé en vers ſes prémières fables; dans la ſuite il en rejetta pluſieurs & en changea d'autres en proſe. Il avoue luimême, n'avoir jamais été aſſez maitre de la verſification.

En renonçant à la verſification de Gellert, à la gaieté de la Fontaine, à l'humeur enjouée de Lichtwer, il ne ſait pas moins les dévancer par une

autre route: il a l'efprit plus créateur que le premier, il eft moins diffus que le fecond, & plus précis dans le plan & dans l'expreffion que le troifième Chacune de fes fable femble être une flèche décochée d'un arc denué d'ornemens, mais fortement tendu, qui va droit à fon but. Quelques-unes de fes fables font à la verité plutôt des emblêmes. Il enrichit ce genre de poëfie d'une nouvelle invention, favoir, d'un arrangement épique ou d'une fuite de fables, qui toutes enfemble offrent un feul axiome moral, mais préfenté fous plufieurs points de vue.

Dans fon ouvrage, intitulé: Dramaturgie, il développe la théorie du drame & furtout de la tragédie; tout cet ouvrage n'étoit au refte que le fruit d'une fantaifie: mais on y trouve plus de folide philofophie & plus de faine critique que dans les ouvrages les plus volumineux écrits fur ce fujet. Les critiques qu'on y trouve des meilleurs pièces de la fcène françoife mériteroient d'être traduites en cette langue. Il y developpe avec autant d'efprit que folidité les grandes fautes, où Voltaire eft tombé; il y prouve, que Corneille mériteroit plutôt le furnom de gigantesque que de grand; & que cette regularité fi vantée du théatre françois n'eft fouvent que l'obfervation de certaines formalités en faveur defquelles on a négligé l'effentiel. Il parle avec plus de refpect

des Anglois, furtout de Shakefpear; les regles qu'il donne fur la manière d'étudier ce génie extraordinaire, & le confeil de prendre le milieu entre la Tragédie des Anglois & des François pourront beaucoup fervir à épurer le goût national.

On a de la peine à comprendre, comment Leffing a pu réunir à la fois dans fa perfonne le critique, & le poëte comique & tragique. Avec quelle modeftie ne parle-t-il cependant pas de lui-même. „ Je ne fuis pas poëte, dit-il, on me fait quel„ que fois l'honneur de me prendre pour tel; mais „ c'eft qu'on ne me connoit pas. Quelques effais „ dramatiques que j'ai hazardés, ne rendent pas „ encore digne de ce titre: tout comme pour „ prendre le pinceau & pour barbouiller des cou„ leurs, on n'eft pas encore peintre. Mes pré„ miers effais furent compofés dans un âge où „ l'on prend pour génie ce qui dans le fond n'eft „ qu'un défir d'écrire. Je fais fort-bien que ce „ qu'il y a de fupportable dans les pièces que j'ai „ publiées depuis, je le dois à la critique: je ne „ me fens point cette fource vive qui jaillit de fa „ propre force; & j'ai befoin de machine pour „ pomper. Je ferois vraiment bien pauvre, bien „ froid & bien borné, fi je n'avois appris à em„ prunter modeftement le bien d'autrui, & à me „ chauffer à leur feu Auffi c'eft pour cela que „ j'ai toujours été fâché d'entendre dire, que la

„ critique étouffoit le génie, car je croyois de-
„ voir à la critique quelque chofe qui approche
„ du génie; & je me compare à un pauvre éftro-
„ pié qui fans doute ne peut guere s'empêcher de
„ s'indigner en lifant un libelle contre les bequilles.

Leffing dans fa comédie a presque toujours un but très-férieux. Il ne méprifoit pas le comique grotesque, mais fon génie le portoit plutôt au fin comique. A l'exception du tréfor, imitation libre du Trinummus de Plaute, fes comédies font plutôt touchantes que comiques. Dans les Juifs il a pour but de punir le dedain qu'on a pour ces malheureux; dans le *jeune favant* on voit celui de châtier la ridicule vanité de plufieurs idiots: dans fon *efprit fort*, celui de punir le zèle fanatique de plufieurs deiftes contre l'état écléfiaftique. Sa Minna de Barnhelm, la meilleure de fes Comédies eft un tableau, dans lequel la noble tendreffe du beau fexe forme le contrafte le plus intéreffant avec l'amour tout auffi noble de l'amant le plus généreux. Son Mifogyne *) eft la plus mediocre de toutes fes pièces. Emilie Gallotti & Nathan le fage font les meilleures de fes tragédiès. Un genre de mérite qui leur eft propre c'eft l'harmonie des parties & l'expreffion

*) Traité de Schüz.

des perſonnages, qui, quoiqu'embellie eſt toujours, adaptée au Caractère. Nathan eſt un drame philoſophique, où il s'eſt propoſé de montrer la différence entre l'eſprit de religion & l'eſprit de parti. Les nobles principes qu'il y dévoile, prouvent, combien on avoit été injuſte en lui faiſant un crime de la publication d'un écrit intitulé, fragmens d'un deiſte anonyme.

Ces fragmens, qui avoient longtems circulé en manuſcript, avoient été alterés, & pouvoient faire bien du mal, puisque perſonne alors ne les refutoit. C'eſt la raiſon, pourquoi Leſſing les fit imprimer; & il appella cela faire jour au feu, afin qu'on puiſſe l'éteindre. Malgré qu'il eût clairement annoncé, quel étoit en ceci ſon deſſein, il ne put cependant pas échapper à la fureur de quelques hommes zèlés, qui dans leur délire confondoient l'éditeur de ces fragmens avec leur auteur. Il y en avoit quelques-uns, qui combattoient dans ces fragmens des principes adoptés même des théologiens des plus éclairés. Ces principes étant ceux de Leſſing, il les défendit dans les feuilles qu'il publia ſous le titre: l'Antigöze; il le fit avec beaucoup de force & d'éloquence, & avec plus d'aigreur qu'il n'eût témoigné, s'il avoit eu à faire à des gens moins emportés. Ces fragmens ont été ſolidement refuſés par pluſieurs Théologiens; & Leſſing a le mérite d'avoir donné

lieu à cette critique ſacrée. L'Abbé Jéruſalem lui-même en juge ainſi dans ſes conſidérations ſur la religion.

Son traité ſur l'éducation du genre humain eſt encore une preuve de ſon vaſte génie. Il poſſédoit, & c'eſt un trait particulier de ſon Caractère, les connoiſſances les plus vaſtes non ſeulement dans la litterature, de toutes les nations & de tous les âges; mais il connoiſſoit encore les ſources de l'hiſtoire ancienne & moderne, les écrits des Antiquaries, même les péres de l'égliſe & les Théologiens.

Quelque héterogènes que ſoient les occupations, on les traite toujours bien, lorsque comme lui on y apporte un eſprit philoſophique. On a publié après ſa mort pluſieurs fragmens concernant la théologie & la critique du goût. Les fragmens théologiques que ſon frere a publiés à Berlin chez Voſs 1784 ſont très-importans L'auteur y montre, comment, avec tout le reſpect qu'on porte au Chriſtianiſme on peut déduire des cauſes naturelles ſon origine & ſes progrès. On comprend que plus d'un Zélote ait ſoupçonné Leſſing d'Hétérodoxie; mais le croira-t-on? on lui diſputoit même la pureté du ſtylé. B. L. Tralles l'a fait dans une brochure intitulée: Conſidérations chrétiennes ſur Nathan.

Son buſte fut placé ſur le théatre de Hambourg & ſur celui de Prague. Pluſieurs théatres lui ont rendu des honneurs funèbres. *) Abramſon lui a frappé une médaille; on y voit une urne avec une lampe éteinte; la verité éteint ſou flambeau, & la nature ſe cache ſous ſon voile; avec cette inſcription : veritas amicum luyet, æmulum natura. La vérité pleure un ami, & la nature un rival. Le Baron de Grot à Breſe lui a élevé un monument dans ſes terres, dont on lit la deſcription dans l'Almanac des jardins de Hirſchfeld. A Brunſwik où il eſt enterré on ne connoit plus le lieu de ſa ſépulture.

---

*) Almanae de Gotha 1782. p. 78.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

KLOPSTOK.

KLOPSTOK. *)

Klopstok nâquit le 2. Juillet 1724 à Quedlinbourg, où son pere occupoit un emploi civil, qu'il quitta peu de tems après la naissance de ce fils, pour s'établir à la campagne: c'étoit un homme de beaucoup de singularités dans son caractère, brusque, mais d'une probité à toute épreuve & d'une fermeté inébranlable. Parmi ses bizarreries on peut compter celle de croire aux pressentimens; la présence corporelle du diable étoit encore un point qui l'occupoit beaucoup, & souvent il luttoit avec lui. Soit que l'ame des enfans emane en quelque façon de celle de leur pere, soit qu'on doive attribuer à la force de l'habitude des effets si marqués, Klopstok paroit avoir hérité plus d'un trait du caractère de son pere. Le jeune Klopstok fut élevé sans géne & sans pédanterie, & l'éducation qu'il recevoit étoit propre à former à la fois le corps & l'esprit: aussi les prémières années de sa vie, qu'il passa à la campagne parmi les jeux de l'enfance furent-elles pour lui l'âge d'or. Il y apprenoit

*) Klopstok, de Tellou, Hamb. 1777. Klopstok de C. F. Cramer Hamb. 1781.

les élémens des langues, & furpaffoit fes camarades à l'étude auffi bien qu'à la courfe Son pere étant retourné à Quedlinbourg, Klopftok fut placé à l'école de cette ville. Il avoit alors treize ans. La contrainte de l'école lui pefoit en la comparant à la vie libre qu'il avoit menée à la campagne, & il ne montroit plus du tout d'émulation. En 1739. on le mit à une autre école: ce fut alors que fon goût pour le latin & le grèc s'éveilla Son génie poëtique commença de bonne heure à germer, furtout le talent pour la poëfie épique. Il compofoit des idylles, & fe diftinguoit dans les exercices poëtiques, qu'on faifoit à fon école felon la mode du tems. Déja à cet âge il s'occupoit d'un poëme épique; il en avoit compofé un, intitulé: Henri l'oifeleur; il choififfoit & rejettoit des fujets, jusqu'à ce qu'enfin il s'arrêta à la Meffiade, même avant que d'avoir lû Milton Quand il l'eut lu dans la fuite dans une traduction, il devint fon auteur favori. Comme il lifoit continuellement ce poëte & s'appliquoit fans relâche à l'imiter, le Régent craignant, que cette lecture ne fût préjudiciable à fes autres études, lui défendit Milton. Mais Klopftok continua de l'étudier en fecret, & dans un difcours, qu'il devoit prononcer, il eut même la hardieffe d'en faire l'éloge en public.

Il composa à cette époque un autre poëme en vers alexandrins, intitulé: le vendredi saint; le Régent lui aiant abandonné le choix du sujet. Ce poëme annonçoit beaucoup de génie. — Le discours qu'il prononça le 21. Septembre 1745. lors de sa dimission de l'école, est remarquable: Il y parle avec enthousiasme de la dignité de la poësie, il la représente comme la prêtresse de la divinité & comme le guide des hommes: les plus vastes connoissances s'y trouvent réunes avec les sentimens les plus sublimes.

En 1746 il se rendit à l'université de Jena pour y étudier la théologie; il travailloit presque toujours seul & composoit en silence d'après le plan qu'il s'étoit déja formé, les trois prémiers chants de la messiade. Il les composoit en prose, non pour les traduire énsuite en vers, mais de toutes nos éspèces de vers il n'en étoit aucune qui lui plût; le vers alexandrin lui paroissoit trop uniforme & trop fatigant; le trochée trop trainant, le Jambe de dix syllabes ne convenoit pas à notre langue. Souvent dans ses promenades sur les bords de la Saal révant sur ce sujet, il s'indignoit de ce que sa langue si peu formée encore le condamnoit à demeurer si éloigné du but qu'avoient atteint les Homere & les Virgile.

Tout à coup il lui vint dans l'esprit de tenter un essai. Il le fit, & en peu d'heures il avoit déja

composé une page d'Hexamétres: alors il resolut d'écrire en hexamètres tout le poëme; c'est ainsi qu'il fut chez nous l'inverteur de cette espère de vers qu'il a défendu depuis par de solides raisons & plus encore par son exemple.

En 1746. il se rendit à Leipzig, où son ami Schmidt l'avoit attiré: ils occupoient la même chambre: Klopstok travailloit toujours à son poëme: c'étoit un secret pour tout le monde hors son ami. C'etoit à cette époque que la reforme de la langue & du goût commençoit à la fois en Saxe & en Suisse. C'etoit une fermentation générale. Aussi dans la guerre littéraire entre Gotsched de Leipzic d'une part & Bodmer de Zuric de l'autre tout le morde prit parti: Le centre de la guerre eroit Leipzic, où l'université rassembloit une foule de jeunes gens. Gothsed y jouissoit comme Philosophe & comme Philologien d'une autorité presqu'absolue: ses décisions étoient sans appel: mais les plus distingués de ses Sectateurs l'abandonnerent & formerent une societé à part; c'est la même, qui publia dans la suite les mémoires de Bremen. Klopstok, qui ne vivoit que pour lui, n'avoit d'abord aucune liaison avec eux. Mais un jour Schmid aiant lû à Cramer, l'un des membres de cette societé quelques passages de la Messiade, celui-ci en est transporté, l'annonce à ses amis, & l'on s'empresse à l'y agréger. Dès

l'an

l'an 1747. il commença à prendre part à leurs occupations. Ses prémiers essais lyriques & les prémiers chants de la Messiade, qui étoit toujours sa principale occupation, sont de cette année. C'étoient des chefs-d'œuvre, pleins d'originalité, & de l'essor le plus sublime. En 1748 parurent les premiersc hants de sa Messiade: la nation n'y étoit pas encore préparée. On peut le voir par une lettre, que Gärtner, un de ses amis les plus intimes & les plus éclairés écrivit dans ce temps là à Bodmer. *)
„ Nous allons publier, lui écrit-il, dans ce vo-
„ lume le prémier chant d'un grand poëme épique,
„ dont voici un fragment, pour que vous soyez
„ en état de juger & du style & des talens de
„ l'auteur. Si vous voulez bien nous en dire vo-
„ tre avis, vous nous obligerez beaucoup; car
„ nous n'en avons inseré le prémier chant, que
„ pour apprendre de cette manière le jugement
„ des Connoisseurs. Deux ans après Rabner ècri-
„ vit à Bodmer: Je suis glorieux de posséder un
„ ami comme Klopstok. En faisant sa connois-
„ sance je ne m'attendois qu'à celle d'un aimable
„ jeune homme. Mais la voix unanime de tous
„ les connoisseurs m'inspire encore du respect
„ pour lui, lorsque de l'humilité de ma prose je
„ leve mes yeux à la hauteur, où son génie l'a

*) Pamphlets litteraires de Bodmer, p. 104. 112. 135.

„ placé." Klopſtok penſoit très-modeſtement de lui-même & ne préſageoit point ſa grandeur future. Voici une lettre, qu'il écrivit à Bodmer le 21. Septembre 1748. „ Il ne m'étoit point en-„ core venu dans l'eſprit de faire des odes: ce-„ pendant, je viens d'en faire quelques-unes Ce-„ la paſſeroit encore, ſi je ne m'expoſois pas en „ même tems au danger de courir la même lice „ que Lange *). "

Bodmer fut le prémier qui preſſentit le vol ſublime qu'alloit prendre le génie de Klopſtok (ce qui lui fait honneur). Voici ce qu'il écrivit à Lange dans ce tems-là. **) „ Vous ai-je déja „ dit combien je fus transporté à la lecture d'un „ poëme épique compoſé par un jeune homme de „ Leipzic. L'eſprit de Milton ſemble repoſer ſur „ lui. Dans une autre lettre il lui dit.

„ Savez-vous déja quelle gloire le ciel a reſervé „ à la Muſe germanique: elle va mettre au jour „ un poëme épique dans le goût du paradis per-„ du; elle va nous former un poëte, qui prendra „ un vol auſſi ſublime que Milton. C'eſt l'ouvrage „ de la redemption qu'il va chanter Jamais on „ n'a chanté de tels héros. Les hommes doivent

*) Poete, qui jouiſſoit alors de quelque réputation, mais qui eſt actuellement oublié.

**) Collect. des lettres famil. & litt. de Lange 157. Archives de la Crit.

„ être repréſentés dans un tel poëme comme des
„ êtres ſi grands & ſi nobles qu'ils juſtifient le dé-
„ cret de la création; & la ſublimité de la poëſie
„ doit y élever l'homme jusqu'à Dieu. Ce que je
„ vous dis là, va bientôt ſe réaliſer. Déja le gé-
„ nie qui va enfanter cet ouvrage eſt né; déja il
„ y travaille Je pourrois vous dire ſon nom, ce
„ nom maintenant ſi obſcur, ſi difficile à pronon-
„ cer, mais qui fera l'admiration de la poſtérité.
„ Je pourrois vous nommer l'endroit obſcur, où
„ inconnu aux grands & au peuple, il médite des
„ vers ſublimes."

Klopſtok, dans ſa carrière poëtique retiroit des avantages conſidérables des encouragemens de Bodmer, auſſi voit-on par ſes lettres, quelle reconnoiſſance il nourriſſoit pour lui dans ſon cœur. *) Il lui écrivoit entre autres. „ Quel honneur pour
„ moi, que vous vouliez bien vous charger d'an-
„ noncer au monde mon Meſſie Mais ſongez-
„ vous, qu'il vous faudra confirmer par des mira-
„ cles votre nouvelle doctrine, & même par de
„ grands miracles? Vous ſavez à quel point il
„ faudra changer les têtes de ces. . . . Dès que
„ vous aurez réuſſi à cet égard, tout le reſte
„ ſera aiſé à faire.

*) I. Jac. Hottingeri Acroama de J. Jac. Bodmers Turici 1783. p. 83.

Les trois prémiers chants de la messiade avoient fait une sensation propre à encourager le poëte. Il se laissa persuader non sans peine à publier son ouvrage avant qu'il fût achevé : mais il n'eut pas lieu de s'en repentir, car ce fut ce qui le fit connoitre du ministre Bernstorf, dont les bienfaits le mirent en état de vaquer uniquement à la continuation de son poëme.

Il passa encore une partie de l'année 1748 à Leipzig; mais le séjour de cette ville lui devint insupportable, à mesure que ses amis la quitterent. C'est à cette occasion, qu'il composa sa touchante élegie à Ebert. De Leipzig, il se rendit à Languensalza, pour soigner l'éducation des enfans de Mr. Weiss son parent. Il ne resista pas aux Charmes de Mlle Schmid, sœur de son ami; c'est la célèbre Fanny, fille très-belle & très-spirituelle. L'amour de Klopstok se caractérise par une melancolie sublime & par un platonisme épuré ; le présent ne le touche point, l'avenir seul fixe ses regards. Fanni eut les premices de son cœur; c'est elle qui devint en grande partie l'objet de sa Muse. les odes & les élégies qu'il lui adressa feront le charme des cœurs sensibles jusqu'aux siècles les plus reculés. Fanny ne le haissoit pas, mais elle balançoit.

Klopstok vouloit rompre quelquefois, mais un bouquet envoyé à propos ébranloit ses plus fer-

mes résolutions. L'année suivante son amour commença à diminuer un peu; il flottoit encore entre l'éspérance & la crainte: mais quoique toujours dans les liens de Fanny, ces liens n'étoient plus absolument indissolubles. Ses poësies de 1749. respirent déja une certaine liberté, & font voir un cœur moins oppressé. Déja il commençoit à s'interesser à ce qui se passoit autour de lui: il lui falloit resister au panchant de faire des chansons anacréontiques. L'air de guerre intitulé: l'Empereur Henri est de ce tems; dans un moment de gaieté il l'avoit même parodié. Lavater dans son Journal desapprouve ces plaisanteries. La vie humaine, disoit un jour Klopstok au jeune Cramer en parlant de cet ouvrage de Lavater, la vie humaine est chargé de beaucoup de devoirs importans, & difficiles à remplir dans toute leur étendue: je ne saurois être l'ami de ceux, qui forgent encore des devoins imaginaires.

Son amour pour Fanny se rallentissoit à mesure qu'il cherchoit des distractions dans le monde. La passion ressemble à un torrent, dont l'impétuosité cesse, lorsqu'il rencontre plusieurs canaux qui le reçoivent. Moins il est concentré, & moins il est violent. Dès qu'elle ne se borne plus à un seul objet, qui semble être pour l'amant la création entière, & qu'elle se répand, p. a. d. sur toute l'éspèce, elle se dédomage aisément de sa perte: la

même paſſion varie à l'infini, & prend les formes les plus diſparates. L'amour eſt toujours le même, quelque différent qu'il paroiſſe, chez le Sybarite qui mollement vegete pendant toute ſa vie couché ſur un lit de Roſes, & chez le Chevalier, qui pour le prix de la moindre faveur de ſon amante va combattre des géans: l'amour heureux, ou malheureux élève l'un au comble du bonheur & plonge l'autre dans le deſéſpoir.

L'ode intitulée, l'aigle ou la métamorphoſe, ſemble être ouvrage d'un convaleſcent, qui recueille ſes forces, qui redevient ce qu'il avoit été. Ce qui gueriſſoit ſon cœur malade, cétoit nonſeulement la conviction de n'être pas aimé à ſon tour, mais l'activité que lui donna ſa grande reputation. Cette reputation lui procura des plaiſirs, qu'il avoit cherchés envain dans l'amour, & l'éloigna d'un lieu, où les plus douloureux ſentimens tourmentoient ſon ame On a actuellement presqu'oublié, & il n'y a plus guere que les amateurs de la littérature qui ſe ſouviennent, avec quel enthouſiaſme on reçut la Meſſiade ce chef-d'œuvre de poeſie. Klopſtok en liſoit un jour à Baſedow quelques tirades: „L'allemagne n'entendra pas votre ouvrage" lui dit ſon ami: qu'elle apprenne à l'entendre, répondit Klopſtok, & l'effet prouva que ce mot hardi n'étoit rien moins que préſomptueux. Quand ce poeme parut, tout le monde prit parti pour ou

contre. Les critique difputoient, développoient en allemand & en latin. Meier, Hefs & d'autres analyfoient, Leffing lui-même traduifoit & critiquoit. Gotfched & toute la Clique pédantesque jettoient feu & flammes. Cent imitateurs (chofe ordinaire, lorsque quelque efprit hardi pénêtre dans le temple du génie) cent imitateurs vouloient s'y gliffer à l'ombre de fa protection. En vain: il fut employer fes forces avec autant de fuccès qu'il en avoit eu à s'ouvrir les portes du fanctuaire, à les fermer après lui.

La gloire de Klopftok avoit fait d'autant plus de fenfation en Suiffe, que les contrées du Sud de l'allemagne font plus fufceptibles d'enthoufiafme que celles du Nord. On défiroit de voir ce grand homme. Bodmer l'invita à Zuric au nom de fes amis, & lui offrit fa maifon. Klopftok accepta l'invitation & vint en Suiffe accompagné de fon ami Sulzer. Il y compofa durant fon féjour deux de fes plus belles odes: le Lac de Zuric, & l'hymne à Bodmer.

Bodmer & fes amis, dont plufieurs fe font diftingués depuis dans la carrière des lettres l'accueillirent beaucoup. Il y vit Hirzel, Steinbruchel & Gefsner, qui n'anoncoit pas encore fa grandeur future. Il y paffa près d'une année dans le fein des vrais plaifirs: La fameufe promenade fur le lac de Zuric fut éternifée par une ode. De tems

à autre il faifoit des excurfions dans les *Cantons* voifins; & le fol de la Suiffe fembloit lui rendre plus chers encore le nom de patrie & de liberté; la fimplicité des mœurs, qu'il y trouvoit, fembloit nourrir celle de fon ame. Les fincéres applaudiffemens qui lui furent prodigués, l'enthoufiafme du beau, qui regne en Suiffe, ne faifoient qu'enflammer d'avantage en lui le défir de la gloire. Un jour deux jeunes filles de Glaris ayant traverfé le lac, uniquement dans le deffein de le voir, l'aborderent: l'une d'elles lui prit la main & lui dit la larme à l'œil: Ah! Il n'y a que Clariffe il n'y a que la Meffiade qui fachent m'enchanter!

Nous ignorons quelle place Fanny occupoit alors dans fon cœur; il en parle à la verité avec beaucoup de tendreffe dans fon Ode fur le lac de Zuric. Pour tromper fes ennuis, il céda à fes amis qui l'entrainèrent dans un tourbillon de diftractions. Le grave Bodmer voyoit non fans jaloufie & fans indignation le Chantre du Meffie couronné des pampres de Bacchus. Il oublioit qu'il falloit de telles diftractions à Klopftok, pour affoiblir les impreffions d'un amour malheureux, & pour le préparer aux impreffions plus fortes encore qu'alloit faire fur fon cœur une nouvelle paffion.

Cette année vint rendre fon font-plus heureux. Comme il n'avoit pas de fortune, il fut fur le point d'embraffer la même carrière où fe trou-

voient ses amis Ebert, Gaertner, Zacharie, & d'accepter une place à l'Academie de Brunswik que l'Abbé Jerusalem alloit lui procurer. Mais il eût été à craindre, alors que le Savant n'absorbât le poëte, ou le Poëte le Savant; car Klopstok ne savoit pas se partager.

Heureusement que Bernstorf apprit à le connoître. Ce grand homme que l'Ange tutélaire de l'Allemagne sembloit avoir excité pour veiller sur le plus grand de ses poëtes, le grand homme, dis-je, sut prévoir en lisant ce prémier essai de Klopstok toute sa grandeur future. Bernstorf avoit déja vû les trois prémiers chants de la Messiade à Paris, où il residoit alors en qualité d'Ambassadeur de la Cour de Danemark. Klupfel, Chapelain du Duc de Gotha lui avoit fait connoitre le poëme & la situation peu favorable de l'auteur. Bernstorf ne tarda pas à le recommander au Ministre de sa cour Mr. Schulin; & dès qu'il fut de retour en Danemark il en parla à son ami Moltke, Maréchal de la cour & favori de Fréderic V. Les deux ministres eurent ordre d'appeller Klopstok à Coppenhaguen; on lui promit une pension qui le mit en état de vaquer uniquement à la composition de son poeme. Fréderic meritoit donc bien l'ode sublime, que Klopstok lui adressa en lui dédiant sa Messiade.

En 1751. Klopftok partit pour le Danemark. En paffant par Hambourg, il y fit la connoiffance de Meta. *) Il entra en Correfpondance avec elle, & dèslors Fanny perdit tout fon empire. A fon arrivée à Coppenhague Bernftorf lui fit l'accueil le plus gracieux: il véçut d'une manière retirée, n'allant que rarement à la Cour, & ne s'occupant que de fon poeme. Young & Richardfon femblent avoir été pourlors fes auteurs favoris; il en nourriffoit, pour ainfi dire, fon ame. Il entra même en correfpondence avec Young; l'ode, qu'il lui adreffa, prouve, combien il l'aimoit & l'éftimoit.

Quant à Méta, c'étoit fon ami Gifeke qui l'avoit introduit chez elle à Hambourg; & durant tout fon féjour à Coppenhaguen il ne fe paffa pas de femaine qu'il ne lui écrivit. L'ode intitulée Clariffe, & qui eft adreffée à Méta eft un fragment précieux d'une de fes lettres.

Des raifons de famille fufpendoient encore l'union des deux amans Klopftok paffoit l'hyver en Ville, & en été il fuivoit la cour à Fridensbourg. Mr. Molke le menoit fouvent chez le Roi qui l'aimoit & l'eftimoit beaucoup: & ce fut à la récommandation du Poete, que le Roi donna à Bafedow & à Cramer des places fort avantageufes.

*) Mlle. Mollere de Hambourg.

Le Roi lui temoignoit à toute occasion, combien il l'estimoit; il ne cessoit de l'assurer que ses ennemis qui étoient en grand nombre ne lui faisoient aucun tort dans son esprit. En 1752. la reine Louise mourut: il chanta sa mort dans une ode simple & touchante. L'année suivante le roi étant parti pour le Holstein, le poëta profita de son loisir pour passer l'été à Hambourg auprès de son amante. Cette époque fut très-fertile en productions litteraires. Klopstok goûtoit les charmes de l'amour sans négliger le travail. Hermann & Thusnelde, les questions, les deux Muses furent, de même que les odes sublimes adressées à Meta sous le nom de Cidli, les fruit de ses momens precieux. L'union des deux amans fut encore différée. Klopstok retourna à Koppenhague, où il passa encore toute une année. Enfin en 1754. il se rendit à Hambourg, où il se maria avec Méta le 10. Juin. Il ne goûta avec elle que très-peu de tems les charmes de l'amour. La mort la lui arracha. On connoit la beauté de son ame par les ouvrages qu'elle a laissés & que son mari publia après sa mort: *) Sa douleur est éternelle, & la perte de cette femme incomparable l'occupe encore. Mais quelque profonde que soit sa douleur, il sait la renfermer au dedans de lui; sa conversa-

*) Oeuvres de Marguerite Klopstok. Hambourg 1759.

tion eſt auſſi enjouée, que ſes écrits ſont ſérieux: rarement il a de l'humeur. Un ſourire gracieux, & une ironie des plus fines, remplie de ſel aſſaiſonnent ſa converſation. Il eſt homme de cour. Jadis il ſe renfermoit quelquefois des mois entiers dans ſa chambre, ſe refuſant aux invitations de Bernſtorf & à la charmante ſociété qu'il étoit ſûr d'y trouver, & ne ſortant de ſa chambre que lorsque ſon ami l'y venoit chercher lui-même. Maintenant, il vit en ſage, qui contemple avec ſatisfaction l'œuvre de ſa journée; aimant encore le travail, mais un travail de l'eſprit plutôt que de l'imagination, menant la vie la plus douce dans la famille de ſa niece Mde. de Windème.

Pour peindre toutes les beautés de la Muſe de Klopſtok, il faudroit avoir la magie de ſon ſtyle. La Meſſiade brille dans la gloire de ſa propre lumière. Pour tous les ſiècles & pour toutes les nations ce poëme divin eſt incomparable & unique. On eſt étonné du haut degré de perfection que le poëte a ſu donner à ſa langue. Tantôt ce ſont des élans du cœur, des cris entrecoupés de la nature, la marche & les mouvemens progreſſifs de la paſſion; tantôt les périodes les plus compliqués, animés par le détail des nuances les plus fines, & arrondis par les particules & les adverbes les mieux choiſis; un hexamètre ſonore, qui dans ſa marche harmonieuſe eſt toujours imitatif; un ſtyle tout

original & inimitable, qui femble donner une forme aërienne aux corps & un corps aux êtres aëriens. A ce charme fublime de l'expreffion le poete réunit une grande hardieffe dans les fcènes & les Caractères; comme par exemple dans ceux des Apôtres, du Sanhédrin, de l'enfer, du ciel, de Cidli, de Lazare, d'Abadonna, du Redempteur &c Si d'après notre goût nous ofions critiquer quelque chofe, ce feroit, que le poete, comme Milton, eft quelquefois trop théologien, & que dans les derniers chants fon ftyle eft trop manieré & précieux.

Il avoit lu avec une patience infatigable tout ce qu'on avoit écrit fur la langue. Il àvoit comparé les ouvrages les plus arides, & avoit fu en tirer parti Si l'on excepte fa nouvelle orthographe & quelques autres fingularités, fes reflexions fur la langue font vraiment importantes, foit dans fes effais fur l'harmonie & le mètre, foit dans fa republique des Savans. *) C'eft de ce dernier ouvrage que nous allons donner encore quelques notices.

Le fragment qui y eft inferé, comme compofé d'un hiftorien du dix-neuvième fiècle, eft un plan que Klopftok a préfenté à l'Empereur Jofeph. Ce fut dans un tems, où le nom de patrie abfor-

*) Ouvrages de Klopftok, qui portent ce titre.

boit tous ſes projets. Il ſouhaitoit beaucoup de procurer quelque encouragement pour la littérature. Dans la maiſon de Bernſtorf il avoit fait la connoiſſance de pluſieurs Ambaſſadeurs étrangers, entre autres de celui de Vienne. L'Ambaſſadeur en quittant Coppenhague ſe chargea d'offrir à l'Empereur ſon plan pour encourager les gens de Lettre. Klopſtok l'accompagna d'une lettre pour le Prince de Kaunitz. Il ſouhàite qu'outre les diſtinctions & les honneurs on accordât encore aux gens de lettres des ſecours en argent qui le mettent en étant de vaquer à leurs occupations : Les dépenſes, y dit-il, ſeront peu conſidérables : l'opera du Roi de Pologne lui a plus coûté dans une année que cet établiſſement n'en coûteroit en dix : & quelle différence! d'un côté un opéra depuis longtems oublié ; de l'autre, les arts & les ſciences portés en Allemagne à un degré d'élevation, qui ne manqueroit pas de faire époque dans l'hiſtoire.

Quelques mois après (le 12. Juillet 1768.) Klopſtok écrivit de nouveau à Vienne. N * * lui manda en deux lettres conſécutives que l'Empereur avoit agréé ſa dédicace, & qu'il lui feroit ſavoir le reſte par ſon Ambaſſadeur. Cette dédicace etoit celle qui ſe trouve à la tête du Drame intitulé : la Bataille d'Arminius. Le 20. Septembre 1768. Klopſtok écrivit de nouveau à Vienne. On lui fit

ésperer la réussite de son projet en trois lettres datées du 19. Octob. & du 10. Decembre de 1768. & du 24. Avril 1769 A cette époque l'Empereur lui envoya son portrait enrichi de Diamans. Quelque flatteur que fût ce présent au poëte, il ne le détourna pas de son plan. Dans la dédicace, dont nous venons de parler, il promet à la littérature allemande le plus grand soutien dans la personne du Monarque.

Son poëme épique & plusieurs de ses odes & Hymnes porteront le nom de Klopstok jusqu'à la postérité la plus reculée. Nous ne disons rien de quelques autres odes, & de ces chants de Bardes qui sont étrangers au goût du siècle, & un peu boursouflés & obscurs. Les tombeaux de Rotschild en 1766. la bataille d'Arminius, Drame (Hambourg 1769.) semblent avoir les mêmes défauts. Dans ses cantiques spirituels (Zuric 1769) il se trouve des sentimens vraiment sublimes, ils ne sont cependant pas libres d'un enthousiasme factice. Ses tragédies, p. e. la mort d'Adam (Coppenhague & Leipzig 1757, 1758, 1767) Salomon (Magdebourg 1764) David (Hambourg 1772) ont des beautés de détail, mais elles ne sont pas théatrales.

Dans le Spectateur du Nord & dans les mémoires sur la litterature on trouve plusieurs traités de sa composition.

CARACTERE DE GÖTHE *)

TRACÉ PAR LAVATER.

L'hiſtorien a ſans doute les mêmes difficultés à vaincre pour rendre les traits du génie, que le peintre pour ſaiſir les traits mobiles de la phiſionomie d'un grand homme. Le génie eſt un enſemble, un tout ſi vaſte, que la vuë ne peut embraſſer toutes ſes parties. Pour les tracer, il faut les diviſer, & ce n'eſt que ſucceſſivement & à meſure qu'elles s'offrent qu'on peut les fixer. Qu'il eſt difficile d'y réuſſir! Il faudroit ſaiſir l'inſtant fugitif où le grand homme développe toutes ſes reſſources, toute ſon énergie, réunir tous ces objets comme dans une chambre obſcure, & peindre..

Göthe... ſi jamais j'ai donné avec aſſurance le titre de grand homme, c'eſt à lui... Qu'il eſt intéreſſant de le conſidérer, ſoit quand le feu du Génie anime ſes reſſorts & lui donne un élan ſub-

*) Conſeiller privé à la Cour de Weimar, né à Francfort ſur le Mein 1749. Les ouvrages qui lui ont fait ſa grande reputation, ſont Werther & Goëtz de Berlichingue. —

GOETHE.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

lime; ſoit, lorsque le calme de ſon ame répand autour de lui une douce ſérénité. Son œil perçant approfondit tout. Aucune conſéquence ne lui échapqe: c'eſt Vandyk en grand, Chodowieky pour les détails. Parle-t-il? il en impoſe encore. A ſon gré, il vous porte aux nues ou vous anéantit. Au près de lui apporte-t-on des prétentions? Elles diſparoiſſent humiliées: Eſt-on modeſte? il fait diſſiper votre timidité.

Qui s'oppoſera à ce qu'il veut? qui pourroit lui donner des entraves? Goëthe eſt pour la franchiſe ouvert & ſans feinte, pour la ruſe il eſt prudent & impénétrable. Il écoute avec la docilité du jeune âge, il queſtionne avec l'expérience de la ſageſſe, il décide en homme, agit en héros. Sous mille formes diverſes il eſt toujours le même.

Ce n'eſt point une vaine déclamation; qui l'a connu, aura comme moi été frappé de l'heureuſe originalité de ſon génie unique. Il réunit un goût exquis, un tact exercé, une force, une énergie ſurprenante & une bonhomie plus ſurprenante encore. Malheur à l'imprudent qui l'irrite. Son courroux eſt redoutable. Sans être celui d'une femme, ni celui d'un furieux, ni d'un philoſophe ni d'un pédant, le témeraire qui l'aura éprouvé, aura vû ſon courage expirer, il n'oſera ſurement pas l'offenſer de nouveau.

Je n'ai jamais vu un homme auſſi tolérant & plus redoutable en même tems. Le fat, l'être à prétention, qui cherche à primer, à briller avec lui, éprouve en ſa préſence un embarras, une gêne, dont la ſenſation eſt longtems prolongée: au contraire l'homme ſenſé, modeſte & ſimple ſe trouvera à ſon aiſe: on ne le quittera point comme on l'aura abordé; on aura ſûrement gagné on perdu. D'un mot Goethe rend avec préciſion mille idées vagues: décrit-il quelque choſe, c'eſt avec des images fortement prononcées; l'impreſſion en eſt inéffaçable: ſans ceſſe elles s'offriront à votre éſprit & vous rappelleront une vérité utile. Mais ſi vous ne déſirez pas ſincèrement de dévenir meilleur, ſi la perfection n'eſt pas l'objet de vos vœux, ne l'approchez pas; craignez de lui fournir l'occaſion d'une comparaiſon humiliante pour vous. S'agit-il d'affaire ſérieuſe, il y apportera un jugement ſain, une habileté unique, des reſſources inépuiſables, & une noble ſimplicité. Eſt-il enjoué, ſe livre-t-il à ſa gaieté naturelle, ſon eſprit charme & ravit; perſonne ne donne plus de ſel à l'épigramme: il ne flatte jamais, mais s'il loue, ſes éloges plaiſent; l'amour propre s'en applaudit. Quiconque eſt ferme dans ſes principes, d'un caractère ſtable & ſolide, quoique différent du ſien, il eſt aſſuré de ſon eſtime. Que Goëthe eſt reſpectable à mes yeux! malgré l'art avec

lequel il manie l'arme du ridicule, jamais il ne s'abandonne au torrent de ſes ſaillies, lorsque le ſujet qu'il en auroit eſt d'ailleurs reſpectable. J'ai été le témoin d'une ſcène, où vis-à vis d'un enthouſiaſte du plus grand mérite d'ailleurs, il ſe contint avec une retenue vraiment admirable. Jamais on n'a déployé une auſſi profonde connoiſſance du cœur humain: on s'attendoit de ſa part à de bons mots, à des plaiſantéries; ſa modération, ſa bonhomie furent ſans égale.

Peutêtre pourroit-on reprendre en lui d'avoir conſervé quelques préjugés. Mais ne doit-on pas plutôt louer le courage avec lequel il les ſait vaincre. Ne doit-on pas admirer ſurtout l'aimable candeur avec laquelle il les avoue quand l'occaſion le demande. En traçant l'eſquiſſe de ce grand homme il m'eſt ſans doute échapé bien des choſes qu'on doit regretter d'ignorer. Auſſi n'eſt-ce point une témérité à moi, d'oſer entreprendre le portrait d'un génie, qu'entre un million d'hommes aücun n'égale ni en ſagacité, ni en énergie, ni en toutes les vertus de l'eſprit & de l'ame?

ERRATA.

Il s'eſt gliſſé bien des fautes dans l'impreſſion de cet ouvrage ; on n'en indique ici que les plus eſſentielles.

pag.	101.	lig.	12.	Gènes, liſez Jena.
—	108.	—	12.	dialogué, liſez dialoguée.
—	113.	—	18.	Collaborateuus liſez Collaborateurs.
—	122.	—	2.	Saytires, liſez Satyres
—	129.	—	4.	folio. Tous — liſez folio tous.
—	131.	—	10. 11.	Il étoit de tout Cœur, liſez Il étoit tout cœur
—	131.	—	26.	le batteux, liſez Batteux.
—	148.	—	26.	affoiblis liſez affoibli.
—	149.	—	18.	avoit. liſez, voit.
—	171.	—	15.	en tient liſez ne tient.
—	177.	—	1.	ſiſſides. liſez Ciſſides.
—	183.	—	8.	de Ciſſides, liſez que Ciſſides.
—	187.	—	8.	Kummersdorff liſez Kunersdorf.
—	192.	—	15.	acrides, liſez arides.
—	200.	—	24.	puremant, liſez purement.
—	185.	—	19.	Bareytiſchen, liſez Bareith.
—	208.	—	12.	peincau. liſez pinceau.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

ARY

to be